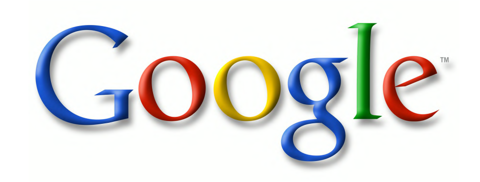






OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-SEPTIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

ESSAI

SUR

LES MOEURS

ET

L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

ESSAI
SUR LES MOEURS
ET L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

CHAPITRE CXXXVIII.

De la religion en France, sous François I et ses successeurs.

Les Français depuis *Charles VII* étaient regardés à Rome comme des schismatiques, à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges, conformément aux décrets du concile de Basle, ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi les ecclésiastiques, usage encourageant à la vertu et à la doctrine en de meilleurs temps, mais source de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits. Il l'était aux esprits rigides comme un reste de la primitive Eglise, aux universités comme récompense de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui abolissait les annates et les autres exactions, les recevaient presque toujours. *Fromentau* nous dit que dans les dix-sept années du règne de *Louis XII*, ils tirèrent du diocèse de Paris la somme exorbitante

de trois millions trois cents mille livres numéraire de ce temps-là.

Lorsque *François I* alla faire en 1515 ses expéditions d'Italie, brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII* et de *Louis XII*, et ensuite plus malheureuses encore, *Léon X*, qui s'était d'abord opposé à lui, en eut besoin, et lui fut nécessaire.

† Le chancelier *Duprat*, qui fut depuis cardinal, fit avec les ministres de *Léon X* ce fameux *concordat* par lequel on disait que le roi et le pape se donnèrent ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices; et le pape eut, par un article secret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réserves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome avait long-temps prétendus. Le pape, immédiatement après la signature du concordat, se réserva les annates par une bulle. L'université de Paris, qui perdait un de ses droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre: elle fit afficher une défense d'imprimer le *concordat* du roi, et de lui obéir. Cependant les universités ne sont pas si maltraitées par cet accord du roi et du pape, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée, et qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année, janvier, avril, juillet, et octobre, qu'on nomme les mois des *gradués*.

Le clergé, et sur-tout les chapitres, à qui était le droit de nommer leurs évêques, en mu-

† 1515 et 1516.

murèrent; l'espérance d'obtenir des bénéfices de la cour les appaisa. Le parlement, qui n'attendait pas de grâces de la cour, fut inébranlable dans sa fermeté à soutenir les anciens usages, et les libertés de l'Eglise gallicane, dont il était le conservateur; il résista respectueusement à plusieurs lettres de jussion; et enfin, forcé d'enregistrer le *concordat*, il protesta que c'était par le commandement du roi réitéré plusieurs fois. (i)

Cependant le parlement dans ses remontrances, l'université dans ses plaintes, semblaient oublier un service essentiel que *François I* rendait à la nation en accordant les *annates*: elles avaient été payées avant lui sur un pied exorbitant, ainsi qu'en Angleterre: il les modéra; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cents mille francs, année commune: mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

On souhaitait au moins un concordat semblable au concordat germanique. Les Allemands, toujours jaloux de leurs droits, avaient stipulé avec *Nicolas V* que l'élection canonique serait en vigueur dans toute l'Allemagne; qu'on ne payerait point d'annates à Rome; que seulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant six mois de l'année, et que les pourvus payeraient au pape une somme dont on convint. Ces riches canonicats allemands étaient encore un grand abus aux yeux des jurisconsultes, et cette redevance à Rome une simonie. C'était, selon eux, un marché

(i) Voyez l'*Histoire du parlement*.

ftiéréux et fcandaleux, de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie et dans la Gaule. Ce trafic paraiffait la honte de la religion ; et les calculateurs politiques fefaient voir que c'était une faute capitale en France, d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cents mille livres, dans un temps où l'on ne regagnait point par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut, il était odieux : comme une aumône, elle était trop forte ; mais enfin, aucun accord ne s'eft jamais fait que pour de l'argent : reliques, indulgences, difpenfes, bénéfices, tout a été vendu.

S'il fallait mettre ainfi la religion à l'encan, il valait mieux, fans doute, faire fervir cette fimonie au bien de l'Etat qu'au profit d'un évêque étranger qui, par le droit de la nature et des gens, n'était pas plus autorifé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France que la première année du revenu de la Chine et des Indes.

Cet accord alors fi révoltant fe fit dans le temps qui précéda la rupture du Nord entier, de l'Angleterre et de la moitié de l'Allemagne avec le fiége de Rome. Ce fiége en devint bientôt plus odieux à la France, et la religion pouvait fouffrir de la haine que Rome infpirait.

Tel fut long-temps le cri de tous les magiftrats, de tous les chapitres, de toutes les univerfités. Ces plaintes s'aggravèrent encore, quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X* appelle la pragmatique-fanction *la dépravation du royaume de France*.

Cette insulte faite à toute une nation, dans une bulle où l'on citait *St Paul*, et où l'on demandait de l'argent, excite encore aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui suivirent le *concordat*, furent des temps de troubles dans plusieurs diocèses. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertu des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces disputes eussent fait naître des guerres civiles du temps du gouvernement féodal. Enfin *François I* ôta au parlement la connaissance de ce qui concerne les évêchés et les abbayes, et l'attribua au grand conseil. Avec le temps tout fut tranquille: on s'accoutuma au *concordat*, comme s'il avait toujours existé; et les plaintes du parlement cessèrent entièrement, lorsque le roi obtint du pape *Paul III* l'indult du chancelier et des membres du parlement †; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand, conférer un bénéfice dans leur vie: les maîtres des requêtes eurent le même privilége.

Dans toute cette affaire, qui fit tant de peine à *François I*, il était nécessaire qu'il fût obéi, s'il voulait que *Léon X* remplît avec lui ses engagemens politiques, et l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

On voit que l'étroite liaison qui les unit quelque temps ne permettait pas au roi de laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en

† 1538.

religion traîne après elle des nouveautés dans l'Etat. Les politiques peuvent se tromper, en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conseil avait raison, en considérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même : peut-être avait-il tort, s'il songeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède et de Danemarck établissaient alors le luthéranisme. Il pouvait encore regarder en arrière, et voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était par-tout introduite sans guerre civile ; dans l'empire romain, sur un édit de *Constantin* ; en France par la volonté de *Clovis* ; en Angleterre par l'exemple du petit roi de Kent nommé *Etbelbert* ; en Pologne, en Hongrie par les mêmes causes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrétien, et avait rendu toute la Lithuanie et la Samogitie chrétiennes, sans que ces anciens Gépides eussent murmuré. Si les Saxons avaient été baptisés dans des ruisseaux de sang par *Charlemagne*, c'est qu'il s'agissait de les asservir, et non de les éclairer. Si on voulait jeter les yeux sur l'Asie entière, on verrait les Etats musulmans remplis de chrétiens et d'idolâtres également paisibles, plusieurs religions établies dans l'Inde, à la Chine et ailleurs, sans avoir jamais pris les armes. Si on remontait à tous les siècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle qui par elle-même est dangereuse et sanglante, c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette

religion pour attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire; mais *François I*, *Henri II* n'avaient chez eux ni princes ni seigneurs à craindre.

La cour divisée depuis sous des minorités malheureuses était alors réunie dans une obéissance parfaite à *François I:* aussi ce prince laissa-t-il plutôt persécuter les hérétiques qu'il ne les poursuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des bûchers; il ne les éteignit pas. Il les aurait éteints si son cœur n'avait pas été endurci sur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaisirs; il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc* qui fut tenaillé vif, et à qui on coupa les bras, les mamelles et le nez, pour avoir parlé contre les images et contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vingt misérables accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, et l'horreur de leurs supplices font frémir; il n'en était point ému, la religion ne l'embarrassait guère. Il se liguait avec les protestans d'Allemagne, et même avec les mahométans contre *Charles-Quint*; et quand les princes luthériens d'Allemagne ses alliés lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France, il rejetait tout sur les juges ordinaires.

Nous avons vu les juges d'Angleterre sous *Henri VIII* et sous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur: les Français, qui passent pour un peuple plus doux, surpassèrent beaucoup ces

cette expédition : *d'Oppède* et l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il paraît évident que ces habitans trop opiniâtres, appelés par le déclamateur *Maimbourg une canaille révoltée*, n'étaient point du tout dispofés à la révolte, puifqu'ils ne fe défendirent pas ; ils s'enfuirent de tous côtés, en demandant miféricorde. Le foldat égorgea les femmes, les enfans, les vieillards qui ne purent fuir affez tôt.

D'Oppède et *Guérin* courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre : on brûle les maifons et les granges, les moiffons et les arbres : on pourfuit les fugitifs à la lueur de l'embrafement. Il ne reftait dans le bourg fermé de Cabrières que foixante hommes et trente femmes : ils fe rendent, fous la promeffe, qu'on épargnera leur vie ; mais, à peine rendus, on les maffacre. Quelques femmes réfugiées dans une églife voifine en font tirées par l'ordre *d'Oppède* ; il les enferme dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres ; et lorfque les flammes furent éteintes, la contrée, auparavant floriffante et peuplée, fut un défert, où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa fe fauva vers le Piémont. *François I* en eut horreur : l'arrêt dont il avait permis l'exécution portait feulement la mort de dix-neuf hérétiques : *d'Oppède* et *Guérin* firent maffacrer des milliers d'habitans. Le roi recommanda, en mourant, à fon fils de faire juftice de cette barbarie, qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II* permit aux feigneurs ruinés de ces villages détruits et de ces peuples égorgés de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. *D'Oppède* eut le crédit de paraître innocent; tout retomba fur l'avocat-général *Guérin*; il n'y eut que cette tête qui paya le fang de cette multitude malheureufe.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du calvinifme. On brûlait d'un côté, et on chantait de l'autre en riant les pfeaumes de *Marot*, felon le génie toujours léger, et quelquefois très-cruel, de la nation françaife. Toute la cour de *Marguerite*, reine de Navarre et fœur de *François I*, était *calvinifte*; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait paffé aux grands, comme il arrive toujours. On fefait fecrètement des prêches: on difputait par-tout hautement. Ces querelles dont perfonne ne fe foucie aujourd'hui ni dans Paris ni à la cour, parce qu'elles font anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les efprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appelait *la réforme*. Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de l'Eglife de Rome, que l'héréfie détruifait. La liberté rigide et républicaine de quelques confeillers fe plaifait encore à favorifer une fecte févère qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II*, mécontent de plufieurs membres de ce corps, entre un jour inopinément dans la grand'-chambre, tandis qu'on délibérait fur l'adouciffement de la perfécution contre les huguenots.

Il fait arrêter cinq conseillers †; l'un d'eux, *Anne du Bourg*, qui avait parlé avec le plus de force, signa dans la Bastille sa confession de foi, qui se trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des calvinistes et des luthériens.

Il y avait alors un inquisiteur en France, quoique le tribunal de l'inquisition, qui est en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi; l'évêque de Paris, cet inquisiteur nommé *Mouchi*, et des commissaires du parlement jugèrent et condamnèrent *du Bourg*, malgré l'ancienne loi suivant laquelle il ne devait être jugé que par les chambres du parlement assemblées; loi toujours subsistante, toujours réclamée, et presque toujours inutile; car rien n'est si commun dans l'histoire de France que des membres du parlement jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que sous le règne de *François II*. Le cardinal de *Lorraine*, homme qui gouvernait l'Etat avec violence, voulait sa mort. On pendit et on brûla †† dans la grève ce prêtre magistrat, esprit trop inflexible, mais juge intègre et d'une vertu reconnue. (*k*)

Les martyrs font des prosélytes: le supplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin*. La sixième partie de la France était calviniste sous *François II*, comme le tiers de l'Allemagne au moins fut luthérien sous *Charles-Quint*.

† 1554. †† 1559.

(*k*) Voyez l'*histoire du parlement*.

Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint* qui finit, après bien des guerres, par laisser la liberté de conscience, et la reine *Elisabeth* qui, en protégeant la religion dominante, laissa chacun adorer DIEU suivant ses principes, pourvu qu'on fût soumis aux lois de l'Etat.

C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui dans tous les pays désolés autrefois par les guerres de religion, après que trop d'expériences funestes ont fait connaître combien ce parti est salutaire.

Mais pour le prendre, il faut que les lois soient affermies, et que la fureur des factions commence à se calmer. Il n'y eut en France que des factions sanglantes depuis *François II* jusqu'aux belles années du grand *Henri*. Dans ce temps de troubles les lois furent inconnues; et le fanatisme survivant encore à la guerre assassina ce monarque au milieu de la paix par la main d'un furieux et d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainsi une idée de l'état de la religion en Europe au seizième siècle, il me reste à parler des ordres religieux, qui combattaient les opinions nouvelles; et de l'inquisition, qui s'efforçait d'exterminer les protestans.



avaient inftitué : il fallut des réformes. Chaque fiècle produifit en tout pays des hommes animés par l'exemple de *St Benoît*, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'efprit d'ambition eft prefque toujours joint à celui d'enthoufiafme, et fe mêle, fans qu'on s'en aperçoive, à la piété la plus auftère. Entrer dans l'ordre ancien de *St Benoît*, ou de *St Bafile*, c'était fe faire fujet; créer un nouvel inftitut, c'était fe faire un empire. De-là cette multitude de clercs, de chanoines réguliers, de religieux et de religieufes. Quiconque a voulu fonder un ordre a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement foumis au St Siége, et fouftraits autant qu'on l'a pu à la domination de leurs évêques. La plupart de leurs généraux réfident à Rome comme dans le centre de la chrétienté, et de cette capitale ils envoient au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

Mais ce qu'on n'a pas affez remarqué, c'eft qu'il s'en eft fallu peu que le pontificat romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier aviliffement qui manquait à Rome ne fut pas à craindre lorfque *Grégoire I* fut élu pape † par le clergé et par le peuple. Il eft vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait long-temps qu'il était forti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines fur la chaire papale; elle fut remplie par des dominicains et par des francifcains aux treizième et quatorzième fiècles, et il y en eut

† 590.

beaucoup au quinzième. Les cardinaux dans ces temps de trouble, d'ignorance, de fausse science et de barbarie, avaient ravi au clergé et au peuple romain le droit d'élire leur évêque. Si ces moines papes avaient osé seulement mettre dans le collége des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat restait pour jamais entre leurs mains; les moines alors auraient gouverné despotiquement toute la chrétienté catholique; tous les rois auraient été exposés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru sentir ce danger que vers la fin du seizième siècle, sous le pontificat du cordelier *Sixte-Quint*. Ce n'est que dans ce temps qu'ils ont pris la résolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très-peu de moines, et de n'en élire aucun pour pape. (*l*)

Tous les Etats chrétiens étaient inondés, au commencement du seizième siècle, de citoyens devenus étrangers dans leur patrie et sujets du pape. Un autre abus, c'est que ces familles immenses se perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut assurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cents mille personnes. Il y a des campagnes dépeuplées; les colonies du nouveau monde manquent d'habitans; le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout législateur est la multiplication des sujets, c'est aller sans doute contre

(*l*) Malgré cette résolution inspirée par la politique, il y a eu dans ce siècle deux papes tirés des ordres religieux, *Orsini* (*Benoît XIII*) dominicain; *Ganganelli* (*Clément XIV*) franciscain; tant les choses changent!



ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes et de femmes que perd chaque Etat, et qui s'engagent par serment, autant qu'il est en eux, à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse; mais ce seul institut nécessaire est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres: c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouir de ses biens qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus: il n'est guère encore de monastère qui ne renferme des âmes admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont fait un plaisir de rechercher les désordres et les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société: il faut plaindre mille talens ensevelis, et des vertus stériles qui eussent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque Etat eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres qui, autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs et les nouveaux moines blancs il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes et bleues dans l'empire romain ; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance et de leurs richesses, ils n'entrèrent guère au seizième siècle dans les disputes scholastiques ; ils regardaient les autres moines comme l'ancienne noblesse voit la nouvelle. Ceux de Cîteaux, de Clervaux et beaucoup d'autres étaient des rejetons de la souche de S[t] *Benoît*, et n'étaient du temps de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs Etats, ne se mêlaient pas de controverse, et les bénédictins de Paris n'avaient pas encore employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes, transplantés de la Paléstine en Europe au treizième siècle, étaient contens, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi près de Grenoble à la fin de l'onzième siècle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre ; trop riche à la vérité pour des hommes séparés du siècle, mais malgré ces richesses consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude ; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, et ne connaissant les souverains que par les prières où leurs



ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes et de femmes que perd chaque Etat, et qui s'engagent par ferment, autant qu'il eſt en eux, à la deſtruction de l'eſpèce humaine. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieilleſſe; mais ce ſeul inſtitut néceſſaire eſt le ſeul qui ait été oublié. C'eſt l'extrême jeuneſſe qui peuple les cloîtres: c'eſt dans un âge où il n'eſt permis nulle part de jouir de ſes biens qu'il eſt permis de diſpoſer de ſa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus: il n'eſt guère encore de monaſtère qui ne renferme des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains ſe font fait un plaiſir de rechercher les déſordres et les vices dont furent ſouillés quelquefois ces aſiles de la piété. Il eſt certain que la vie ſéculière a toujours été plus vicieuſe, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monaſtères; mais ils ont été plus remarqués par leur contraſte avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'enviſager ici que le bien général de la ſociété: il faut plaindre mille talens enſevelis, et des vertus ſtériles qui euſſent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque Etat eût été reſpectable. Le grand nombre les avilit ainſi que les prêtres qui, autrefois preſque égaux aux évêques, ſont maintenant à leur égard ce qu'eſt le peuple en comparaiſon des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs et les nouveaux moines blancs il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes et bleues dans l'empire romain; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance et de leurs richesses, ils n'entrèrent guère au seizième siècle dans les disputes scholastiques; ils regardaient les autres moines comme l'ancienne noblesse voit la nouvelle. Ceux de Citeaux, de Clervaux et beaucoup d'autres étaient des rejetons de la souche de *St Benoît*, et n'étaient du temps de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs Etats, ne se mêlaient pas de controverse, et les bénédictins de Paris n'avaient pas encore employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes, transplantés de la Palêstine en Europe au treizième siècle, étaient contens, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi près de Grenoble à la fin de l'onzième siècle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche à la vérité pour des hommes séparés du siècle, mais malgré ces richesses consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, et ne connaissant les souverains que par les prières où leurs

ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes et de femmes que perd chaque Etat, et qui s'engagent par serment, autant qu'il est en eux, à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse; mais ce seul institut nécessaire est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres: c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouir de ses biens qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus: il n'est guère encore de monâstère qui ne renferme des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont fait un plaisir de rechercher les désordres et les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société: il faut plaindre mille talens ensevelis, et des vertus stériles qui eussent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien: Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque Etat eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres qui, autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs colléges possèdent trois cents mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus; ils ont des mines d'argent très-riches; leurs mines sont si considérables qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au-dessus de lui. Ces plaintes paraissent un peu exagérées, mais elles étaient fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France; et cela devait être. Il naquit, il s'éleva sous la maison d'*Autriche*, alors ennemie de la France, et fut protégé par elle. Les jésuites, du temps de la ligue, étaient les pensionnaires de *Philippe II*. Les autres religieux, qui entrèrent tous dans cette faction, excepté les bénédictins et les chartreux, n'attisaient le feu qu'en France; les jésuites le soufflaient de Rome, de Madrid, de Bruxelles, au milieu de Paris. Des temps plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés et cette confiance qu'ils se sont attirée; cet esprit qui les exila de plusieurs pays, et qui les y remit en crédit; ce prodigieux nombre d'ennemis et cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendians. Il y a toujours dans une société nombreuse, occupée des sciences et de la religion, des esprits ardens et inquiets qui se font des ennemis, des savans qui se font de la réputation, des caractères insinuans qui se font des partisans, et des politiques qui tirent parti du travail et du caractère de tous les autres.

noms font inférés. Heureux, si des vertus si pures et si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Les prémontrés que *St Norbert* fonda † ne fesaient pas beaucoup de bruit, et n'en valaient que mieux.

Les franciscains étaient les plus nombreux et les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda vers l'an 1210 était l'homme de la plus grande simplicité et du plus prodigieux enthousiasme; c'était l'esprit du temps; c'était en partie celui de la populace des croisés; c'était celui des Vaudois et des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe, et se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son zèle et de celui de ses compagnons, quand il alla proposer au soudan d'Egypte de se faire chrétien; et que frère *Gille* prêcha si obstinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son temps, augmenté depuis, recueilli et imprimé enfin au commencement du seizième siècle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme précurseur de *François*. C'est là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement, et auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons; celle d'un cordelier devenu évêque qui, déposé par le pape et étant mort après sa déposition, sortit de sa

† 1120.

bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera, pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre, de l'avoir multiplié au point que de son vivant, à un chapitre général qui se tint près d'Assise †, il se trouva cinq mille de ses moines. Aujourd'hui quoique les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous de noms différens, et plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes ; et environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout ; prédicateurs, théologiens, missionnaires, quêteurs, émissaires, courans d'un bout du monde à l'autre, et en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains assuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres ; les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de *St Thomas* ; les franciscains sur celle de *Jean Duns*, écossais, nommé improprement *Scot* et connu en son temps par le titre de *Docteur subtil*.

† 1219.

noms sont inserés. Heureux, si des vertus si pures et si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Les prémontrés que *St Norbert* fonda † ne fesaient pas beaucoup de bruit, et n'en valaient que mieux.

Les franciscains étaient les plus nombreux et les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda vers l'an 1210 était l'homme de la plus grande simplicité et du plus prodigieux enthousiasme; c'était l'esprit du temps; c'était en partie celui de la populace des croisés; c'était celui des Vaudois et des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe, et se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son zèle et de celui de ses compagnons, quand il alla proposer au soudan d'Egypte de se faire chrétien; et que frère *Gille* prêcha si obstinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son temps, augmenté depuis, recueilli et imprimé enfin au commencement du seizième siècle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme précurseur de *François*. C'est là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement, et auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons; celle d'un cordelier devenu évêque qui, déposé par le pape et étant mort après sa déposition, sortit de sa

† 1120.

bière pour aller porter une lettre de reproche au pape; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera, pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre, de l'avoir multiplié au point que de son vivant, à un chapitre général qui se tint près d'Assise †, il se trouva cinq mille de ses moines. Aujourd'hui quoique les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous de noms différens, et plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes; et environ vingt-neuf mille filles: abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout; prédicateurs, théologiens, missionnaires, quêteurs, émissaires, courans d'un bout du monde à l'autre, et en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains assuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres; les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de *St Thomas*; les franciscains sur celle de *Jean Duns*, écossais, nommé improprement *Scot* et connu en son temps par le titre de *Docteur subtil*.

† 1219.

noms sont insérés. Heureux, si des vertus si pures et si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Les prémontrés que *St Norbert* fonda † ne fesaient pas beaucoup de bruit, et n'en valaient que mieux.

Les franciscains étaient les plus nombreux et les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda vers l'an 1210 était l'homme de la plus grande simplicité et du plus prodigieux enthousiasme; c'était l'esprit du temps; c'était en partie celui de la populace des croisés; c'était celui des Vaudois et des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe, et se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son zèle et de celui de ses compagnons, quand il alla proposer au soudan d'Egypte de se faire chrétien; et que frère *Gille* précha si obstinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son temps, augmenté depuis, recueilli et imprimé enfin au commencement du seizième siècle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme précurseur de *François*. C'est là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement, et auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons; celle d'un cordelier devenu évêque qui, déposé par le pape et étant mort après sa déposition, sortit de sa

† 1120.

bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera, pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre, de l'avoir multiplié au point que de son vivant, à un chapitre général qui se tint près d'Assise †, il se trouva cinq mille de ses moines. Aujourd'hui quoique les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous de noms différens, et plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes ; et environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout ; prédicateurs, théologiens, missionnaires, quêteurs, émissaires, courans d'un bout du monde à l'autre, et en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains assuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres ; les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de *St Thomas* ; les franciscains sur celle de *Jean Duns*, écossais, nommé improprement *Scot* et connu en son temps par le titre de *Docteur subtil*.

† 1219.

La querelle politique de ces deux ordres était la suite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci, fondés un peu après les franciscains, n'étaient pas si nombreux; mais ils étaient plus puissans, par la charge de maître du sacré palais de Rome, qui depuis *St Dominique* est affectée à cet ordre, et par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Leurs généraux même nommèrent long-temps les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape, qui les nomme actuellement, laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains, et ces moines sont encore inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, sans compter ceux du Portugal et de l'Espagne.

Pour les augustins, c'était originairement une congrégation d'ermites, auxquels le pape *Alexandre IV* donna une règle. † Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, et qu'ils fussent en possession de prêcher et de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; et ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne fesaient ni bien ni mal. Ils furent fondés par un homme sans jugement, par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI* priait de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même

† 1254.

dans

dans les climats feptentrionaux de France où les oliviers ne croiffent point, et où l'huile eft quelquefois fi chère que cette nourriture ordonnée par la frugalité eft un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car, dans ce plan général, je ne fais point paffer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jéfuites, établi du temps de *Luther*, demande une attention diftinguée. Le monde chrétien s'eft épuifé à en dire du bien et du mal. Cette fociété s'eft étendue par-tout, et partout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de perfonnes penfe que fa fondation était l'effort de la politique, et que l'inftitut d'*Inigo*, que nous nommons *Ignace*, était un deffein formé d'affervir les confciences des rois à fon ordre, de le faire dominer fur les efprits des peuples, et de lui acquérir une efpèce de monarchie univerfelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vue, et ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme bifcayen fans lettres, né avec un efprit romanefque, entêté de livres de chevalerie, et difpofé à l'enthoufiafme. Il fervait dans les troupes d'Efpagne, tandis que les Français, qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de fes ufurpateurs, affiégeaient le château de Pampelune †. *Ignace*, qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut bleffé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant fa convalefcence, et une vifion qu'il crut avoir le détermi-

† 1521.



La querelle politique de ces deux ordres était la suite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci, fondés un peu après les franciscains, n'étaient pas si nombreux; mais ils étaient plus puissans, par la charge de maître du sacré palais de Rome, qui depuis *St Dominique* est affectée à cet ordre, et par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Leurs généraux même nommèrent long-temps les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape, qui les nomme actuellement, laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains, et ces moines sont encore inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, sans compter ceux du Portugal et de l'Espagne.

Pour les augustins, c'était originairement une congrégation d'ermites, auxquels le pape *Alexandre IV* donna une règle. † Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, et qu'ils fussent en possession de prêcher et de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; et ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne fesaient ni bien ni mal Ils furent fondés par un homme sans jugement, par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI* priait de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même

† 1254.

dans

dans les climats ſeptentrionaux de France où les oliviers ne croiſſent point, et où l'huile eſt quelquefois ſi chère que cette nourriture ordonnée par la frugalité eſt un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes ; car, dans ce plan général, je ne fais point paſſer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jéſuites, établi du temps de *Luther*, demande une attention diſtinguée. Le monde chrétien s'eſt épuiſé à en dire du bien et du mal. Cette ſociété s'eſt étendue par-tout, et partout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de perſonnes penſe que ſa fondation était l'effort de la politique, et que l'inſtitut d'*Inigo*, que nous nommons *Ignace*, était un deſſein formé d'aſſervir les conſciences des rois à ſon ordre, de le faire dominer ſur les eſprits des peuples, et de lui acquérir une eſpèce de monarchie univerſelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vue, et ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme biſcayen ſans lettres, né avec un eſprit romaneſque, entêté de livres de chevalerie, et diſpoſé à l'enthouſiaſme. Il ſervait dans les troupes d'Eſpagne, tandis que les Français, qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de ſes uſurpateurs, aſſiégeaient le château de Pampelune †. *Ignace*, qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut bleſſé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant ſa convaleſcence, et une viſion qu'il crut avoir le détermi-

† 1521.



La querelle politique de ces deux ordres était la suite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci, fondés un peu après les franciscains, n'étaient pas si nombreux; mais ils étaient plus puissans, par la charge de maître du sacré palais de Rome, qui depuis *St Dominique* est affectée à cet ordre, et par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Leurs généraux même nommèrent long-temps les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape, qui les nomme actuellement, laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains, et ces moines sont encore inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, sans compter ceux du Portugal et de l'Espagne.

Pour les augustins, c'était originairement une congrégation d'ermites, auxquels le pape *Alexandre IV* donna une règle. † Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, et qu'ils fussent en possession de prêcher et de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; et ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne fesaient ni bien ni mal Ils furent fondés par un homme sans jugement, par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI* priait de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même

† 1254.

dans

dans les climats ſeptentrionaux de France où les oliviers ne croiſſent point, et où l'huile eſt quelquefois ſi chère que cette nourriture ordonnée par la frugalité eſt un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car, dans ce plan général, je ne fais point paſſer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jéſuites, établi du temps de *Luther*, demande une attention diſtinguée. Le monde chrétien s'eſt épuiſé à en dire du bien et du mal. Cette ſociété s'eſt étendue par-tout, et partout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de perſonnes penſe que ſa fondation était l'effort de la politique, et que l'inſtitut d'*Inigo*, que nous nommons *Ignace*, était un deſſein formé d'aſſervir les conſciences des rois à ſon ordre, de le faire dominer ſur les eſprits des peuples, et de lui acquérir une eſpèce de monarchie univerſelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vue, et ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme biſcayen ſans lettres, né avec un eſprit romaneſque, entêté de livres de chevalerie, et diſpoſé à l'enthouſiaſme. Il ſervait dans les troupes d'Eſpagne, tandis que les Français, qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de ſes uſurpateurs, aſſiégeaient le château de Pampelune †. *Ignace*, qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut bleſſé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant ſa convaleſcence, et une viſion qu'il crut avoir le détermi-

† 1521.



ses compagnons avaient de la vertu; ils étaient désintéressés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le sacrifice des autres passions, et agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette passion, il serait entré avec les siens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux sous un autre.

Les chemins de Jérusalem n'étaiens pas sûrs; il fallut rester en Europe. *Ignace*, qui avait appris un peu de grammaire, se consacra à enseigner les enfans. Ses disciples remplirent cette vue avec un très-grand succès; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre les rivaux dans les universités où ils furent reçus; et les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'université furent un théâtre de division.

Si le désir d'enseigner, que la charité inspira à ce fondateur, a produit des événemens funestes, l'humilité par laquelle il renonça lui et les siens aux dignités ecclésiastiques est précisément ce qui a fait la grandeur de son ordre. La plupart des souverains prirent des jésuites pour confesseurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une absolution; et la place de confesseur est devenue souvent bien plus importante qu'un siége

nèrent à faire le pélerinage de Jérufalem. Il fe dévoua à la mortification. On affure même qu'il paffa fept jours et fept nuits fans manger ni boire: chofe prefque incroyable, qui marque une imagination un peu faible, et un corps extrêmement robufte. Tout ignorant qu'il était, il prêcha de village en village. On fait le refte de fes aventures; comment il fit la veille des armes, et s'arma chevalier de la Vierge; comment il voulut combattre un maure qui avait parlé peu refpectueufement de celle dont il était chevalier, et comme il abandonna la chofe à la décifion de fon cheval, qui prit un autre chemin que celui du maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs: il alla jufqu'à Venife; mais fefant réflexion qu'il ne favait pas le latin, langue pourtant affez inutile en Turquie, il retourna à l'âge de trente-trois ans commencer fes études à Salamanque.

L'inquifition l'ayant fait mettre en prifon, parce qu'il dirigeait des dévotes, et en fefait des pélerines, et n'ayant pu apprendre dans Alcala ni dans Salamanque les premiers rudimens de la grammaire, il alla fe mettre en fixième dans Paris au collége de Montaigu, fe foumettant au fouet comme les petits garçons de fa claffe. Incapable d'apprendre le latin, pauvre, errant dans Paris et méprifé, il trouva des efpagnols dans le même état; il fe les affocia: quelques français fe joignirent à eux; ils allèrent tous à Rome, vers l'an 1537, fe préfenter au pape *Paul III*, en qualité de pélerins qui voulaient aller à Jérufalem, et y former une congrégation particulière. *Ignace* et

ſes compagnons avaient de la vertu ; ils étaient déſintéreſſés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer auſſi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un inſtitut. Cette eſpèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions, et agit d'autant plus puiſſamment qu'elle ſe joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette paſſion, il ſerait entré avec les ſiens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le ſollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux ſous un autre.

Les chemins de Jéruſalem n'étaiens pas ſûrs ; il fallut reſter en Europe. *Ignace*, qui avait appris un peu de grammaire, ſe conſacra à enſeigner les enfans. Ses diſciples remplirent cette vue avec un très-grand ſuccès ; mais ce ſuccès même fut une ſource de troubles. Les jéſuites eurent à combattre des rivaux dans les univerſités où ils furent reçus ; et les villes où ils enſeignèrent en concurrence avec l'univerſité furent un théâtre de diviſion.

Si le déſir d'enſeigner, que la charité inſpira à ce fondateur, a produit des événemens funeſtes, l'humilité par laquelle il renonça lui et les ſiens aux dignités eccléſiaſtiques eſt préciſément ce qui a fait la grandeur de ſon ordre. La plupart des ſouverains prirent des jéſuites pour confeſſeurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une abſolution ; et la place de confeſſeur eſt devenue ſouvent bien plus importante qu'un ſiége



épiſcopal. C'eſt un miniſtère ſecret qui devient puiſſant à proportion de la faibleſſe du prince.

Enfin *Ignace* et ſes compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établiſſement, fort difficile à obtenir, furent conſeillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu particulier d'obéiſſance au pape ; et c'eſt ce quatrième vœu qui dans la ſuite a produit des miſſionnaires portans la religion et la gloire du ſouverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'eſprit du monde le moins politique donna naiſſance au plus politique de tous les ordres monaſtiques. En matière de religion, l'enthouſiaſme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

† *Paul III* promulgua leur bulle d'inſtitution, avec la clauſe expreſſe que leur nombre ne paſſerait jamais ſoixante : cependant *Ignace* avant de mourir, eut plus de mille jéſuites ſous ſes ordres. La prudence gouverna enfin ſon enthouſiaſme ; ſon livre des *Exercices ſpirituels*, qui devait diriger ſes diſciples, était à la vérité romaneſque. Il y repréſente DIEU comme un général d'armée, dont les jéſuites ſont les capitaines. Mais on peut faire un très-mauvais livre et bien gouverner. Il fut aſſiſté ſur-tout par un *Lainez* et un *Salmeron* qui, étant devenus habiles, compoſèrent avec lui les lois de ſon ordre. *François de Borgia*, duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI* et neveu de *Céſar Borgia*, auſſi dévot et auſſi ſimple que ſon oncle et ſon grand-père avaient été méchans et fourbes, entra dans l'ordre des jéſuites, et

† 1540.

lui procura des richesses et du crédit. *François Xavier*, par ses missions dans l'Inde et au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette ardeur, cette opiniâtreté, ce mélange d'enthousiasme et de souplesse, qui fait le caractère de tout nouvel institut, fit recevoir les jésuites dans presque tous les royaumes, malgré les oppositions qu'ils essuyèrent. Ils ne furent admis en France qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jésuites †, et qu'ils seraient soumis aux évêques. Ce nom de jésuite paraissait trop fastueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux seuls un titre commun à tous les chrétiens ; et les vœux qu'ils fesaient au pape donnaient de la jalousie.

On les a vu depuis gouverner plusieurs cours de l'Europe, se faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois aux peuples du Paraguai. (*m*) A l'époque de leur expulsion du Portugal, premier signal de leur destruction, ils étaient environ dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un général perpétuel et absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement était devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils avaient des maisons pauvres, ils en avaient de très-riches. L'évêque du Mexique, dom *Jean de Palafox*, écrivait au pape *Innocent X* environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé*

† 1561.

(*m*) Voyez le chapitre du Paraguai.

CHAPITRE CXL.

De l'inquisition.

Si une milice de cinq ou six cents mille religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encore quelques provinces, comme les sept Provinces-Unies, et à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

On se souvient que dans les guerres contre les Albigeois le pape *Innocent III* établit, vers l'an 1230, ce tribunal, qui juge les pensées des hommes, et qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains et à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'Eglise, de taxer les pénitens, et de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que

là première année du règne de *Joseph II*; et jamais aucun prince ni ancien ni moderne n'a montré au monde un plus courageux et plus éclairé restaurateur des droits de l'humanité et des lois de la justice.



éloignée, toute ſenſible qu'elle eſt; ſur-tout, quand cet avantage futur eſt balancé par les difficultés préſentes.

Les ordres religieux s'oppoſent tous à cette réforme. Chaque ſupérieur qui ſe voit à la tête d'un petit Etat voudrait accroître la multitude de ſes ſujets; et ſouvent un moine, que le repentir deſſèche dans ſon cloître, eſt encore attaché à l'idée du bien de ſon ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie. (9)

(9) *Joſeph II* vient d'entreprendre cette réforme que, dans tous les Etats catholiques, les hommes éclairés, les bons citoyens déſiraient en vain depuis long-temps.

Il a ſupprimé ſucceſſivement un grand nombre de couvens des deux ſexes, et quelques ordres entiers, en commençant par les plus inutiles. Il aſſure aux individus qui vivaient dans ces couvens une ſubſiſtance ſuffiſante, en permettant à ceux qui voudraient ſe réunir librement, de mener la vie commune ſous l'inſpection de l'évêque. Ce qui reſte des biens de ces couvens eſt conſacré à l'éducation publique, à des établiſſemens utiles pour l'inſtruction et pour le ſoulagement du peuple.

En même temps il a ſouſtrait les moines, qu'il n'a pas cru devoir ſupprimer encore, à l'obéiſſance du pape, et à celle de tout ſupérieur étranger. Il a rétabli les évêques dans leurs anciens droits; et en reſpectant la primauté du ſiége de Rome, regardée comme un dogme par l'Egliſe catholique, il en a décliné la juriſdiction, que l'hiſtoire prouve n'être qu'un établiſſement purement humain, qu'une ſuite de la faibleſſe des princes et de la ſuperſtition des peuples.

Il a rendu à tous ſes ſujets le droit de ſuivre le culte que leur preſcrit leur conſcience, en les aſſujettiſſant ſeulement à quelques ſacrifices que l'amour de la paix rend néceſſaires: mais ces ſacrifices ne ſont une atteinte ni à la liberté de la conſcience, ni à aucun autre droit des hommes.

L'eſclavage de la glèbe a été adouci, ou plutôt ſupprimé dans des pays immenſes où, joint à l'intolérance, il avait empêché ſi long-temps les progrès de la population et de l'induſtrie. Ces changemens heureux ont été l'ouvrage de

CHAPITRE CXL.

De l'inquisition.

Si une milice de cinq ou six cents mille religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encore quelques provinces, comme les sept Provinces-Unies, et à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

On se souvient que dans les guerres contre les Albigeois le pape *Innocent III* établit, vers l'an 1230, ce tribunal, qui juge les pensées des hommes, et qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains et à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'Eglise, de taxer les pénitens, et de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que

la première année du règne de *Joseph II*; et jamais aucun prince ni ancien ni moderne n'a montré au monde un plus courageux et plus éclairé restaurateur des droits de l'humanité et des lois de la justice.



le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus févère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accufé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut fe laver du reproche en prenant fous fa protection les inquifiteurs; il donna même quatre édits à Pavie †, par lefquels il ordonnait aux juges féculiers de livrer aux flammes ceux que les inquifiteurs condamneraient comme hérétiques obftinés, et de laiffer dans une prifon perpétuelle ceux que l'inquifition déclarerait repentans.

Fréderic II, malgré cette politique, n'en fut pas moins perfécuté; et les papes fe fervirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquifition en France fous le roi *St Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquifiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, confulter les évêques; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurifdiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquifiteur affifta au jugement des templiers; mais bientôt le foulèvement de tous les efprits ne laiffa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*,

† 1244.

contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire ; car le pape *Jean XXII* fit procéder † par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie ; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause ; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

†† Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition ; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens ; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après, au seizième

† 1302. †† 1289.



le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus févère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accufé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut fe laver du reproche en prenant fous fa protection les inquifiteurs ; il donna même quatre édits à Pavie †, par lefquels il ordonnait aux juges féculiers de livrer aux flammes ceux que les inquifiteurs condamneraient comme hérétiques obftinés, et de laiffer dans une prifon perpétuelle ceux que l'inquifition déclarerait repentans.

Fréderic II, malgré cette politique, n'en fut pas moins perfécuté ; et les papes fe fervirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquifition en France fous le roi *St Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquifiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, confulter les évêques ; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurifdiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquifiteur affifta au jugement des templiers ; mais bientôt le foulèvement de tous les efprits ne laiffa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*,

† 1244.

contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire; car le pape *Jean XXII* fit procéder † par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie ; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

†† Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après, au seizième

† 1302. †† 1289.

le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus févère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accufé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut fe laver du reproche en prenant fous fa protection les inquifiteurs; il donna même quatre édits à Pavie †, par lefquels il ordonnait aux juges féculiers de livrer aux flammes ceux que les inquifiteurs condamneraient comme hérétiques obftinés, et de laiffer dans une prifon perpétuelle ceux que l'inquifition déclarerait repentans.

Fréderic II, malgré cette politique, n'en fut pas moins perfécuté; et les papes fe fervirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquifition en France fous le roi *St Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquifiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, confulter les évêques; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurifdiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquifiteur affifta au jugement des templiers; mais bientôt le foulèvement de tous les efprits ne laiffa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*,

† 1244.

contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire; car le pape *Jean XXII* fit procéder † par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré héréfie; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

†† Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après, au seizième

† 1302. †† 1289.



le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus févère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accufé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut fe laver du reproche en prenant fous fa protection les inquifiteurs; il donna même quatre édits à Pavie †, par lefquels il ordonnait aux juges féculiers de livrer aux flammes ceux que les inquifiteurs condamneraient comme hérétiques obftinés, et de laiffer dans une prifon perpétuelle ceux que l'inquifition déclarerait repentans.

Fréderic II, malgré cette politique, n'en fut pas moins perfécuté; et les papes fe fervirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquifition en France fous le roi *St Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquifiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, confulter les évêques; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurifdiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquifiteur affifta au jugement des templiers; mais bientôt le foulèvement de tous les efprits ne laiffa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*,

† 1244.

contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire; car le pape *Jean XXII* fit procéder † par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

†† Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après, au seizième

† 1302. †† 1289.

le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus févère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accufé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut fe laver du reproche en prenant fous fa protection les inquifiteurs; il donna même quatre édits à Pavie †, par lefquels il ordonnait aux juges féculiers de livrer aux flammes ceux que les inquifiteurs condamneraient comme hérétiques obftinés, et de laiffer dans une prifon perpétuelle ceux que l'inquifition déclarerait repentans.

Fréderic II, malgré cette politique, n'en fut pas moins perfécuté; et les papes fe fervirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avait données.

En 1255, le pape *Alexandre III* établit l'inquifition en France fous le roi *St Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, et le provincial des dominicains étaient les grands inquifiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, confulter les évêques; mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurifdiction, donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquifiteur affifta au jugement des templiers; mais bientôt le foulèvement de tous les efprits ne laiffa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que, tout défobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*,

† 1244.

contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'Empire; car le pape *Jean XXII* fit procéder † par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les Etats d'Italie, et dont les évêques ne furent que les assesseurs.

†† Sur la fin du treizième siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition; mais, si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Etat vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-temps après, au seizième

† 1302. †† 1289.

ſiècle, d'ordonner que l'inquiſition ne pourrait jamais faire de procédure ſans l'aſſiſtance de trois ſénateurs. Par ce règlement, et par pluſieurs autres auſſi politiques, l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Veniſe à force d'être éludée.

Un royaume où il ſemblait que l'inquiſition dût s'établir avec le plus de facilité et de pouvoir, eſt préciſément celui où elle n'a jamais eu d'entrée; c'eſt le royaume de Naples. Les ſouverains de cet Etat, et ceux de Sicile ſe croyaient en droit, par les conceſſions des papes, d'y exercer la juriſdiction eccléſiaſtique: le pontife romain, et le roi diſputant toujours à qui nommerait les inquiſiteurs, on n'en nomma point, et les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres: il y eut pourtant dans Naples et Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'Egliſe dans ces royaumes prouva bien que l'inquiſition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autoriſée en Sicile, après l'avoir été en Eſpagne par *Ferdinand* et *Iſabelle* †; mais elle fut en Sicile, plus encore en Caſtille, un privilége de la couronne, et non un tribunal romain; car en Sicile c'eſt le roi qui eſt pape.

Il y avait déjà long-temps qu'elle était reçue dans l'Arragon: elle y languiſſait ainſi qu'en France, ſans fonctions, ſans ordre, et preſque oubliée.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle déploya dans toute l'Eſpagne cette force et cette rigueur que jamais n'avaient eues les

† 1478.

tribunaux

tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus austère et de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau monde. On le voit sur-tout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une jurisdiction, où les Italiens ses inventeurs mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique, et les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie.

Lorsque *Mahomet II* eut subjugué Constantinople et la Grèce, lui et ses successeurs laissèrent les vaincus vivre en paix dans leur religion; et les Arabes, maîtres de l'Espagne, n'avaient jamais forcé les chrétiens régnicoles à recevoir le mahométisme. Mais après la prise de Grenade, le cardinal *Ximénès* voulut que tous les Maures fussent chrétiens, soit qu'il y fut porté par le zèle, soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise directement contraire au traité par lequel les Maures s'étaient soumis, et il fallait du temps pour la faire réussir. Mais *Ximénès* voulut convertir les Maures aussi vîte qu'on avait pris Grenade. On les prêcha, on les persécuta: ils se soulevèrent; on les soumit, et on les força de recevoir le baptême †. *Ximénès* fit donner à cinquante mille d'entr'eux ce signe d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

Les juifs, compris dans le traité fait avec les

† 1499.



certaines étoiles, fans aller plus loin; et fans avoir aucune notion diftincte. C'eft entre ces deux degrés d'imbécillité et de raifon commencée que plus d'une nation a vécu pendant des fiècles.

Les découvertes des Portugais étaient jufqu'alors plus curieufes qu'utiles. Il fallait peupler les îles; et le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produifait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or fur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, fous le roi *Jean II*. C'eft de-là qu'on donna depuis le nom de *guinées* aux monnaies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Les Portugais, qui feuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre, pafsèrent l'équateur, et découvrirent le royaume de Congo: alors on aperçut un nouveau ciel et de nouvelles étoiles.

Les Européens virent, pour la premiere fois, le pole auftral et les quatre étoiles qui en font les plus voifines. C'était une fingularité bien furprenante que le fameux *Dante* eût parlé plus de cent ans auparavant de ces quatre étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il dans le premier chant de fon purgatoire, *et je confidérai l'autre pôle: j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde.* Cette prédiction femblait bien plus pofitive que celle de *Sénèque* le tragique, qui dit dans fa Médée *qu'un jour l'Océan ne féparera plus les nations, qu'un*



nouveau Tiphis découvrira un nouveau monde, et que Thule ne sera plus la borne de la terre.

Cette idée vague de *Sénèque* n'eſt qu'une eſpérance probable fondée ſur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation; et la prophétie du *Dante* n'a réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais et des Eſpagnols. Plus cette prophétie eſt claire, et moins elle eſt vraie. Ce n'eſt que par un haſard aſſez bizarre que le pole auſtral et ces quatre étoiles ſe trouvent annoncées dans le *Dante*. Il ne parlait que dans un ſens figuré: ſon poëme n'eſt qu'une allégorie perpétuelle. Ce pole chez lui eſt le paradis terreſtre; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers hommes, ſont les quatre vertus cardinales, qui ont diſparu avec les temps d'innocence. Si on approfondiſſait ainſi la plupart des prédictions, dont tant de livres ſont pleins, on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit, et que la connaiſſance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU. Mais ſi on avait eu beſoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit ou quelque opinion, comme on aurait fait valoir cette prophétie! comme elle eût paru claire! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliquée raiſonnablement!

On ne ſavait auparavant ſi l'aiguille aimantée ſerait dirigée vers le pole antarctique en approchant de ce pole. La direction fut conſtante vers le Nord. On pouſſa juſqu'à la pointe de l'Afrique, où *le cap des Tempêtes* † cauſa plus d'effroi que celui

† 1486.

de Boyador ; mais il donna l'eſpérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embraſſer par la navigation le tour de l'Afrique, et de trafiquer aux Indes : dès-lors il fut nommé *le cap de Bonne-eſpérance* ; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emmanuel*, héritier des nobles deſſeins de ſes pères, envoya, malgré les remontrances de tout le Portugal, une petite flotte de quatre vaiſſeaux, ſous la conduite de *Vaſco de Gama*, dont le nom eſt devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établiſſement à ce fameux cap, que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuſes habitations de la terre, et où ils cultivent avec ſuccès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne reſſemblent ni aux blancs ni aux nègres, tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins. Les organes de la voix ſont différens des nôtres ; ils forment un bégayement et un gloſſement qu'il eſt impoſſible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point anthropophages ; au contraire, leurs mœurs étaient douces et innocentes. Il eſt indubitable qu'ils n'avaient point pouſſé l'uſage de la raiſon juſqu'à reconnaître un Etre ſuprême. Ils étaient dans ce degré de ſtupidité qui admet une ſociété informe, fondée ſur les beſoins communs. Le maître-ès-arts *Pierre Kolb*, qui a ſi long-temps voyagé parmi eux, eſt ſûr que ces peuples deſcendent de *Cetbura*, l'une des femmes d'*Abraham*, et qu'ils adorent un petit cerf-volant. On eſt fort peu



Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne sais pourquoi on a appelé les Japonais *nos antipodes en morale*; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses et des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, sont précisément les nôtres. Le mensonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre sont également défendus; c'est la loi naturelle réduite en préceptes positifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend jusqu'aux liqueurs fortes de quelque nature qu'elles soient; et ils étendent la défense du meurtre jusqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme, et qui n'en avons que trop mêlé à notre religion. Si leurs usages sont différens des nôtres, tous ceux des nations orientales le sont aussi depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale est le même chez toutes les nations, il y a aussi des usages de la vie civile, qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, on se fait des présens, comme dans notre Europe. Les parens et les amis se rassemblent dans les jours de fête.

Ce qui est plus singulier, c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièrement semblable à celui du calife des musulmans, et de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'empire plus long-temps qu'en aucune nation du monde; la succession de leurs pontifes rois remonte incontestablement six cents soixante ans avant notre ère. Mais les séculiers, ayant peu à peu partagé le gouvernement, s'en emparèrent entièrement vers la fin du seizième siècle, sans oser pourtant détruire la race et le nom des *Pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique nommé *Dairi* est une idole toujours révérée; et le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le *Dairi* dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat, ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine, dont le fond est par-tout le même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. Ils ont la superstition des sortiléges que nous avons eue si long-temps. On retrouve chez eux les pélerinages, les épreuves même du feu, qui fesaient autrefois une partie de notre jurisprudence; enfin ils placent leurs grands hommes dans le ciel, comme les Grecs et les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne, le droit de faire des apothéoses, et de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des

Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne sais pourquoi on a appelé les Japonais *nos antipodes en morale*; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses et des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, sont précisément les nôtres. Le mensonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre sont également défendus; c'est la loi naturelle réduite en préceptes positifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend jusqu'aux liqueurs fortes de quelque nature qu'elles soient; et ils étendent la défense du meurtre jusqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme, et qui n'en avons que trop mêlé à notre religion. Si leurs usages sont différens des nôtres, tous ceux des nations orientales le sont aussi depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale est le même chez toutes les nations, il y a aussi des usages de la vie civile, qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, on se fait des présens, comme dans notre Europe. Les parens et les amis se rassemblent dans les jours de fête.

Ce qui est plus singulier, c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièrement semblable à celui du calife des musulmans, et de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'empire plus long-temps qu'en aucune nation du monde; la succession de leurs pontifes rois remonte incontestablement six cents soixante ans avant notre ère. Mais les séculiers, ayant peu à peu partagé le gouvernement, s'en emparèrent entièrement vers la fin du seizième siècle, sans oser pourtant détruire la race et le nom des *Pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique nommé *Dairi* est une idole toujours révérée; et le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le *Dairi* dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat, ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine, dont le fond est par-tout le même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. Ils ont la superstition des sortiléges que nous avons eue si long-temps. On retrouve chez eux les pélerinages, les épreuves même du feu, qui fesaient autrefois une partie de notre jurisprudence; enfin ils placent leurs grands hommes dans le ciel, comme les Grecs et les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne, le droit de faire des apothéoses, et de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des



un cancre ; qu'il ſe trouva en deux endroits au même inſtant, et qu'il reſſuſcita neuf morts. (p) On devait s'en tenir à louer ſon zèle et ſes tentatives. Il apprit enfin aſſez de japonais pour ſe faire un peu entendre. Les princes de pluſieurs îles de cet empire, mécontens pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinſſent contredire ceux qui abuſaient de leur miniſtère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambaſſade de trois princes chrétiens japonais au pape *Gregoire XIII* eſt peut-être l'hommage le plus flatteur que le St Siége ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'Evangile, et où les ſeuls Hollandais ſont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été ſur le point d'être un royaume chrétien, et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous ; aujourd'hui leur tête y eſt à prix, et ce prix même eſt conſidérable, il eſt environ de douze mille livres. L'indiſcrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cauſe de cette révolution : la ſeconde fut l'obſtination de quelques jéſuites, qui ſoutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maiſon qu'un ſeigneur japonais leur avait donnée, et que le fils de ce ſeigneur redemandait : la troiſième fut la crainte d'être ſubjugué par les chrétiens :

(p) Voyez l'article *François Xavier* dans le *Dictionnaire philoſophique*.

et c'eſt ce qui cauſa une guerre civile. Nous verrons comment le chriſtianiſme, qui commença par des miſſions, finit par des batailles.

Tenons-nous-en à préſent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples ſe vantent, comme les Chinois, à cette ſuite de rois pontifes qui remonte à plus de ſix ſiècles avant notre ère; remarquons ſur-tout que c'eſt le ſeul peuple de l'Aſie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté inſulaire qui leur eſt commune, par le ſuicide qu'on croit ſi fréquent dans ces deux extrémités de notre hémiſphère. Mais les îles du Japon n'ont jamais été ſubjuguées : celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraiſſent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais et preſque toutes nos nations; ils ſemblent être Aborigènes. Leurs lois, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent rien de la Chine; et la Chine de ſon côté ſemble originairement exiſter par elle-même, et n'avoir que fort tard reçu quelque choſe des autres peuples. C'eſt cette grande antiquité des peuples de l'Aſie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne ſe ſont jamais répandus loin de leurs limites; et vous voyez une nation faible, reſſerrée, peu nombreuſe, à peine comptée auparavant dans l'hiſtoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Liſbonne découvrir tous ces pays immenſes, et s'y établir avec ſplendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient,



un cancre ; qu'il se trouva en deux endroits au même instant, et qu'il ressuscita neuf morts. (*p*) On devait s'en tenir à louer son zèle et ses tentatives. Il apprit enfin assez de japonais pour se faire un peu entendre. Les princes de plusieurs îles de cet empire, mécontens pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinssent contredire ceux qui abusaient de leur ministère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambassade de trois princes chrétiens japonais au pape *Gregoire XIII* est peut-être l'hommage le plus flatteur que le S[t] Siége ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'Evangile, et où les seuls Hollandais sont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous ; aujourd'hui leur tête y est à prix, et ce prix même est considérable, il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution : la seconde fut l'obstination de quelques jésuites, qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur japonais leur avait donnée, et que le fils de ce seigneur redemandait : la troisième fut la crainte d'être subjugué par les chrétiens :

(*p*) Voyez l'article *François Xavier* dans le *Dictionnaire philosophique.*

et c'eſt ce qui cauſa une guerre civile. Nous verrons comment le chriſtianiſme, qui commença par des miſſions, finit par des batailles.

Tenons-nous-en à préſent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples ſe vantent, comme les Chinois ; à cette ſuite de rois pontifes qui remonte à plus de ſix ſiècles avant notre ère ; remarquons ſur-tout que c'eſt le ſeul peuple de l'Aſie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté inſulaire qui leur eſt commune, par le ſuicide qu'on croit ſi fréquent dans ces deux extrémités de notre hémiſphère. Mais les îles du Japon n'ont jamais été ſubjuguées : celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraiſſent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais et preſque toutes nos nations ; ils ſemblent être Aborigènes. Leurs lois, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent rien de la Chine ; et la Chine de ſon côté ſemble originairement exiſter par elle-même, et n'avoir que fort tard reçu quelque choſe des autres peuples. C'eſt cette grande antiquité des peuples de l'Aſie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne ſe ſont jamais répandus loin de leurs limites ; et vous voyez une nation faible, reſſerrée, peu nombreuſe, à peine comptée auparavant dans l'hiſtoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tous ces pays immenſes, et s'y établir avec ſplendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient,



un cancre ; qu'il ſe trouva en deux endroits au même inſtant, et qu'il reſſuſcita neuf morts. (*p*) On devait s'en tenir à louer ſon zèle et ſes tentatives. Il apprit enfin aſſez de japonais pour ſe faire un peu entendre. Les princes de pluſieurs îles de cet empire, mécontens pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinſſent contredire ceux qui abuſaient de leur miniſtère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit.

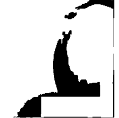
La célèbre ambaſſade de trois princes chrétiens japonais au pape *Gregoire XIII* eſt peut-être l'hommage le plus flatteur que le St Siége ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'Evangile, et où les ſeuls Hollandais ſont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été ſur le point d'être un royaume chrétien, et peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous ; aujourd'hui leur tête y eſt à prix, et ce prix même eſt conſidérable, il eſt environ de douze mille livres. L'indiſcrétion d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cauſe de cette révolution : la ſeconde fut l'obſtination de quelques jéſuites, qui ſoutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maiſon qu'un ſeigneur japonais leur avait donnée, et que le fils de ce ſeigneur redemandait : la troiſième fut la crainte d'être ſubjugué par les chrétiens :

(*p*) Voyez l'article *François Xavier* dans le *Dictionnaire philoſophique.*

et c'eſt ce qui cauſa une guerre civile. Nous verrons comment le chriſtianiſme, qui commença par des miſſions, finit par des batailles.

Tenons-nous-en à préſent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples ſe vantent comme les Chinois, à cette ſuite de rois pontifes qui remonte à plus de ſix ſiècles avant notre ère; remarquons ſur-tout que c'eſt le ſeul peuple de l'Aſie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté inſulaire qui leur eſt commune, par le ſuicide qu'on croit ſi fréquent dans ces deux extrémités de notre hémiſphère. Mais les îles du Japon n'ont jamais été ſubjuguées: celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraiſſent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais et preſque toutes nos nations; ils ſemblent être Aborigènes. Leurs lois, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent rien de la Chine; et la Chine de ſon côté ſemble originairement exiſter par elle-même, et n'avoir que fort tard reçu quelque choſe des autres peuples. C'eſt cette grande antiquité des peuples de l'Aſie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne ſe ſont jamais répandus loin de leurs limites; et vous voyez une nation faible, reſſerrée, peu nombreuſe, à peine comptée auparavant dans l'hiſtoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tous ces pays immenſes, et s'y établir avec ſplendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient,



à ce que difent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, et on fait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne.* C'eft beaucoup exagérer : mais, il paraît, par le foin qu'ont ces républicains induftrieux et infatigables de fe conferver le commerce du Japon à l'exclufion des autres nations, qu'il produifait fur-tout dans les commencemens des avantages immenfes. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Afie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une efpèce fupérieure au nôtre, enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes ces entreprifes. Ce pays poffède, comme la Chine, prefque tout ce que nous avons, et prefque tout ce qui nous manque. Il eft auffi peuplé que la Chine à proportion : la nation eft plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien fupérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'efprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu! Les pays où le *Bramante* et *Michel Ange* ont bâti S[t] Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, font devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne font dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CXLIII.

De l'Inde en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.

Je ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambaſſade et y envoya des miſſionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, et long-temps après l'époque des entrepriſes portugaiſes, et où notre commerce ne s'eſt jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichiſſent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux tréſors. Les philoſophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en phyſique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe juſqu'aux extrémités des Indes mit notre curioſité à portée de voir par ſes propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaiſſait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchiſſent de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vaſtes côtes de la Cafrerie, où les hommes ſont de couleur d'olive, et où ils ſe coupent un teſticule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique ſe contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Enſuite ſi vous



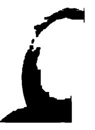
à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, et on sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne.* C'est beaucoup exagérer : mais, il paraît, par le soin qu'ont ces républicains industrieux et infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait sur-tout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, et presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion : la nation est plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le *Bramante* et *Michel Ange* ont bâti St Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CXLIII.

De l'Inde en-deçà et de-là le Gange. Des eſpèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.

JE ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambaſſade et y envoya des miſſionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, et long-temps après l'époque des entrepriſes portugaiſes, et où notre commerce ne s'eſt jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichiſſent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux tréſors. Les philoſophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en phyſique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe juſqu'aux extrémités des Indes mit notre curioſité à portée de voir par ſes propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaiſſait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchiſſent de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vaſtes côtes de la Cafrerie, où les hommes ſont de couleur d'olive, et où ils ſe coupent un teſticule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique ſe contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Enſuite ſi vous



à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, et on sait que cent mille florins sont ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'est beaucoup exagérer : mais, il paraît, par le soin qu'ont ces républicains industrieux et infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait sur-tout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, et presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion : la nation est plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu Les pays où le *Bramante* et *Michel Ange* ont bâti S[t] Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CXLIII.

De l'Inde en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.

Je ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambassade et y envoya des missionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, et long-temps après l'époque des entreprises portugaises, et où notre commerce ne s'est jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichissent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. Les philosophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en physique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe jusqu'aux extrémités des Indes mit notre curiosité à portée de voir par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchissent de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les hommes sont de couleur d'olive, et où ils se coupent un testicule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique se contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Ensuite si vous



à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, et on sait que cent mille florins sont ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'est beaucoup exagérer : mais il paraît, par le soin qu'ont ces républicains industrieux et infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait sur-tout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, et presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion : la nation est plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le *Bramante* et *Michel Ange* ont bâti St Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CXLIII.

De l'Inde en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.

Je ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambaffade et y envoya des miffionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, et long-temps après l'époque des entreprifes portugaifes, et où notre commerce ne s'eft jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichiffent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux tréfors. Les philofophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en phyfique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe jufqu'aux extrémités des Indes mit notre curiofité à portée de voir par fes propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaiffait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchiffent de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vaftes côtes de la Cafrerie, où les hommes font de couleur d'olive, et où ils fe coupent un tefticule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique fe contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Enfuite fi vous



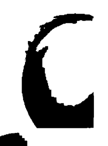
à ce que difent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, et on fait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'eft beaucoup exagérer : mais, il paraît, par le foin qu'ont ces républicains induftrieux et infatigables de fe conferver le commerce du Japon à l'exclufion des autres nations, qu'il produifait fur-tout dans les commencemens des avantages immenfes. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Afie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une efpèce fupérieure au nôtre, enfin l'argent et l'or, objet principal de toutes ces entreprifes. Ce pays poffède, comme la Chine, prefque tout ce que nous avons, et prefque tout ce qui nous manque. Il eft auffi peuplé que la Chine à proportion : la nation eft plus fière et plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien fupérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'efprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le *Bramante* et *Michel Ange* ont bâti St Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* et *Athalie* ont été écrits, font devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne font dans les beaux arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CXLIII.

De l'Inde en-deçà et de-là le Gange. Des espèces d'hommes différentes, et de leurs coutumes.

Je ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au temps où *Louis XIV* en reçut une ambaſſade et y envoya des miſſionnaires et des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, et long-temps après l'époque des entrepriſes portugaiſes, et où notre commerce ne s'eſt jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, et les négocians qui les enrichiſſent n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux tréſors. Les philoſophes y ont découvert un nouvel univers en morale et en phyſique. La route facile et ouverte de tous les ports de l'Europe juſqu'aux extrémités des Indes mit notre curioſité à portée de voir par ſes propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaiſſait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchiſſent de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vaſtes côtes de la Cafrerie, où les hommes ſont de couleur d'olive, et où ils ſe coupent un teſticule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens et tant d'autres peuples de l'Afrique ſe contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Enſuite ſi vous



remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbasa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une espèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs et des bronzés, qui tous commercent ensemble. Tous ces pays sont couverts d'animaux et de végétaux inconnus dans nos climats.

Au milieu des terres de l'Afrique est une race peu nombreuse de petits hommes blancs comme de la neige, dont le visage a la forme du visage des Nègres, et dont les yeux ronds ressemblent parfaitement à ceux des perdrix. Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils sont petits, faibles, louches. La laine qui couvre leur tête et qui forme leurs sourcils est comme un coton blanc et fin ; ils sont au-dessous des nègres pour la force du corps et de l'entendement ; et la nature les a peut-être placés après les Nègres et les Hottentots, au-dessus des singes, comme un des degrés qui descendent de l'homme à l'animal. (9) Peut-

(9) Tout ce qu'on appelle homme doit être regardé comme de la même espèce, parce que toutes ces variétés produisent ensemble des métis qui généralement sont féconds : tous apprennent à parler, et marchent naturellement sur deux pieds.

La différence entre l'homme et le singe est plus grande que celle du cheval à l'âne, mais plus petite que celle du cheval au taureau. Il pourrait donc exister des métis sortis du mélange de l'homme et du singe ; et comme les mulets, quoiqu'inféconds en général, produisent cependant quelquefois, le hasard aurait pu faire naître et conserver une de ces espèces mitoyennes. Mais dans l'état sauvage les mélanges d'espèces sont si rares, et dans l'état civilisé ceux de ce genre seraient si odieux, et on serait obligé d'en cacher les suites avec tant de soin que l'existence d'une de ces espèces nouvelles restera probablement toujours au rang des possibles.

être aussi y a-t-il eu des espèces mitoyennes inférieures, que leur faiblesse a fait périr. Nous avons eu deux de ces Albinos en France ; j'en ai vu un à Paris à l'hôtel de Bretagne, qu'un marchand de nègres avait amené ; on trouve quelques-uns de ces animaux ressemblans à l'homme dans l'Asie orientale ; mais l'espèce est rare, elle demanderait des soins compatissans des autres espèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur est inutile.

La vaste presqu'île de l'Inde, qui s'avance des embouchures de l'Indus et du Gange jusqu'au milieu des îles maldives, est peuplée de vingt nations différentes, dont les mœurs et les religions ne se ressemblent pas. Les naturels du pays sont d'une couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'île de Timor des hommes dont la couleur est de cuivre jaune : tant la

On ne peut révoquer en doute qu'il n'existe des hommes très-blancs ayant la forme du visage, les cheveux des nègres; mais on ne sait pas avec certitude si c'est une monstruosité dans l'espèce des nègres, ou dans celle des mulâtres si c'est au contraire une race particulière, si les qualités qui les distinguent des autres hommes se perpétueraient dans leurs enfans, etc. ces questions et beaucoup d'autres de ce genre resteront indécises tant que les voyageurs conserveront l'habitude d'écrire des contes, et les philosophes celle de faire des systèmes.

Quant à la question, si la nature n'a formé qu'une paire de chiens ancêtres communs des barbets et des lévriers, ou bien un seul homme et une seule femme d'où descendent les Lapons, les Caraïbes, les Nègres et les Français, ou même une paire de chaque genre dont les dégénérations auraient produit toutes les autres espèces, on sent qu'elle est insoluble pour nous, qu'elle le sera long-temps encore, mais qu'elle n'est pas cependant hors de la portée de l'esprit humain.

nature se varie. La première chose que vit *Pelsart* en 1630 vers la partie des terres australes, séparées de notre hémisphère, à laquelle on a donné le nom de *nouvelle Hollande*, ce fut une troupe de nègres qui venaient à lui en marchant sur les mains comme sur les pieds. Il est à croire que, quand on aura pénétré dans ce monde austral, on connaîtra encore plus la variété de la nature : tout agrandira la sphère de nos idées, et diminuera celle de nos préjugés.

Mais pour revenir aux côtes de l'Inde, dans la presqu'île deçà le Gange habitent des multitudes de Banians descendans des anciens brachmanes attachés à l'ancien dogme de la métempsycose, et à celui des deux principes, répandu dans toutes les provinces des Indes, ne mangeant rien de ce qui respire, aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation, aussi anciens que ce peuple, et aussi occupés que lui du commerce.

C'est sur-tout dans ce pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à se brûler sur le corps de leurs maris, dans l'espérance de renaître, ainsi que vous l'avez vu précédemment.

Vers Surate, vers Cambaye, et sur les frontières de la Perse étaient répandus les Guèbres, restes des anciens Persans, qui suivent la religion de *Zoroastre*, et qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Banians et les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leur première dispersion. On trouva sur les côtes de Malabar des chrétiens nestoriens, qu'on appelle mal à propos

Les

les chrétiens de St Thomas; ils ne savaient pas qu'il y eût une Eglise de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie, ils reconnaissaient encore ce fantôme de patriarche, qui résidait, ou plutôt qui se cachait dans Mosul, qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible église syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahométan, ainsi que celles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats : ils fondaient un archevêché dans Goa, devenue métropole en même temps que capitale. On voulut soumettre les chrétiens du Malabar au St Siége; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique, on l'a toujours tenté vainement dans toutes les églises séparées de la communion de Rome.

Lorsque d'Ormus on alla vers l'Arabie, on rencontra des disciples de *St Jean* qui n'avaient jamais connu l'évangile : ce sont ceux qu'on nomme *les Sabéens.*

Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine, au Japon, et quand on a vécu dans l'intérieur du pays, les mœurs, la religion, les usages des Chinois, des Japonais, des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient auparavant ceux de nos contrées limitrophes dans nos siècles de barbarie.

C'est un objet digne de l'attention d'un philosophe que cette différence entre les usages de l'Orient et les nôtres, aussi grande qu'entre nos



langages. Les peuples les plus policés de ces vaſtes contrées n'ont rien de notre police ; leurs arts ne ſont point les nôtres. Nourriture, vêtemens, maiſons, jardins, lois, culte, bienſéances, tout diffère. Y a-t-il rien de plus oppoſé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indouſtan ? Les marchés les plus conſidérables ſe concluent ſans parler, ſans écrire ; tout ſe fait par ſignes. Comment tant d'uſages orientaux ne différeraient-ils pas des nôtres ? La nature, dont le fond eſt par-tout le même, a de prodigieuſes différences dans leur climat et dans le nôtre. On eſt nubile à ſept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y ſont communs. Ces enfans qui deviennent pères jouiſſent de la meſure de la raiſon que la nature accorde dans un âge où la nôtre eſt à peine développée.

Tous ces peuples ne nous reſſemblent que par les paſſions, et par la raiſon univerſelle qui contrebalance les paſſions, et qui imprime cette loi dans tous les cœurs : *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* Ce ſont-là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, et les deux liens éternels dont elle les unit, malgré tout ce qui les diviſe. Tout le reſte eſt le fruit du ſol de la terre, et de la coutume.

Là c'était la ville de Pégu, gardée par des crocodiles qui nagent dans des foſſés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam la poſſeſſion

d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. Point de blé au Malabar. Le pain, le vin sont ignorés dans toutes les îles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit peut remplacer le pain. Dans les îles Mariannes l'usage du feu était inconnu.

Il est vrai qu'il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel et de Malabar des marchandises que des vérités. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'est point le fils du roi qui est son héritier, mais le fils de sa sœur. Un tel réglement contredit trop la nature; il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage: et si ce roi de Cochin n'a point de sœur, à qui appartiendra le trône? Il est vraisemblable qu'un neveu habile l'aura emporté sur un fils mal conseillé et mal secouru, ou qu'un prince, n'ayant laissé que des fils en bas âge, aura eu son neveu pour successeur, et qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur, et l'erreur se sera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne possède de bien en propre dans les Etats du grand mogol: ce qui serait encore plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de plusieurs millions. Ces deux assertions semblent un peu se contredire. Il faut toujours

se souvenir que les conquérans du Nord ont établi l'usage des fiefs depuis la Lombardie jusqu'à l'Inde. Un banian qui aurait voyagé en Italie, du temps d'*Astolphe* et d'*Albouin*, aurait-il eu raison d'affirmer que les Italiens ne possédaient rien en propre ? On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain, qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent sans cesse pour un seul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples consacrés à la débauche. Mettons-nous à la place d'un indien qui serait témoin dans nos climats de quelques scènes scandaleuses de nos moines ; il ne devrait pas assurer que c'est-là leur institut et leur règle.

Ce qui attirera sur-tout votre attention, c'est de voir presque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs dieux sont venus souvent sur la terre. *Visnou* s'y métamorphosa neuf fois dans la presqu'île du Gange ; *Sammonocodom*, le dieu des Siamois, y prit cinq cents cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur est commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur si téméraire, si ridicule et si universelle vient pourtant d'un sentiment raisonnable qui est au fond de tous les cœurs : on sent naturellement sa dépendance d'un Etre suprême ; et l'erreur se joignant toujours à la vérité a fait regarder les dieux dans presque toute la terre comme des seigneurs qui venaient quelquefois visiter et réformer leurs domaines. La religion a été che

qui habite au-delà de notre petite Europe, et nos anciens maîtres et législateurs, les Romains et les Grecs précepteurs des Romains, et les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, et enfin tout ce qui n'eſt pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux et ridicules.

Cependant, malgré une doctrine ſi ſage et ſi ſublime, les plus baſſes et les plus folles ſuperſtitions prévalent. Cette contradiction n'eſt que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs et les Romains avaient la même idée d'un Etre ſuprême, et ils avaient joint tant de divinités ſubalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de ſuperſtitions, et avait étouffé la vérité par tant de fables qu'on ne pouvait plus diſtinguer à la fin ce qui était digne de reſpect, et ce qui méritait le mépris.

Vous ne perdrez point un temps précieux à rechercher toutes les ſectes qui partagent l'Inde. Les erreurs ſe ſubdiviſent en trop de manières. Il eſt d'ailleurs vraiſemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des ſectes oppoſées; il eſt aiſé de s'y méprendre. Chaque collége de prêtres dans l'ancienne Grèce, et dans l'ancienne Rome, avait ſes cérémonies et ſes ſacrifices. On ne vénérait point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus*: tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande ſupériorité d'eſprit et de courage ſur les nations orientales.



des temps plus rafinés, plus corrompus et plus éclairés. Mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus, et il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir.

Parmi tant d'opinions extravagantes, et de superstitions bizarres, croirions-nous que tous ces païens des Indes reconnaissent comme nous un Etre infiniment parfait ? qu'ils l'appellent l'*Etre des êtres*, *l'Etre souverain*, *invisible*, *incompréhensible*, *sans figure*, *créateur et conservateur*, *juste et miséricordieux*, *qui se plaît à se communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel ?* Ces idées sont contenues dans le Védam, ce livre des anciens brachmanes, et encore mieux dans le Shasta plus ancien que le Védam. Elles sont répandues dans les écrits modernes des bramins.

Un savant danois, missionnaire sur la côte de Tranquebar, cite plusieurs passages, plusieurs formules de prières, qui semblent partir de la raison la plus droite, et de la sainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé *Varabad*. *O souverain de tous les êtres, Seigneur du ciel et de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma misère si vous m'abandonnez, vous à qui je dois mon soutien et ma conservation ? sans vous je ne saurais vivre. Appelez-moi, Seigneur, afin que j'aille vers vous.*

Il fallait être aussi ignorant et aussi téméraire que nos moines du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce ...re, et paraître ridicule aux esprits sages, dans

qui habite au-delà de notre petite Europe, et nos anciens maîtres et législateurs, les Romains et les Grecs précepteurs des Romains, et les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, et enfin tout ce qui n'eſt pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux et ridicules.

Cependant, malgré une doctrine ſi ſage et ſi ſublime, les plus baſſes et les plus folles ſuperſtitions prévalent. Cette contradiction n'eſt que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs et les Romains avaient la même idée d'un Etre ſuprême, et ils avaient joint tant de divinités ſubalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de ſuperſtitions, et avait étouffé la vérité par tant de fables qu'on ne pouvait plus diſtinguer à la fin ce qui était digne de reſpect, et ce qui méritait le mépris.

Vous ne perdrez point un temps précieux à rechercher toutes les ſectes qui partagent l'Inde. Les erreurs ſe ſubdiviſent en trop de manières. Il eſt d'ailleurs vraiſemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des ſectes oppoſées; il eſt aiſé de s'y méprendre. Chaque collége de prêtres dans l'ancienne Grèce, et dans l'ancienne Rome, avait ſes cérémonies et ſes ſacrifices. On ne vénérait point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus*: tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande ſupériorité d'eſprit et de courage ſur les nations orientales.

Nous nous sommes établis chez elles, et très-souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues; nous leur avons enseigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres; c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous, et que nous avions besoin d'elles.

CHAPITRE CXLIV.

De l'Ethiopie, ou Abissinie.

Avant ce temps nos nations occidentales ne connaissaient de l'Ethiopie que le seul nom. Ce fut sous le fameux *Jean II*, roi de Portugal, que *Dom Francisco Alvarès* pénétra dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique et la ligne équinoxiale, et où il est si difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion chrétienne établie, mais telle qu'elle était pratiquée par les premiers Juifs qui l'embrassèrent avant que les deux rites fussent entièrement séparés. Ce mélange de judaïsme et de christianisme s'est toujours maintenu jusqu'à nos jours en Ethiopie. La circoncision et le baptême y sont également pratiqués, le sabbat et le dimanche également observés: le mariage est permis aux prêtres, le divorce à tout le monde, et la polygamie y est en usage ainsi que chez tous les juifs de l'Orient.

Ces Abissins, moitié juifs, moitié chrétiens, reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside dans les ruines d'Alexandrie, ou au Caire en Egypte; et cependant ce patriarche n'a

pas la même religion qu'eux; il est de l'ancien rite grec, et ce rite diffère encore de la religion des Grecs; le gouvernement turc, maître de l'Egypte, y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrétiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau, et portent l'eucharistie aux femmes dans leurs maisons, sous la forme d'un morceau de pain trempé dans du vin. Ils ne seraient pas tolérés à Rome, et ils le font chez les mahométans.

Dom Francisco Alvarès fut le premier qui apprit la position des sources du Nil, et la cause des inondations régulières de ce fleuve; deux choses inconnues à toute l'antiquité, et même aux Egyptiens.

La relation de cet *Alvarès* fut très-long-temps au nombre des vérités peu connues; et depuis lui jusqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité, répéter qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les sources du Nil. On donna alors le nom de *Prêtre-Jean* au négus ou roi d'Ethiopie, sans autre raison de l'appeler ainsi que parce qu'il se disait issu de la race de *Salomon* par la reine de *Saba*, et parce que depuis les croisades on assurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrétien nommé le *Prêtre-Jean*: le négus n'était pourtant ni chrétien ni prêtre.

Tout le fruit des voyages en Ethiopie se réduisit à obtenir une ambassade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre, avec des mines d'argent qu'on di abondantes.



Les habitans, moins induſtrieux que les Américains, ne ſavaient ni mettre en œuvre ces tréſors, ni tirer parti des tréſors véritables que la terre fournit pour les beſoins réels des hommes.

En effet on voit une lettre d'un *David* négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur portugais dans les Indes des ouvriers de toute eſpèce: c'était bien là être véritablement pauvre. Les trois quarts de l'Afrique, et l'Aſie ſeptentrionale étaient dans la même indigence. Nous penſons, dans l'opulente oiſiveté de nos villes, que tout l'univers nous reſſemble; et nous ne ſongeons pas que les hommes ont vécu long-temps comme le reſte des animaux, ayant ſouvent à peine le couvert et la pâture, au milieu même des mines d'or et de diamans.

Ce royaume d'Ethiopie, tant vanté, était ſi faible qu'un petit roi mahométan, qui poſſédait un canton voiſin, le conquit preſque tout entier au commencement du ſeizième ſiècle. Nous avons la fameuſe lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal *Dom Sébaſtien*, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les Ethiopiens ne ſont pas ce peuple indomptable dont parle *Hérodote*, ou qu'ils ont bien dégénéré. Ce patriarche latin, envoyé avec quelques ſoldats portugais, protégeait le jeune négus de l'Abiſſinie contre ce roi maure qui avait envahi ſes Etats: et malheureuſement, quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toujours le protéger. Il était ſon parrain, et ſe croyait ſon maître en qualité de père ſpirituel et de patriarche. Il

lui ordonna de rendre obéissance au pape, et lui dénonça qu'il l'excommuniait en cas de refus. *Alfonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus de hauteur avec les petits princes de la presqu'île du Gange. Mais enfin le filleul rétabli sur son trône d'or respecta peu son parrain, le chassa de ses Etats, et ne reconnut point le pape.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abissinie et les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est-là ce que les Portugais cherchaient, et ce qu'ils n'ont point trouvé; c'est-là le principe de tous ces voyages: les patriarches, les missions, les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européens n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon que pour faire servir les hommes, comme des bêtes de somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal qui a mis en mouvement l'univers; le sable d'or qui roule dans ses rivières indique la mine dans les montagnes. Mais jusqu'à présent cette mine a été inaccessible aux recherches de la cupidité: et à force de faire des efforts en Amérique et en Asie, on s'est moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.



CHAPITRE CXLV.

De Colombo et de l'Amérique.

C'est à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau, si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique, si funeste pour ses habitans, et quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* et d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un grec qui eût découvert l'Amérique! *Christophe Colombo* et *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand; et par la seule inspection d'une carte de notre univers jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'Occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait

s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise, n'écouta pas le frère de *Colombo*: lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant, *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Arragon, et *Isabelle*, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* et de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne: *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Perez*, et deux négocians, nommés *Pinzone*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'arme-



CHAPITRE CXLV.

De Colombo et de l'Amérique.

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau, si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique, si funeste pour ses habitans, et quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* et d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un grec qui eût découvert l'Amérique! *Christophe Colombo* et *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand; et par la seule inspection d'une carte de notre univers jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'Occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait

s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise, n'écouta pas le frère de *Colombo*: lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant, *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Arragon, et *Isabelle*, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* et de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne: *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Perez*, et deux négocians, nommés *Pinzone*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'arme-



CHAPITRE CXLV.

De Colombo et de l'Amérique.

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau, si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique, si funeste pour ses habitans, et quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* et d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un grec qui eût découvert l'Amérique! *Christophe Colombo* et *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand; et par la seule inspection d'une carte de notre univers jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'Occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait

s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise, n'écouta pas le frère de *Colombo*: lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant, *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Arragon, et *Isabelle*, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* et de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne: *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Perez*, et deux négocians, nommés *Pinzone*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'arme-

Behem n'avait pas peuplé l'Amérique. On en fesait honneur aux Carthaginois, et on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes et des mots hébreux, et n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé*, s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, et qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois et les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, et y firent passer des jangars (10) pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de jangars. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique : ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe ?

La réponse de *Colombo* à ces envieux est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout ; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, et le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans. Que ne vous en avisiez-vous donc ? répondit *Colombo*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence long-temps

(10) C'est le plus grand des animaux féroces du nouveau monde. Il est le lion ou le tigre de l'Amérique, mais il n'approche des lions et des tigres de l'ancien monde ni pour la grandeur, ni pour la force, ni pour le courage.

avant

avant que *Colombo* exiſtât. La plupart des bons mots ſont des redites.

La cendre de *Colombo* ne s'intéreſſe plus à la gloire qu'il eut pendant ſa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création; mais les hommes aiment à rendre juſtice aux morts, ſoit qu'ils ſe flattent de l'eſpérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, ſoit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Veſpucci*, que nous nommons *Améric Veſpuce*, négociant florentin, jouit de la gloire de donner ſon nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne poſſédait pas un pouce de terre: il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ferait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ferait pas à lui; elle appartient inconteſtablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans ſa diſpute avec *Leibnitz*, n'eſt due qu'à l'inventeur: ceux qui viennent après ne ſont que des diſciples. *Colombo* avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral et de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Veſpuce* en eût fait un en qualité de géographe, ſous le commandement de l'amiral *Ojeda*: mais ayant écrit à ſes amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut ſur ſa parole; et les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Touſſaint on fît pendant trois jours devant ſa maiſon une illumination ſolennelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé en 1498 dans une eſcadre qui rangea

Behem n'avait pas peuplé l'Amérique. On en fesait honneur aux Carthaginois, et on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes et des mots hébreux, et n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé*, s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, et qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois et les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, et y firent passer des jangars (10) pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de jangars. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique: ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe?

La réponse de *Colombo* à ces envieux est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, et le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans. Que ne vous en avisiez-vous donc? répondit *Colombo*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste qui réforma l'architecture à Florence long-tems

(10) C'est le plus grand des animaux féroces du nouveau monde. Il est le lion ou le tigre de l'Amérique, mais il n'approche des lions et des tigres de l'ancien monde ni pour la grandeur, ni pour la force, ni pour le courage.

avant que *Colombo* exiftât. La plupart des bons mots font des redites.

La cendre de *Colombo* ne s'intéreffe plus à la gloire qu'il eut pendant fa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création; mais les hommes aiment à rendre juftice aux morts, foit qu'ils fe flattent de l'efpérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, foit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vefpucci*, que nous nommons *Améric Vefpuce*, négociant florentin, jouit de la gloire de donner fon nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne poffédait pas un pouce de terre: il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ferait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ferait pas à lui; elle appartient inconteftablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans fa difpute avec *Leibnitz*, n'eft due qu'à l'inventeur: ceux qui viennent après ne font que des difciples. *Colombo* avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral et de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vefpuce* en eût fait un en qualité de géographe, fous le commandement de l'amiral *Ojeda*: mais ayant écrit à fes amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut fur fa parole; et les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Touffaint on fît pendant trois jours devant fa maifon une illumination folennelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé en 1498 dans une efcadre qui rangea

les côtes du Bréſil, lorſque *Colombo* cinq ans auparavant avait montré le chemin au reſte du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Veſpuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait reſpecté la vérité, ni qu'on ait raiſonné conſéquemment. On s'y plaint de pluſieurs auteurs français, qui ont rendu juſtice à *Colombo*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Eſpagnols, qui les premiers ont rendu cette juſtice. L'auteur de la vie de *Veſpuce* dit qu'il veut *confondre la vanité de la nation françaiſe, qui a toujours combattu avec impunité la gloire et la fortune de l'Italie.* Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un génois qui découvrit l'Amérique? quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'eſt un italien né à Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politeſſe et de bon ſens, dont il n'y a que trop d'exemples: et je dois dire que les bons écrivains français ſont en général ceux qui ſont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raiſons qui les fait lire dans toute l'Europe, c'eſt qu'ils rendent juſtice à toutes les nations.

Les habitans des îles et de ce continent étaient une eſpèce d'hommes nouvelle: aucun n'avait de barbe. Ils furent auſſi étonnés du viſage des Eſpagnols que des vaiſſeaux et de l'artillerie; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monſtres ou des dieux, qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par les voyages des Portugais, le peu qu'eſt notre Europe

et quelle variété règne ſur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indouſtan des races d'hommes jaunes. Les noirs, diſtingués encore en pluſieurs eſpèces, ſe trouvaient en Afrique et en Aſie aſſez loin de l'équateur; et quand on eut depuis percé en Amérique juſque ſous la ligne, on vit que la race y eſt aſſez blanche. Les naturels du Bréſil ſont de couleur de bronze. Les Chinois paraiſſaient encore une eſpèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux et de leurs oreilles, par leur couleur, et peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui eſt plus à remarquer, c'eſt que dans quelques régions que ces races ſoient tranſplantées, elles ne changent point, quand elles ne ſe mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuſe des Nègres reconnue noire, et qui eſt la cauſe de leur couleur, eſt une preuve manifeſte qu'il y a dans chaque eſpèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

La nature a ſubordonné à ce principe ces différens degrés de génie, et ces caractères des nations qu'on voit ſi rarement changer. C'eſt par-là que les Nègres ſont les eſclaves des autres hommes. On les achète ſur les côtes d'Afrique comme des bêtes; et les multitudes de ces noirs, tranſplantés dans nos colonies d'Amérique, ſervent un très-petit nombre d'Européens. L'expérience a encore appris quelle ſupériorité ces Européens ont ſur les Américains qui, aiſément vaincus partout, n'ont jamais oſé tenter une révolution, quoiqu'ils fuſſent plus de mille contre un.

les côtes du Bréfil, lorfque *Colombo* cinq ans auparavant avait montré le chemin au refte du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vefpuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait refpecté la vérité, ni qu'on ait raifonné conféquemment. On s'y plaint de plufieurs auteurs français, qui ont rendu juftice à *Colombo.* Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Efpagnols, qui les premiers ont rendu cette juftice. L'auteur de la vie de *Vefpuce* dit qu'il veut *confondre la vanité de la nation française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire et la fortune de l'Italie.* Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un génois qui découvrit l'Amérique? quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'eft un italien *né à* Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politeffe et de bon fens, dont il n'y a que trop d'exemples: et je dois dire que les bons écrivains français font en général ceux qui font le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raifons qui les font lire dans toute l'Europe, c'eft qu'ils rendent juftice à toutes les nations.

Les habitans des îles et de ce continent étaient une efpèce d'hommes nouvelle: aucun n'avait de barbe. Ils furent auffi étonnés du vifage des Efpagnols que des vaiffeaux et de l'artillerie; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monftres ou des dieux, qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par les voyages des Portugais, le peu qu'eft notre Europe

et quelle variété règne sur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs, distingués encore en plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique et en Asie assez loin de l'équateur; et quand on eut depuis percé en Amérique jusque sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux et de leurs oreilles, par leur couleur, et peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Nègres reconnue noire, et qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

La nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie, et ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes; et les multitudes de ces noirs, transplantés dans nos colonies d'Amérique, servent un très-petit nombre d'Européens. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européens ont sur les Américains qui, aisément vaincus partout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques sauvages américains se nourrissaient, ai été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'anthropophages dans l'île Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde ; et aujourd'hui après un moment passé et oublié depuis des années, la plus chaste union peut être suivie du plus cruel et du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes et dans leurs conquêtes.

Le grand *Colombo*, après avoir bâti quelques habitations dans les îles et reconnu le continent, avait repassé en Espagne, où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines et de cruautés ; il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hispaniola qui lui succédèrent, persuadés que ces provinces fournissaient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin, soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable, soit qu'ils craignissent leur grand nombre, soit que la fureur du carnage ayant une fois commencé ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans, et Cuba qui en avait plus de six cents mille. *Barthelemi de las Casas*, évêque de Chiapa, témoin de ces destructions,

rapporte

rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages presque nus et sans armes étaient poursuivis comme des daims dans le fond des forêts, dévorés par des dogues, et tués à coups de fusil, ou surpris et brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité que souvent on fesait sommer, par un dominicain et par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne et au roi d'Espagne; et après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit; mais supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encore surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux et sous le gouvernement de plusieurs religieux de *St Jérôme*: car le cardinal *Ximenès*, maître de la Castille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'île. Ils ne purent sans doute résister au torrent; et la haine des naturels du pays, devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.



CHAPITRE CXLVI.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique et l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

Si ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, et qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son original et sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, et raisonne mieux. En effet, puisque le nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées? et d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive?

La nature, qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de-là dans le reste du monde? ou serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe et toutes les fourmis, et qui les aurait envoyées au reste de la terre? comment la mousse

eſt tout au plus de quatre pieds; ils ſont blancs comme les Albinos, et c'eſt la ſeule race de l'Amérique qui ſoit blanche. Leurs yeux rouges ſont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient et ne ſortent de leurs trous que la nuit; ils ſont parmi les hommes ce que les hiboux ſont parmi les oiſeaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée, les Braſiliens d'un rouge plus foncé, les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons, qui habitent vers le détroit de Magellan; mais on croit que c'eſt la nation de la plus haute taille qui ſoit ſur la terre.

Parmi tant de nations ſi différentes de nous, et ſi différentes entr'elles, on n'a jamais trouvé d'hommes iſolés, ſolitaires, errans à l'aventure à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au haſard, et quittant leurs femelles pour chercher ſeuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, et que par-tout l'inſtinct de l'eſpèce l'entraîne à la ſociété comme à la liberté; c'eſt ce qui fait que la priſon, ſans aucun commerce avec les hommes, eſt un ſupplice inventé par les tyrans, ſupplice qu'un ſauvage pourrait moins ſupporter encore que l'homme civiliſé.

Du détroit de Magellan juſqu'à la baie d'Hudſon, on a vu des familles raſſemblées, et des huttes qui compoſaient des villages; point de peuples errans qui changeaſſent de demeures ſelon les ſaiſons, comme les Arabes-Bédouins et les Tartares; en effet, ces peuples n'ayant point de bêtes de ſomme, n'auraient pu tranſporter



aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés, par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées; c'est encore un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre est plus régulière et plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un seul avait une religion, qui semble au premier coup d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfesant, semblables en ce point aux anciens Persans et aux Sabéens; mais si vous en exceptez les grandes et nombreuses nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé; leur croyance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brasiliens, les Caraïbes, les Mosquites, les peuplades de la Guiane, celles du Nord n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée; et leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est-là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur: cette connaissance

raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiassent des hommes à je ne sais quel être malfesant; on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes; mais ce reproche paraît avoir été imaginé par les vainqueurs pour excuser leur barbarie. Les anciens peuples de notre hémisphère, et les plus policés de l'autre se sont ressemblés par cette religion barbare.

Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs et des missionnaires disent tous que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons et quelques autres peuplades mangeaient les captifs faits à la guerre; et ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens et modernes ont parlé d'anthropophages qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduisait si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, et comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature est



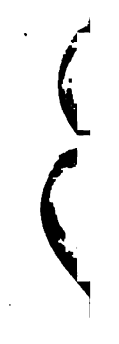
aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés, par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées; c'est encore un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre est plus régulière et plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un seul avait une religion, qui semble au premier coup d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfesant, semblables en ce point aux anciens Persans et aux Sabéens; mais si vous en exceptez les grandes et nombreuses nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé; leur croyance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brasiliens, les Caraïbes, les Mosquites, les peuplades de la Guiane, celles du Nord n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée; et leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est-là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur: cette connaissance

raiſonnée manquait même abſolument à toute l'Amérique.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les ſeuls qui ſacrifiaſſent des hommes à je ne ſais quel être malfeſant; on a prétendu même que les Péruviens ſouillaient auſſi le culte du ſoleil par de pareils holocauſtes; mais ce reproche paraît avoir été imaginé par les vainqueurs pour excuſer leur barbarie. Les anciens peuples de notre hémiſphère, et les plus policés de l'autre ſe ſont reſſemblés par cette religion barbare.

Herrera nous aſſure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs et des miſſionnaires diſent tous que les Braſiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons et quelques autres peuplades mangeaient les captifs faits à la guerre; et ils ne regardent pas ce fait comme un uſage de quelques particuliers, mais comme un uſage de nation. Tant d'auteurs anciens et modernes ont parlé d'anthropophages qu'il eſt difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre ſauvages amenés du Miſſiſſipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ſes compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduiſait ſi elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, et comme à une queſtion ordinaire. Cette atrocité ſi révoltante pour notre nature eſt



pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie eſt de donner la mort, et non de diſputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chaſſeurs, tels qu'étaient les Braſiliens et les Canadiens, des inſulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une ſubſiſtance aſſurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine et la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; et quand nous voyons dans les ſiècles les plus civiliſés le peuple de Paris dévorer les reſtes ſanglans du maréchal d'*Ancre*, et le peuple de la Haye manger le cœur du grand-penſionnaire *de Wit*, nous ne devons pas être ſurpris qu'une horreur chez nous paſſagère ait duré chez les ſauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait pouſſé les hommes à cet excès. *Moïſe* même menace les Hébreux dans cinq verſets du Deutéronome qu'ils mangeront leurs enfans s'ils tranſgreſſent ſa loi. Le prophète *Ezéchiel* répète la même menace, et enſuite, ſelon pluſieurs commentateurs, il promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que s'ils ſe défendent bien contre le roi de Perſe, ils auront à manger de la chair de cheval et de la chair de cavalier. (11) *Marco*

(11) En examinant ce paſſage, on voit que DIEU ordonne d'abord aux Iſraëlites d'annoncer aux oiſeaux de proie et aux bêtes féroces qu'il leur donnera à dévorer la chair des princes et des guerriers; enſuite, ſans que la conſtruction grammaticale puiſſe déterminer à qui il s'adreſſe, il parle de manger ſur ſa table la chair des chevaux et des cavaliers. Suppoſera-t-on que DIEU répète deux fois de ſuite la même

Paolo, ou *Marc Paul*, dit que de fon temps, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chofe) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela foulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit fouvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours féparés les uns des autres ont-ils pu fe réunir dans une fi horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'eft pas abfolument auffi oppofée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il eft fûr qu'elle eft rare, mais il eft fûr qu'elle exifte.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé fouvent leurs femblables. La faim et le défefpoir contraignirent aux fiéges de Sancerre et de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères à fe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Cafas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commife en Amérique que par quelques peuples chez lefquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* affure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages, et il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume foit en ufage.

Il eft un autre vice tout différent, qui femble plus oppofé au but de la nature, que cependant

invitation aux oifeaux de proie, de peur qu'ils ne l'entendent pas bien du premier coup? leur propofe-t-il de fe mettre à fa table? fa table eft-elle la terre fur laquelle il fert de la chair humaine? ou enfin en promet-il aux Juifs pour leur récompenfe? C'eft aux théologiens à juger laquelle de ces deux interprétations eft la plus conforme à l'idée qu'ils fe font de l'Être fuprême.

les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'eſt perpétué dans les nations les plus polies, et qui eſt beaucoup plus commun dans nos climats chauds et tempérés de l'Europe et de l'Aſie que dans les glaces du ſeptentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Braſiliens pratiquaient cet uſage monſtrueux et commun; les Canadiens l'ignoraient. Comment ſe peut-il encore qu'une paſſion qui renverſe les lois de la propagation humaine ſe ſoit emparée dans les deux hémiſphères des organes de la propagation même? (*q*)

Une autre obſervation importante, c'eſt qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique aſſez peuplé, et les deux extrémités vers les poles peu habitées; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des cauſes naturelles; premièrement le froid exceſſif qui eſt auſſi perçant en Amérique, dans la latitude de Paris et de Vienne, qu'il l'eſt à notre continent au cercle polaire.

En ſecond lieu, les fleuves ſont pour la plupart en Amérique vingt, trente fois plus larges, au moins, que les nôtres. Les inondations fréquentes ont dû porter la ſtérilité, et par conſéquent la mortalité dans les pays immenſes. Les montagnes beaucoup plus hautes ſont auſſi plus inhabitables que les nôtres; des poiſons violens et durables, dont la terre d'Amérique eſt couverte,

(*q*) Voyez dans le *dictionnaire philoſophique* l'art. *Amour ſocratique.*

rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poisons ; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère a dû influer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme est dans tous les deux un animal très-faible ; les enfans périssent par-tout, faute d'un soin convenable ; et il ne faut pas croire que, quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Vistule plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes allemandes et sarmates élevassent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, sur-tout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal-sain et plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers temps. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner ensuite une subsistance saine, ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnassiers sont réduites, par ce défaut de subsistance, à une très-petite quantité ; et il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

CHAPITRE CXLVII.

De Fernand Cortez.

Ce fut de l'île de Cuba que partit *Fernand Cortez* † pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une île nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux et quelques pièces de campagne, va subjuguer le plus puissant Etat de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un espagnol qui, ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois sa maîtresse et son conseil, et apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur et la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur, on trouve un volcan plein de soufre; on découvre du salpêtre, qui sert à renouveler dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt fesant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage: mais la vue des chevaux, et le bruit seul du canon mettaient en fuite ces multitudes mal armées: il fait une paix aussi avantageuse

† 1519.

qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont chacun pouvait paraître, à la tête de cent mille hommes armés de flèches et de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique!

La ville de Mexico, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses et commodes construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or et d'argent ciselés et sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, et de tissus de plumes qui formaient des desseins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où l'on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la jurisdiction des consuls de Paris, qui n'a été établie que sous le roi *Charles IX*, après la destruction de l'empire du Mexique. Plusieurs palais de l'empereur *Montezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, et était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives et défensives garnies d'or et de pierreries. Un autre était

entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages, et les médecins en tenaient registre à leur manière sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts; celle-là marque le progrès de la morale.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur et le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Visiliputsli*, regardé comme le dieu des armées. Les ambassadeurs de *Montezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Montezuma*; mais enfin, quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi ses ornemens des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonèse taurique.

Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine et sanglante; vous savez que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices; il est di

dans le Lévitique ; *Si une ame vivante a été promise à* DIEU, *on ne pourra la racheter*, *il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent que, quand ils envahirent le petit pays des Cananéens, ils massacrèrent dans plusieurs villages les hommes, les femmes, les enfans et les animaux domestiques, parce qu'ils avaient été dévoués. C'est sur cette loi que furent fondés les sermens de *Jephté*, qui sacrifia sa fille, et de *Saül*, qui sans les cris de l'armée eût immolé son fils. C'est elle encore qui autorisait *Samuël* à égorger le roi *Agag*, prisonnier de *Saül*, et à le couper en morceaux; exécution aussi horrible et aussi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les sauvages. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point anthropophages comme un très-petit nombre de peuplades américaines.

Leur police en tout le reste était humaine et sage. L'éducation de la jeunesse formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques, établies pour l'un et l'autre sexe. Nous admirons encore les anciens Egyptiens d'avoir connu que l'année est d'environ trois cents soixante et cinq jours. Les Mexicains avaient poussé jusque-là leur astronomie.

La guerre était chez eux réduite en art ; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par ses voisins avec crainte et avec envie.

Mais ces animaux guerriers, sur qui les prin-

cipaux espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'admiration, joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme son maître, et par les habitans comme leur dieu. On se mettait à genoux dans les rues, quand un valet espagnol passait. C raconte qu'un cacique, sur les terres duquel passait un capitaine espagnol, lui présenta des esclaves et du gibier. Si tu es dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les; si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens les ont voulu relever par des miracles qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu à peu la cour de *Montezuma* s'apprivoisant avec ses hôtes, osa les traiter comme des hommes. Une partie des Espagnols était à Vera-Cruz sur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur, qui avait des ordres secrets, les attaqua; et quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais suivi de cinquante espagnols, et accompagné de la *Dona Marina*, qui lui sert toujours d'interprète; alors mettant en usage la persua-

et la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les siens à la Vera-Cruz, et fait mettre les fers aux pieds et aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat; ensuite il l'engage à se reconnaître publiquement vassal de *Charles-Quint*.

Montezuma et les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage six cents mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de pierreries, d'ouvrages d'or, et de tout ce que l'industrie de plusieurs siècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour son maître, prit un cinquième pour lui, et distribua le reste à ses soldats.

On peut compter parmi les plus grands prodiges, que les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de subjuguer l'empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient, le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant que de son peu de soumission, envoie presque toutes ses troupes, qui consistaient en huit cents fantassins, quatre-vingts cavaliers bien montés, et deux petites pièces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre prisonnier, et poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille espagnols à combattre, et le continent à retenir dans la soumission, laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique, et marcha suivi du reste contre ses compatrio-

tes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire se range sous ses drapeaux, et il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur était toujours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingt soldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le temps d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes: il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux et leur suite sans résistance, et les dépouille de tous les ornemens d'or et de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette énormité, que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes trop patiens: et quand *Cortez* arriva, il trouva deux cents mille américains en armes contre quatre-vingts espagnols occupés à se défendre et à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi; ils se précipitèrent en foule contre les canons et les mousquets. *Antonio Solis* appelle cette action une révolte, et cette valeur une brutalité: tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Montezuma* mourut dans un des combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi, dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du

ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même; et aujourd'hui les descendans en ligne droite de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Montezuma*; ils sont de simples gentilshommes chrétiens, et confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du désir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encore plus funeste que celle de *Montezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance et de la haine précipitaient toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, et les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* et pour eux. Chaque jour de marche était une bataille: on perdait toujours quelque espagnol, dont le sang était payé par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nus.

Cortez n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses

foldats, et par les Tlafcaliens qu'il avait avec lui, neuf batêaux, pour rentrer dans Mexico par le la: même qui femblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, et vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, fur lefquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renverfèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le refte de fes troupes combattait fur les chauffées. Vingt efpagnols tués dans ce combat, et fept ou huit prifonniers fefaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prifonniers furent facrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin, après de nouveaux combats, on prit *Gatimozin* et l'impératrice fa femme. C'eft ce *Gatimozin*, fameux par les paroles qu'il prononça, lorfqu'un receveur des tréfors du roi d'Efpagne le fit mettre fur des charbons ardens, pour favoir en quel endroit du lac il avait fait jeter fes richeffes; le grand-prêtre condamné au même fupplice jetait des cris; et *Gatimozin* lui dit: *Et moi fuis-je fur un lit de rofes?*

† *Cortez* fut maître abfolu de la ville de Mexico, avec laquelle tout le refte de l'empire tomba fous la domination efpagnole, ainfi que la Caftille d'or, le Darien et toutes les contrées voifines.

Quel fut le prix des fervices inouïs de *Cortez*? celui qu'eut *Colombo*; il fut perfécuté, et ...

† 1521.

même évêque *Fonseca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie, il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint*: un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme: "c'est, „ répondit *Cortez*, celui qui vous a donné plus „ d'Etats que vos pères ne vous ont laissé de „ villes. „

CHAPITRE CXLVIII.

De la conquête du Pérou.

CORTEZ ayant soumis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur, et plus de cent cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre entre deux mers le continent de l'Amérique n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes, et de l'autre celle qui se prolonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord*, parce que nous sommes au Nord; la seconde *mer du Sud*, parce que c'est au Sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1527 deux simples avanturiers, *Diego*

d'Almagro, et *Francesco Pizarro*, qui même ne connaissaient pas leur père, et dont l'éducation avait été si abandonnée qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes et plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cents lieues de côtes américaines en cinglant droit au Midi; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale et sous l'autre tropique, il y a une contrée immense où l'or, l'argent et les pierreries sont plus communs que le bois, et que le pays est gouverné par un roi aussi despotique que *Montezuma*; car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

Du pays de Cusco, et des environs du tropique du Capricorne, jusqu'à la hauteur de l'île des Perles, qui est au sixième degré de latitude septentrionale, un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *Incas*. Le premier de ces incas qui avait subjugué le pays, et qui lui imposa des lois, passait pour fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien monde et du nouveau se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires, soit conquérans, soit législateurs.

Garcilasso de la Vega, issu de ces incas, transporté à Madrid, écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, et son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres

Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, semblables en ce point aux anciennes nations tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du Septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité par des nœuds qu'ils fesaient à des cordes. Mais en général les lois fondamentales, les points les plus essentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails passent assez fidellement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux événemens. C'est sur ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre, dans un monde où la raison humaine n'était point perfectionnée. *Pline*, chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet point d'autre dieu. *Platon*, plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du Père; et cet astre long-temps auparavant fut révéré par les mages et par les anciens Egyptiens. La même vraisemblance et la même erreur régnèrent également dans les deux hémisphères.

Les Péruviens avaient des obélisques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes et des solstices. Leur année était de trois cents soixante et cinq jours; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture; et taillé des statues avec un art surprenant. C'était

la nation la plus policée et la plus induſtrieuſe d
nouveau monde.

L'inca *Hueſcar*, père d'*Atabalipa*, dernier inc
ſous qui ce vaſte empire fut détruit, l'avait bea
coup augmenté et embelli. Cet inca qui conq
tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale
Pérou, avait fait par les mains de ſes ſoldats
des peuples vaincus un grand chemin de c
cents lieues de Cuſco juſqu'à Quito, à travers d
précipices comblés et des montagnes applani
Ce monument de l'obéiſſance et de l'induſtrie h
maine n'a pas été depuis entretenu par les Eſp
gnols. Des relais d'hommes établis de demi-lie
en demi-lieue portaient les ordres du monar
dans tout ſon empire. Telle était la police. S
on veut juger de la magnificence, il ſuffit de
voir que le roi était porté dans ſes voyages
un trône d'or, qu'on trouva peſer vingt-cinq m
ducats, et que la litière de lames d'or ſur laqu
était le trône était ſoutenue par des premiers
l'Etat.

Dans les cérémonies pacifiques et religieuſ
l'honneur du ſoleil, on formait des danſes :
n'eſt plus naturel ; c'eſt un des plus anciens uſ
de notre hémiſphère. *Hueſcar* pour rendre
danſes plus graves fit porter par les danſeurs u
chaîne d'or longue de ſept cents de nos pas g
métriques, et groſſe comme le poignet ; chac
en ſoulevait un chaînon. Il faut conclure de
fait que l'or était plus commun au Pérou que
l'eſt parmi nous le cuivre.

François Pizarro attaqua cet empire avec d
cents

cents cinquante fantaſſins, ſoixante cavaliers et une douzaine de petits canons que traînaient ſouvent les eſclaves des pays déjà domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa*, fils d'*Hueſcar*, régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille ſoldats armés de flèches et de piques d'or et d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambaſſade, et offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de ſon empire que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi ſur leur route; et après cette réponſe il marche aux Eſpagnols. Quand l'armée de l'inca, et la petite troupe caſtillane furent en préſence, les Eſpagnols voulurent encore mettre de leur côté juſqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverda*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encore, s'avance avec un interprète vers l'inca, une bible à la main, et lui dit qu'il faut croire tout ce qui eſt dit dans ce livre. Il lui fait un long ſermon de tous les myſtères du chriſtianiſme. Les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur la manière dont le ſermon fut reçu; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux et les armes de fer firent ſur les Péruviens le même effet que ſur les Mexicains; on n'eut guère que la peine de tuer; *Atabalipa*, arraché de ſon trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur pour ſe procurer une liberté

prompte promit une trop groſſe rançon ; il s'obligea, ſelon *Herrera* et *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des ſalles de ſes palais pouvait en contenir juſqu'à la hauteur de ſa main, qu'il éleva en l'air au-deſſus de ſa tête. Auſſi-tôt ſes courriers partent de tous côtés pour aſſembler cette rançon immenſe ; l'or et l'argent arrivent tous les jours au quartier des Eſpagnols ; mais ſoit que les Péruviens ſe laſſaſſent de dépouiller l'empire pour un captif, ſoit qu'*Atabalipa* ne les preſſât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ſes promeſſes. Les eſprits des vainqueurs s'aigrirent ; leur avarice trompée monta à cet excès de rage qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif : toute la grâce qu'ils lui promirent, c'eſt qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverda* lui parla de chriſtianiſme par un interprète ; il le baiſa, et immédiatement après on le pendit, et on le jeta dans les flammes. Le malheureux *Garcilaſſo* inca devenu eſpagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très cruel envers ſa famille et qu'il méritait la mort : mais il n'oſe pas dire que ce n'était point aux Eſpagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires, comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déjà parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des tréſors d'*Atabalipa*, et que *d'Almagro* ſeul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa, que j'ai déjà cité, ajoute qu'on fit ſouffrir le même ſupplice à pluſieurs capitaines péruviens, qui par une générosité auſſi grande que la cruauté des vainqueurs

aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Cependant, de la rançon déjà payée par *Atabalipa*, chaque cavalier espagnol eut deux cents quarante marcs en or pur ; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion ; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses ; et on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, et vingt mille marcs pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe, et sur-tout les papes qui lui avaient adjugé ce nouveau monde, s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne sait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent et conquirent tant de terres, ou plus détester leur férocité : la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien et tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après, la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé *Velasquez* et *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Diego d'Almagro et *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe se partagent, et combattent pour le

chef qu'elles choififfent. Ils donnent un combat fanglant fous les murs de Cufco, fans que les Péruviens ofent profiter de l'affaibliffement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des péruviens dans chaque armée ; ils fe battaient pour leurs tyrans ; et les multitudes de péruviens difperfés attendaient ftupidement à quel parti de leurs deftructeurs ils feraient foumis, et chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes : tant la nature a donné en tout la fupériorité aux Européens fur les habitans du nouveau monde. Enfin *d'Almagro* fut fait prifonnier, et fon rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut affaffiné lui-même par les amis *d'Almagro*.

Déjà fe formait dans tout le nouveau monde le gouvernement efpagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui font à peu près ce que font nos parlemens, étaient établies ; des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquifition, toute la hiérarchie eccléfiaftique exerçait fes fonctions comme à Madrid ; lorfque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint* voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils *d'Almagro* fe fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres efpagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe qu'à leur compagnon qui devenait leur fouverain, le prirent et le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition et le même fort. Il n'y eut contre *Charles-Quint*

de révoltes que celles des Espagnols mêmes, et pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats que ses vainqueurs livraient entr'eux, ils découvrirent les mines du Potosi, que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle est encore aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Espagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des nègres qu'on achetait en Afrique, et qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes.

On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les habitans du nouveau monde, comme une espèce humaine. Ce *las Casas*, religieux dominicain, évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché des cruautés de ses compatriotes et des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à ses compatriotes, à *Charles-Quint* et à son fils *Philippe II*, par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains comme des hommes doux et timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire ; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les îles voisines, ils firent périr plus de douze cents mille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'île St Domingue et dans la Jamaïque, remplir les*

campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.

Un cacique de l'île de Cuba, nommé *Hatuey*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis, avant qu'on allumât le bûcher, entre les mains d'un franciscain qui l'exhortait à mourir chrétien, et qui lui promettait le ciel. Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel ? demandait le cacique : oui sans doute, disait le moine. Ah ! s'il est ainsi, que je n'aille point au ciel, repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade, qui est entre le Pérou et le Mexique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme, et on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme que dans les îles et sur la terre ferme ce petit nombre d'européens a fait périr plus de douze millions d'américains. *Pour vous justifier*, ajoute-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de sacrifices humains; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes: je prends à témoin le ciel et la terre que les Mexicains, usant du droit barbare de la guerre n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.*

De tout ce que je viens de citer il résulte qu

probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, et que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfesant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Casas* ne furent pas inutiles. Les lois envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis et non escalves.

CHAPITRE CXLIX.

Du premier voyage autour du monde.

Ce mélange de grandeur et de cruauté étonne et indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique ; mais la gloire de *Colombo* est pure. Telle est celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, et de *Sebastien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes espagnoles en Amérique, et au milieu des grands succès des Portugais en Asie et en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier



dans la mer du Sud, et qu'en voguant de l'Occident à l'Orient, il trouva les îles qu'on nomma depuis *Mariannes*.

Ces îles Mariannes, situées près de la ligne, méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissaient point le feu, et il leur était absolument inutile. Ils se nourrissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, sur-tout de coco, du sagou, moëlle d'une espèce de palmier qui est fort au-dessus du riz, et du rima, fruit d'un grand arbre qu'on a nommé *l'arbre à pain*, parce que ses fruits peuvent en tenir lieu; on prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans. On en dit autant des Brasiliens. Ces insulaires n'étaient ni sauvages ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cocotiers, industrieusement façonnées, étaient propres et régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; et peut-être étaient-ils les moins malheureux et les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les îles des Larrons*, parce que ces peuples ignorant le *tien* et le *mien* mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations africaines et américaines. Mais au-delà de ces îles, en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du temps des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, et les chrétiens y venaient par la mer

du Sud. Si les mahométans arabes avaient connu la boussole, c'était à eux à découvrir l'Amérique ; ils étaient dans le chemin ; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'île de Mindanao, à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du Septentrion.

Au reste ce *Magellan* était un portugais auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne, et à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des îles moluques, où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, et ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différend des Espagnols et des Portugais, et pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions et sur les limites de leurs découvertes.

Il faut savoir que, quand le célèbre prince dom *Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'univers, les Portugais demandèrent

aux papes la poſſeſſion de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume ſubſiſtait de demander des royaumes au St Siége, depuis que *Grégoire VII* s'était mis en poſſeſſion de les donner ; on croyait par-là s'aſſurer contre une uſurpation étrangère, et intéreſſer la religion à ces nouveaux établiſſemens. Pluſieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis, et qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorſque les Eſpagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VI* diviſa les deux nouveaux mondes, l'américain et l'aſiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des îles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Eſpagne ; on traça une ligne ſur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, et qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* dérangea la ligne du pape. Les îles Mariannes, les Philippines, les Moluques ſe trouvaient à l'orient des découvertes portugaiſes. Il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appela *de démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant, ou qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encore dérangées, lorſque les Portugais abordèrent au Bréſil ; elles ne furent pas plus reſpectées par les Français et par les Anglais, qui s'établirent enſuite dans l'Amérique ſeptentrionale. Il eſt vrai que les Anglais ſur-tout n'ont fait que glaner après les riches moiſſons des Eſpagnols : mais enfin ils ont eu des établiſſemens conſidérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes et de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique et en Asie, toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations : les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée, et ces trésors partagés à la fin par tant d'autres nations ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à savoir si la cochenille et le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenser la perte de tant d'hommes.

CHAPITRE CL.

Du Brésil.

QUAND les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais surchargés des trésors de l'ancien négligeaient le Brésil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral*, après avoir passé les îles du cap verd, pour aller par la mer australe d'Afrique



aux côtes du Malabar, prit tellement le large
l'Occident qu'il vit cette terre du Brésil, qui
tout le continent américain est le plus voisin
l'Afrique; il n'y a que trente degrés en longit
de terre au mont Atlas: c'était celle qu'on de
découvrir la première. On la trouva fertile;
règne un printemps perpétuel. Tous les habi
grands, bien faits, vigoureux, d'une couleur r
geâtre, marchaient nus, à la réserve d'une la
ceinture qui leur servait de poche.

C'étaient des peuples chasseurs, par con
quent n'ayant pas toujours une subsistance as
rée: de-là nécessairement féroces, se fesant
guerre avec leurs flèches et leurs massues
quelques pièces de gibier, comme les ba
policés de l'ancien continent se la font pour
ques villages. La colère, le ressentiment d
injure, les armait souvent, comme on le rac
des premiers Grecs et des Asiatiques. Ils ne sa
fiaient point d'hommes, parce que n'ayant au
culte religieux, ils n'avaient point de sacrifice
faire, ainsi que les Mexicains, mais ils mange
leurs prisonniers de guerre; et *Améric Ves*
rapporte dans une de ses lettres qu'ils furent
étonnés quand il leur fit entendre que les Eu
péens ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Au reste, nulles lois chez les Brasiliens que ce
les qui s'établissaient au hasard pour le mome
présent par la peuplade assemblée; l'instinct se
les gouvernait. Cet instinct les portait à cha
quand ils avaient faim, à se joindre à des femm

quand le besoin le demandait, et à satisfaire ce besoin passager avec de jeunes gens.

Ces peuples sont une preuve assez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y fût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans, portant des plumes sur la tête, excitaient les peuples au combat, leur fesaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies: mais qu'on ait vu chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'Etat, parce qu'elle était entièrement subordonnée au prince; mais il n'y avait point d'Etat chez des sauvages sans besoins et sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Brésil. Enfin en 1559 on y fit des établissemens solides, et les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Brésil augmenta les richesses des Espagnols, quand leur roi *Philippe II* s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1625 jusqu'à 1630.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde et dans le nouveau. Enfin, lorsque le

Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres ce que le Mexique, le Pérou et les îles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers temps même on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres, comptant sur l'or et les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture et les manufactures. Leurs diamans et leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnayé au Portugal, qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, et le peuple est pauvre.

CHAPITRE CLI.

Des possessions des Français en Amérique.

Les Espagnols tiraient déjà du Mexique et du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis ; quand les autres nations, jalouses et excitées par leur exemple, n'avaient pas encore dans les autres

parties de l'Amérique une colonie qui fût avantageuſe.

L'amiral *Coligni*, qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557 ſous *Henri II* d'établir les Français et ſa ſecte dans le Bréſil; un chevalier *de Villegagnon*, alors calviniſte, y fut envoyé. *Calvin* s'intéreſſa à l'entrepriſe; les Genevois n'étaient pas alors d'auſſi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces miniſtres, qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles; ils excitèrent une ſédition. La colonie fut diviſée; les Portugais la détruiſirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* et à ſes miniſtres; il les traita de perturbateurs; ceux-ci le traitèrent d'athée, et le Bréſil fut perdu pour la France, qui n'a jamais ſu faire de grands établiſſemens au dehors.

On diſait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaſte pays dont les limites touchent à celles du Pérou; que c'était là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice et à la cruauté des chrétiens d'Europe qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le ſable était d'or; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal; les Eſpagnols appelaient cette ville *Eldorado*: ils la cherchèrent long-temps.

Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puiſſances. La reine *Eliſabeth* envoya en 1596 une flotte ſous le commandement du ſavant et malheureux *Raleig*, pour diſputer aux Eſpagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le

pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines; il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, et quelques morceaux d'or ouvragés: mais enfin, on ne trouva ni de ville Dorado, ni de lac Parima. Les Français, après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe de cette grande terre dans l'île de la Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre et de bois; et l'île de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV*, qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime; encore cette île fut-elle enlevée aux Français par les Hollandais dans la guerre de 1672: mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo et de mauvais café. La Guiana était, dit-on, le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, et c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien et le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom: mais comme un armateur français prétendait y avoir abordé à peu près dans le même temps qu'eux, c'était un droit à disputer, les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens

gens ou de raviſſeurs, non-ſeulement à celui qui les envahiſſait le premier, mais à celui qui diſait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé ſous *Charles IX*, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours établir ſa religion en Amérique, comme les Eſpagnols y avaient porté la leur. Les Eſpagnols ruinèrent cet établiſſement †, et pendirent aux arbres tous les français, avec un grand écriteau au dos; *Pendus, non comme français, mais comme hérétiques.*

Quelque temps après, un gaſcon, nommé le chevalier *de Gourgues*, ſe mit à la tête de quelques corſaires pour eſſayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort eſpagnol, et fit pendre à ſon tour les priſonniers, ſans oublier de leur mettre un écriteau; *Pendus non comme eſpagnols, mais comme voleurs et marauds.* Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européens les venger en s'exterminant les uns les autres; ils ont eu ſouventcette conſolation.

Après avoir pendu des eſpagnols, il fallut, pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane: mais les guerres affreuſes de religion qui ruinaient alors les habitans de la France ne leur permettaient pas d'aller égorger et convertir des ſauvages, ni de diſputer de beaux pays aux Eſpagnols.

Déjà les Anglais ſe mettaient en poſſeſſion des meilleures terres et des plus avantageuſement

† 1565.

situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale, au-delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaisseaux, et établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges et de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours et des castors. Cette terre, découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin après plusieurs tentatives, mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe et de St Malo, fonda Québec en 1608, c'est-à-dire, bâtit quelques cabanes; et ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV*.

Cet établissement, celui de Louisbourg, et tous les autres dans cette nouvelle France ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexico, et davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel, soit avec les naturels, soit avec les Anglais qui, possesseurs des meilleurs terres, ont voulu ravir celui des Français, pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, et qu'ils

n'en ont qu'aux sourcils et à la tête. (*r*) Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encore plus par la fierté et le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du Nord dans l'ancien monde et dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale, des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, sont des paysans et des chasseurs divisés en bourgades; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avions très-mal à propos désigné les peuples du Pérou et du Brésil. On n'appela ce pays *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du Nord *Sauvages*; ils l'étaient moins à quelques égards que les paysans de nos côtes européennes, qui ont si long-temps pillé de droit les vaisseaux naufragés, et tué les navigateurs. La guerre, ce crime et ce fléau de tous les temps et de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour motif; c'était d'ordinaire l'insulte et la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez les Brasiliens et chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils fesaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, et qu'ils les man-

(*r*) Il est très-vraisemblable, comme nous l'avons déjà observé, que si ces peuples sont privés de poil, c'est qu'ils l'arrachent dès qu'il commence à paraître.

geaient. Cette horreur leur était commune ave les Braſiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns et les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chaſſe. C'eſt un uſage qui n'eſt pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple, et nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres ſtériles et glacées du Canada que les hommes étaient ſouvent anthropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie, pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reſte du continent, excepté dans quelques parties du Bré... et chez les Cannibales des îles caraïbes.

Quelques jéſuites et quelques huguenots raſſemblés par une fatalité ſingulière, cultivèrent la colonie naiſſante du Canada; elle s'allia enſuite avec les Hurons qui feſaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuiſirent beaucoup à la colonie, prirent quelques jéſuites priſonniers, et, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funeſtes à l'établiſſement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie et fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent ... l'Acadie; cela ne veut dire autre choſe, ſinon qu'ils détruiſirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce temps aucun établiſſement hors de France, et pas plus en Amérique qu'en Aſie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entrepriſes, eſpérant réparer ... pertes, preſſa le cardinal *de Richelieu* de la co...

† 1629.

prendre dans le traité de St Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne fesaient alors aucun cas; et ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta long-temps dans un état misérable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encore l'Acadie.

† Ils la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois, et s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht ††; paix alors heureuse qui est devenue depuis funeste à l'Europe. Car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, et la France les resserrer, ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales; et cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite île du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de St Laurent, Québec, le Canada demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation, et à former des matelots qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitans; les dépenses de la guerre, pour conserver ces pays, coûtaient plus qu'ils ne

† 1654. †† 1713.

geaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns et les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple, et nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles et glacées du Canada que les hommes étaient souvent anthropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Brésil et chez les Cannibales des îles caraïbes.

Quelques jésuites et quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui fesaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie, prirent quelques jésuites prisonniers, et, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie et fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce temps aucun établissement hors de France, et pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, espérant réparer ses pertes, pressa le cardinal *de Richelieu* de la comprendre

† 1629.

prendre dans le traité de S[t] Germain fait avec es Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne fesaient alors aucun cas; et ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta long-temps dans un état misérable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encore l'Acadie.

† Ils la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois, et s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht ††; paix lors heureuse qui est devenue depuis funeste à Europe. Car nous verrons que les ministres qui rent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, t la France les resserrer, ce coin de terre a été e sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces eux nations rivales; et cette guerre a produit elle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est enue au point qu'un coup de canon tiré en mérique peut être le signal de l'embrasement e l'Europe.

La petite île du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de S[t] Laurent, Québec, le anada demeurèrent donc à la France en 1713. es établissemens servirent plus à entretenir la vigation, et à former des matelots qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ ot mille habitans; les dépenses de la guerre, ur conserver ces pays, coûtaient plus qu'ils ne

† 1654. †† 1713.

vaudront jamais; et cependant elles paraissaie[illegible] nécessaires.

On a compris dans la nouvelle France un pa[illegible] immense qui touche d'un côté au Canada, [illegible] l'autre au nouveau Mexique, et dont les born[illegible] vers le Nord-ouest sont inconnues; on l'a nom[illegible] *Mississipi*, du nom du fleuve qui descend da[illegible] le golfe du Mexique; et *Louisiane*, du nom [illegible] *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienséan[illegible] des Espagnols qui, n'ayant que trop de domai[illegible] en Amérique, ont négligé cette possession, d'a[illegible] tant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelq[illegible] français du Canada s'y transportèrent, en d[illegible] cendant par le pays et par la rivière des Illin[illegible] et en essuyant toutes les fatigues et tous les da[illegible] gers d'un tel voyage. C'est comme si on vou[illegible] aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance[illegible] lieu de prendre la route de Damiette. Cette gra[illegible] partie de la nouvelle France fut jusqu'en 1[illegible] composée d'une douzaine de familles erra[illegible] dans des déserts et dans des bois. (*s*)

Louis XIV, accablé alors de malheurs, vo[illegible] dépérir l'ancienne France, et ne pouvait pe[illegible] à la nouvelle. L'Etat était épuisé d'hommes [illegible] d'argent. Il est bon de savoir que dans c[illegible] misère publique deux hommes avaient ga[illegible]

(*s*) Les Français dans la guerre de 1756 ont perdu [illegible] Louisiane et tout le Canada. Ainsi, à l'exception de qu[illegible] îles et de quelques établissemens très peu considér[illegible] des Hollandais et des Français sur la côte de l'Amé[illegible] méridionale, l'Amérique a été partagée entre les E[illegible] nols, les Anglais et les Portugais.

chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré et ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozat*, étant assez riche et assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui et ses associés enverraient, y porterait six garçons et six filles pour peupler. Le commerce et la population y languirent également.

Après la mort de *Louis XIV*, l'écossais *Law* ou *Lass*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, et d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, et allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux système de *Lass*. On envoya des colonies au Mississipi †; on grava le plan d'une ville magnifique et régulière, nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère, et la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner. (*e*)

† 1717. et 1718.

(*e*) L'événement a justifié cette prédiction.

vaudront jamais; et cependant elles paraissaien nécessaires.

On a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au nouveau Mexique, et dont les bornes vers le Nord-ouest sont inconnues; on l'a nommé *Missisipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique; et *Louisiane*, du nom de *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienséance des Espagnols qui, n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays et par la rivière des Illinois, et en essuyant toutes les fatigues et tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France fut jusqu'en 1712 composée d'une douzaine de familles errantes dans des déserts et dans des bois. (*s*)

Louis XIV, accablé alors de malheurs, voyait dépérir l'ancienne France, et ne pouvait penser à la nouvelle. L'Etat était épuisé d'hommes et d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique deux hommes avaient gagné

(*s*) Les Français dans la guerre de 1756 ont perdu cette Louisiane et tout le Canada. Ainsi, à l'exception de quelques îles et de quelques établissemens très peu considérables des Hollandais et des Français sur la côte de l'Amérique méridionale, l'Amérique a été partagée entre les Espagnols, les Anglais et les Portugais.

chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré et ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozat*, étant assez riche et assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui et ses associés enverraient, y porterait six garçons et six filles pour peupler. Le commerce et la population y languirent également.

Après la mort de *Louis XIV*, l'écossais *Law* ou *Lass*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, et d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, et allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux système de *Lass*. On envoya des colonies au Missisipi †; on grava le plan d'une ville magnifique et régulière, nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère, et la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner. (*e*)

† 1717. et 1718.

(*e*) L'événement a justifié cette prédiction.

CHAPITRE CLII.

Des îles françaises et des Flibustiers.

Les possessions les plus importantes que . Français ont acquises avec le temps sont la mo: de l'île St Domingue, la Martinique, la Gua: loupe et quelques petites îles antilles ; ce n'est. la deuxcentième partie des conquêtes espagno: mais on en a tiré enfin de grands avantages.

St Domingue est cette même île Hispanio. que les habitans nommaient *Aiti*, découv. par *Colombo*, et dépeuplée par les Espagnols: Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'. bitent l'or et l'argent qu'on y trouvait aut.: soit que les métaux demandent une longue de siècles pour se former, soit plutôt qu'. en ait qu'une quantité déterminée dans la . et que la mine ne renaisse plus ; l'or et l'arge. effet n'étant point des mixtes, il est diffici. concevoir ce qui les reproduirait. Il y a e. des mines de ces métaux dans le terrain qu. aux Espagnols ; mais les frais n'étant pas . pensés par le profit, on a cessé d'y trava.

La France n'est entrée en partage de cett. avec l'Espagne que par la hardiesse désespérée . peuple nouveau, que le hasard composa d'an. de bretons et sur-tout de normands. On . nommés *Boucaniers*, *Flibustiers* ; leur uni. leur origine furent à peu près celle des an. Romains ; leur courage fut plus impétueu.

P.

plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raifon ; voilà ce qu'étaient les flibuftiers ; voici leur hiftoire.

Il arriva vers l'année 1625 que des aventuriers français et anglais abordèrent en même temps dans une île des Caraïbes, nommée *St Christophe* par les Efpagnols, qui donnaient prefque toujours le nom d'un faint aux pays dont ils s'emparaient, et qui égorgeaient les naturels au nom d'un faint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, fe réuniffent contre les Efpagnols. Ceux-ci, maîtres de toutes les îles voifines comme du continent, vinrent avec des forces fupérieures. Le commandant français échappa et retourna en France. Le commandant anglais capitula; les plus déterminés des français et des anglais gagnèrent dans des barques l'île de St Domingue, et s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, et s'emparèrent de l'île de la Tortue. Plufieurs normands allèrent groffir leur nombre, comme au douzième fiècle ils allaient à la conquête de la Pouille, et dans le dixième à la conquête de l'Angleterre ; ils eurent toutes les aventures heureufes et malheureufes que pouvait attendre un ramas d'hommes fans lois, venus de Normandie et d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwell en 1655 envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Efpagnols ; on n'en ferait point venu à bout fans ces flibuftiers. Ils pirataient

par-tout ; et plus occupés de piller que de conse-
ver, ils laissèrent pendant une de leurs courses
reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la re-
prirent ensuite ; le ministère de France fut obligé
de nommer pour commandant de la Tortue ce-
qu'ils avaient choisi ; ils infestèrent la mer du
Mexique, et se firent des retraites dans plusieurs
îles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui de *Frè-
res de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable
canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait
brisé, et allaient à l'abordage des plus gros vais-
seaux espagnols, dont quelquefois ils se rendaient
maîtres. Point d'autres lois parmi eux que celle
du partage égal des dépouilles, point d'autre re-
ligion que la naturelle, de laquelle encore ils
s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses
comme on l'a conté des compagnons de *Romulus* ;
ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de
France † ; ce n'était pas assez pour perpétuer une
association devenue nombreuse ; deux flibustiers
tiraient aux dés une fille ; le gagnant l'épousait,
et le perdant n'avait droit de coucher avec elle
que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour
la destruction que pour fonder un Etat. Leurs ex-
ploits étaient inouïs, leurs cruautés aussi. Un
d'eux (nommé l'*Olonois*, parce qu'il était des sa-
bles d'Olonne) prend avec un seul canot une fré-
gate armée, jusque dans le port de la Havane. Il in-
terroge un des prisonniers, qui lui avoue que c

† 1665.

frégate était destinée à lui donner la chasse, qu'on devait se saisir de lui et le pendre ; il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. L'Olonais sur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs et suce leur sang.

† Cet Olonais et un autre nommé *le Basque* vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezola, dans celui de Honduras avec cinq cents hommes ; ils mettent à feu et à sang deux villes considérables ; ils reviennent chargés de butin ; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, et sur le point d'être de grands conquérans.

Morgan anglais qui a laissé un nom fameux, se mit à la tête de mille flibustiers, les uns de sa nation, les autres normands, bretons, saintongeois, basques; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello, l'entrepôt des richesses espagnoles, ville très-forte, munie de canon, et d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi ; et malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse : cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque temps après †† il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu des troupes espagnoles ; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, et revient à la Jamaïque victorieux et enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre ; il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres.

† 1667. †† 1670.

Les flibustiers français ; dont le repaire étai tantôt dans les rochers de St Domingue, tantôt la Tortue, arment dix bateaux, et vont au nom bre d'environ douze cents hommes attaquer Vera-Cruz †: cela est aussi téméraire que si dou cents biscayens venaient assiéger Bordeaux av dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assa ils en rapportent cinq millions, et font qui cents esclaves. Enfin après plusieurs succès cette espèce, les flibustiers anglais et français déterminent à entrer dans la mer du Sud, e piller le Pérou. Aucun français n'avait vu enc cette mer : pour y entrer il fallait ou traverser montagnes de l'isthme de Panama, ou entre dre de cotoyer par mer toute l'Amérique dionale, et passer le détroit de Magellan qu' connaissaient pas. Ils se divisent en deux t pes ††, et prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme renversen pillent tout ce qui est sur leur passage, arrive la mer du Sud, s'emparent dans les ports de c ques barques qu'ils y trouvent, et attendent ces petits vaisseaux ceux de leurs camarade ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-c étaient presque tous français, essuyèrent des a tures aussi romanesques que leur entreprise ne purent passer au Pérou par le détroit, ils fu repoussés par des tempêtes ; mais ils allèrent p les rivages de l'Afrique.

Cependant les flibustiers qui se trouvent delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'a

† 1683. †† 1687.

que des barques pour naviger, sont poursuivis par la flotte espagnole du Pérou; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons, qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer vermeille et dans la Californie; il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cents mille piastres, passe le détroit de Magellan, et arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or et de pierreries. Les troupes espagnoles rassemblées les attendent et les poursuivent partout. Il faut que les flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, et qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes, et sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens et les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord avec l'or et les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille grecs sera toujours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable.

Si ces aventuriers avaient pu se réunir sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était à la vérité qu'une troupe de voleurs; mais qu'ont été tous les conquérans? Les flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presqu'autant de mal que les

Eſpagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richeſſes, les autres moururent des excès où ces richeſſes les entraînèrent ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France et d'Angleterre ceſſèrent de les protéger quand on n'eut plus beſoin d'eux ; enfin il ne reſte de ces héros du brigandage que leur nom et le ſouvenir de leur valeur et de leurs cruautés.

C'eſt à eux que la France doit la moitié de l'île de St Domingue ; c'eſt par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le temps de leurs courſes.

On comptait en 1757 dans la St Domingue françaiſe environ trente mille perſonnes, et [illegible] mille eſclaves nègres ou mulâtres, qui travaillent aux ſucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, et qui abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en rempliſſant nos nouveaux beſoins, que nos pères ne connaiſſaient pas : nous allons acheter ces nègres à la côte de Guinée, à la côte d'Or, à celle d'Yvoire. Il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres ; c'eſt à peu près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandiſe humaine coûte aujourd'hui, en 1772, environ quinze cents livres. Nous leur diſons qu'ils ſont hommes comme nous, qu'ils ſont rachetés du ſang d'un DIEU mort pour eux, et en ſuite on les fait travailler comme des bêtes de ſomme, on les nourrit plus mal ; s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe une jambe, et on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à ſucre lorſque on leur a donné une jambe de bois ; apr

cela nous osons parler du droit des gens. La petite île de la Martinique, la Guadaloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que S[t] Domingue. Ce sont des points sur la carte et des événemens qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin, ces pays, qu'on peut à peine apercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays, bien au contraire il fait périr des hommes, il cause des naufrages: il n'est pas sans doute un vrai bien; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger un superflu devenu nécessaire.

CHAPITRE CLIII.

Des possessions des Anglais et des Hollandais, en Amérique.

Les Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une île, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline jusqu'à cette baye d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud et du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique espagnole: les terres de l'Amérique anglaise ne produisent, du moins

juſqu'à préſent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuſes, ni bois de tein-ture; cependant elles ont procuré d'aſſez gran-avantages. Les poſſeſſions anglaiſes en ter-ferme commencent à dix degrés de notre tro-que, dans un des plus heureux climats. C'eſt da-ce pays nommé *Caroline* que les Français ne p-rent s'établir; et les Anglais n'en ont pris poſſ-ſion qu'après s'être aſſurés des côtes plus ſepte-trionales.

Vous avez vu les Eſpagnols et les Portug-maîtres de preſque tout le nouveau monde, dep-le détroit de Magellan juſqu'à la Floride: apr-la Floride eſt cette Caroline, à laquelle les Ang-ont ajouté depuis peu la partie du Sud app-*la Géorgie*, du nom du roi *George I:* ils n'on-la Caroline que depuis 1664. Le plus grand-tre de cette colonie eſt d'avoir reçu ſes lois -philoſophe *Locke*. La liberté entière de conſcien-la tolérance de toutes les religions fut le fon-ment de ces lois. Les épiſcopaux y vivent frat-nellement avec les puritains; ils y permetten-culte des catholiques leurs ennemis, et celu-Indiens nommés *Idolâtres*; mais pour établ-galement une religion dans le pays, il faut -ſept pères de famille. *Locke* a conſidéré que -familles avec leurs eſclaves pourraient comp-cinq à ſix cents perſonnes, et qu'il ne ſerait -juſte d'empêcher ce nombre d'hommes de ſe-DIEU ſuivant leur conſcience, parce qu'e-gênés ils abandonneraient la colonie.

Les mariages ne ſe contractent dans la m-

du pays qu'en présence du magistrat : mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre peuvent se donner cette satisfaction.

Ces lois semblèrent admirables, après les torrens de sang que l'esprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas seulement songé à faire de telles lois chez les Grecs et chez les Romains, qui ne soupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un temps où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il est ordonné par ce code humain de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour ses domestiques. La Caroline possédait en 1757 quarante mille nègres, et vingt mille blancs.

Au-delà de la Caroline est la Virginie, nommée ainsi en l'honneur de la reine *Elisabeth*, peuplée d'abord par les soins du fameux *Raleig*, si cruellement récompensé depuis par *Jacques I*. Cet établissement ne s'était pas fait sans de grandes peines. Les sauvages plus aguerris que les Mexicains, et aussi injustement attaqués, détruisirent presque toute la colonie.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie se monte à cent quarante mille, sans compter les nègres. On a sur-tout cultivé le tabac dans cette province et dans le Mariland ; c'est un commerce immense, et un nouveau besoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, et qui s'est accru par l'exemple ; il n'était pas permis de mettre de cette poussière âcre et mal-propre dans son nez, à la



cour de *Louis XIV*; cela passait pour une grossi-
reté. La première ferme du tabac fut en Fran
de trois cents mille livres par an, elle est aujou
d'hui de seize millions. (*) Les français en ach
tent pour près de quatre millions par année d
colonies anglaises, eux qui pourraient en plant
dans la Louisiane. Je ne puis m'empêcher de
marquer que la France et l'Angleterre consume
aujourd'hui en denrées inconnues à nos pè
plus que leurs couronnes n'avaient autrefois d
revenus.

De la Virginie, en allant toujours au nord, vo
entrez dans le Mariland, qui possède quara
mille blancs et plus de soixante mille nègres.
Au-delà est la célèbre Pensilvanie, pays
sur la terre par la singularité de ses nouve
colons. *Guillaume Pen*, chef de la religion q
nomme très-improprement *Quakerisme*, do
son nom et ses lois à cette contrée vers l'an 16
Ce n'est pas ici une usurpation comme to
ces invasions que nous avons vues dans l'anc
monde et dans le nouveau. *Pen* acheta le
rain des indigènes, et devint le propriéta
plus légitime. Le christianisme qu'il app
ne ressemble pas plus à celui du reste de l'E
rope que sa colonie ne ressemble aux autres. S

(*) Vers 1750. Elle a beaucoup augmenté depuis.

(12) Les calculs de la population de chacune des colo
anglaises sont tirés d'anciens états publiés en Anglete
et d'après les observations de M. *Franklin*, cette popula
doublait tous les vingt ans. On trouvera dans l'ouvrage
M. l'abbé *Raynal* la population de ces mêmes colon
pour les années qui ont précédé immédiatement la gue

compagnons professaient la simplicité et l'égalité des premiers disciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche ; ainsi presque tout se bornait à aimer DIEU et les hommes ; point de baptême, parce que JESUS ne baptisa personne ; point de prêtres, parce que les premiers disciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un historien fidelle, et j'ajouterai que si *Pen* et ses compagnons errèrent dans la théologie, cette source intarissable de querelles et de malheurs, ils s'élevèrent au-dessus de tous les peuples par la morale. Placés entre douze petites nations que nous appelons *Sauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune ; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre et leur père. Lui et ses primitifs qu'on appelle *Quakers*, et qui ne doivent être appelés que du nom de *Justes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, et de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui sans aucuns frais accommodaient toutes les affaires ligitieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre, qui n'en avait pas besoin.

La Pensilvanie fut long-temps sans soldats, et ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante et barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, et quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous

les hommes; leur colonie est aussi florissante q leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou ville des frères, leur capitale, est une des [illegible] belles villes de l'univers; et on a compté [illegible] quatre-vingt mille hommes dans la Pensilva[illegible] en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont [illegible] tous du nombre des primitifs, ou quakers: [illegible] moitié est composée d'allemands, de suédois, [illegible] d'autres peuples qui forment dix-sept religi[illegible] Les primitifs qui gouvernent regardent tous [illegible] étrangers comme leurs frères. (*u*)

Au-delà de cette contrée unique sur la ter[illegible] où s'est réfugiée la paix bannie par-tout aille[illegible] vous rencontrez la nouvelle Angleterre, [illegible] Boston, la ville la plus riche de tou[illegible] côte, est la capitale.

Elle fut habitée d'abord et gouvernée pa[illegible] puritains, persécutés en Angleterre par ce L[illegible] archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya [illegible] tête ses persécutions, et dont l'échafaud fe[illegible] élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains, e[illegible] de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 162[illegible] ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angle*[illegible] Si les épiscopaux les avaient poursuivis dans [illegible] ancienne patrie, c'étaient des tigres qui av[illegible] fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Am[illegible] rique leur humeur sombre et féroce, et vex[illegible] en toute manière les pacifiques Pensilvaniens, [illegible] que ces nouveaux venus commencèrent à s'ét[illegible]

(*u*) Cette respectable colonie a été forcée de con[illegible] enfin la guerre, et menacée d'être détruite par les arm[illegible] l'Angleterre la mère patrie, en 1776 et 1777.

Mais en 1692 ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à sortir de l'abyme de superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siècles, et que les sortiléges et les possessions n'étaient plus regardés en Angleterre et chez les nations policées que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692 ; un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir ensorcelée ; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne : la moitié des habitans crut être possédée, l'autre moitié fut accusée de sortilége ; et le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne fesaient pas pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des sorciers, des possédés et des gibets ; et c'étaient les compatriotes de *Locke* et de *Newton* qui se livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie cessa ; les citoyens de la nouvelle Angleterre reprirent leur raison, et s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce et à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait en 1750 environ trois cents cinquante mille habitans ; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens français.

De la nouvelle Angleterre vous passez à la nouvelle Yorck, à l'Acadie, qui est devenue un si grand sujet de discorde ; à Terre-Neuve, où

les glaces et les animaux noirs et bigarrés du pole austral.

Nous apprenons la découverte de la nouvelle Zélande. C'est un pays immense, inculte, affreux peuplé de quelques anthropophages qui, à cette coutume près de manger des hommes, ne sont pas plus méchans que nous. (13)

(13) Les découvertes du célèbre *Cook* ont prouvé qu'il n'existe point proprement de continent dans cette partie du globe, mais plusieurs archipels et quelques grandes îles dont une seule, la nouvelle Hollande, est aussi grande que l'Europe. Les glaces s'étendent plus loin dans l'hémisphère austral que dans le nôtre. Elles couvrent ou rendent inabordables tout ce qui s'étend au-delà de l'endroit où les voyageurs anglais ont pénétré.

Parmi les peuples qui habitent les îles, plusieurs sont anthropophages et mangent leurs prisonniers. Ils n'ont cependant commis de violence envers les Européens ni tramé de trahison contre eux, qu'après en avoir été eux-mêmes maltraités ou trahis. Par-tout on a trouvé l'homme sauvage bon, mais implacable dans sa vengeance. Les mêmes insulaires qui mangèrent le capitaine *Marion*, après l'avoir attiré dans le piége par de longues démonstrations d'amitié, avaient pris le plus grand soin de quelques malades du vaisseau de M. de *Surville*; mais cet officier, sous prétexte de punir l'enlèvement de son bateau, amena sur sa flotte le même chef qui avait généreusement reçu dans sa case nos matelots malades, et mit en partant le feu à plusieurs villages. Ces peuples s'en vengèrent sur le premier européen qui aborda chez eux. Comme ils ne distinguent point encore les différentes nations de l'Europe, les anglais ont quelquefois été punis des violences des espagnols ou des français, et réciproquement; mais les sauvages n'attaquent les Européens que comme les sangliers attaquent les chasseurs, quand ils ont été blessés.

Dans d'autres îles où la civilisation a fait plus de progrès, l'usage de manger de la chair humaine s'est aboli. On observe même plusieurs degrés chez les peuplades les plus

grossières

quelques côtes et quelques îles. Si on comprend ſous le nom de ce nouveau monde auſtral les terres des Papous, et la nouvelle Guinée, qui commence ſous l'équateur même, il eſt clair que cette partie du globe eſt la plus vaſte de toutes.

Magellan vit le premier en 1520 la terre antarctique, à cinquante et un degrés vers le pole auſtral : mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les poſſeſſeurs du Pérou. Depuis ce temps on fit la découverte de pluſieurs pays immenſes au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande, qui s'étend depuis le dixième degré juſque par-delà le trentième. Quelques perſonnes prétendent que la compagnie de Batavia y poſſède des établiſſemens utiles. Il eſt pourtant difficile d'avoir ſecrètement des provinces et un commerce. Il eſt vraiſemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, et qu'on y verrait des marques de ſa variété et de ſa profuſion.

Mais juſqu'ici, que connaiſſons-nous de cette immenſe partie de la terre ? quelques côtes incultes, où *Pelſart* et ſes compagnons ont trouvé en 1630 des hommes noirs, qui marchent ſur les mains comme ſur les pieds ; une baie où *Taſman* en 1642 fut attaqué par des hommes jaunes, armés de flèches et de maſſues ; une autre où *Dampierre* en 1699 a combattu des nègres, qui tous avaient la mâchoire ſupérieure dégarnie de dents par devant. On n'a point encore pénétré dans ce ſegment du globe ; et il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver ſon pays que d'aller chercher

les glaces et les animaux noirs et bigarrés d
pole austral.

Nous apprenons la découverte de la nouvel
Zélande. C'est un pays immense, inculte, affre
peuplé de quelques anthropophages qui, à c
coutume près de manger des hommes, ne sont
plus méchans que nous. (13)

(13) Les découvertes du célèbre *Cook* ont prouvé
n'existe point proprement de continent dans cette p
du globe, mais plusieurs archipels et quelques grande
dont une seule, la nouvelle Hollande, est aussi grand
l'Europe. Les glaces s'étendent plus loin dans l'hémis
austral que dans le nôtre. Elles couvrent ou rendent in
dables tout ce qui s'étend au-delà de l'endroit où les
geurs anglais ont pénétré.

Parmi les peuples qui habitent les îles, plusieurs
anthropophages et mangent leurs prisonniers. Ils n
cependant commis de violence envers les Européens
tramé de trahison contre eux, qu'après en avoir été
mêmes maltraités ou trahis. Par-tout on a trouvé l'h
sauvage bon, mais implacable dans sa vengeance. Les
mes insulaires qui mangèrent le capitaine *Marion*
l'avoir attiré dans le piége par de longues démonstr
d'amitié, avaient pris le plus grand soin de quelques
des du vaisseau de M. de *Surville*; mais cet officier,
prétexte de punir l'enlèvement de son bateau, ame
sa flotte le même chef qui avait généreusement re
sa case nos matelots malades, et mit en partant le
plusieurs villages. Ces peuples s'en vengèrent sur le
mier européen qui aborda chez eux. Comme ils ne
guent point encore les différentes nations de l'Europ
anglais ont quelquefois été punis des violences des
gnols ou des français, et réciproquement; mais les f
n'attaquent les Européens que comme les sangliers
quent les chasseurs, quand ils ont été blessés.

Dans d'autres îles où la civilisation a fait plus de pro
l'usage de manger de la chair humaine s'est aboli. Ce
a même plusieurs degrés chez les peuplades les

grossiè

grossières : les uns mangent la chair des hommes comme une autre nourriture ; ils n'assassinent pas, mais ils font la guerre pour s'en procurer. D'autres peuplades n'en mangent qu'en cérémonie et après la victoire.

Dans les îles où l'anthropophagie est détruite, la société s'est perfectionnée, les hommes vivent de la pêche, de la chasse, des poules et des cochons qu'ils ont réduits à l'état de domesticité, des fruits et des racines que la terre leur donne où qu'une culture grossière peut leur procurer ; quoiqu'ils ne connaissent ni l'or ni les métaux, ils ont porté assez loin l'adresse et l'intelligence dans tous les arts nécessaires. Ils aiment la danse, ont des instrumens de musique, et même des pièces dramatiques ; ce sont des espèces de comédies où l'on joue les aventures scandaleuses arrivées dans le pays, comme dans ce qu'on appelle l'ancienne comédie grecque.

Ces hommes sont gais, doux et paisibles ; ils ont la même morale que nous, à cela près qu'ils ne partagent pas le préjugé qui nous fait regarder comme criminel ou comme déshonorant le commerce des deux sexes entre deux personnes libres.

Ils n'ont aucune espèce de culte, aucune opinion religieuse, mais seulement quelques pratiques superstitieuses relatives aux morts. On peut mettre aussi dans le rang des superstitions, le respect de quelques-uns de ces peuples pour une association de guerriers nommés *Arréoi*, qui vivent sans rien faire aux dépens d'autrui. Ces hommes n'ont pas de femmes, mais des maîtresses libres qui, lorsqu'elles deviennent grosses, se font un devoir de se faire avorter ; et elles n'en partagent pas moins le respect que l'on a pour leurs amans. Ces superstitions semblent marquer le passage entre l'état de la nature, et celui où l'homme se soumet à une religion. Le crime de ces maîtresses des Arréoi ne contredit pas ce que nous avons dit de la morale de ces peuples ; les Phéniciens, les Carthaginois, les Juifs ont immolé des hommes à la Divinité, et n'en regardaient pas moins l'assassinat comme un crime.

Il y a dans ces îles quelques traces d'un gouvernement féodal, comme un amiral, indépendant du chef suprême, des chefs particuliers que ce premier chef ne nomme pas, et qui, dans les affaires où la nation entière est intéressée, reçoivent ses ordres pour les porter à leurs vassaux. Mais

on doit trouver à peu près ces mêmes usages dans toutes les nations qui se sont formées par la réunion volontaire de plusieurs peuplades.

On distingue aussi deux classes d'hommes dans plusieurs de ces îles : celle qui a le plus de force et de beauté a aussi plus d'intelligence et des mœurs plus douces ; elle domine l'autre, mais sans l'avoir réduite à l'esclavage.

La terre est en général très-fertile, mais elle n'offre rien jusqu'ici qui puisse tenter l'avarice européenne. Les Anglais y ont porté des animaux utiles, des instrumens de culture, y ont semé des graines de l'Europe. Ils ont voulu ne faire connaître la supériorité des Européens que par leurs bienfaits.

Cependant la même nation, dans le même temps, se souillait en Amérique et en Asie de toutes les perfidies, de toutes les barbaries. C'est que chez les peuples les plus éclairés il y a encore deux nations ; l'une est instruite par la raison et guidée par l'humanité, tandis que l'autre reste livrée aux préjugés et à la corruption des siècles d'ignorance.

CHAPITRE CLIV.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols et les Portugais.

Les conquêtes du Mexique et du Pérou sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de St Domingue et de quelques autres îles sont des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité ; il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale et les jésuites dans l'Amérique méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie ; ils les ont instruits seulement par l'exemple, sans attenter à leur liberté, et ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai ; mais ils les ont policées ; ils les ont rendues industrieuses, et sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes, et les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins ; les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par l'instruction et par la persuasion.

Le Paraguai eſt un vaſte pays entre le Bréſil le Pérou et le Chili. Les Eſpagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buénos-Aires, ville d'un grand commerce ſur les rives de la Plata; mais quelques puiſſans qu'ils fuſſent, ils étaient en trop petit nombre pour ſubjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient néceſſaires pour avoir de nouveaux ſujets qui leur facilitaſſent le chemin de Buénos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jéſuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des ſoldats. Ces miſſionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-ſeptième ſiècle. Quelques ſauvages pris dans leur enfance, élevés à Buénos-Aires, leur ſervirent de guides et d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion eſt auſſi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne ſe rebutèrent jamais; et voici enfin comme ils réuſſirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buénos-Aires s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des chariots de tous les inſtrumens du labourage et de l'architecture, ſemèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, et donnèrent tout aux ſauvages qui furent apprivoiſés comme les animaux qu'on prend avec un appât. Ces peuples n'étaient compoſés que de familles ſéparées les unes des autres, ſans ſociété, ſans aucune religion: on les accou-

tuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitans de Buénos-Aires, leur apprissent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons; bientôt ces hommes furent transformés, et devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion devinrent entièrement chrétiens.

L'établissement a commencé par cinquante familles, et il monta en 1750 à près de cent mille. Les jésuites, dans l'espace d'un siècle, ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des missions*; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *St François*, nommé *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, et qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de *St Xavier*, où il séjourna long-temps, contenait trente mille personnes au moins. Si l'on s'en rapporte à son témoignage, on peut conclure que les jésuites se sont formés quatre cents mille sujets par la seule persuasion.

Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or et l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de *Licurgue*, et l'essence d'un

Le Paraguai est un vaste pays entre le Brésil, le Pérou et le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buénos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata; mais quelques puissans qu'ils fussent, ils étaient en trop petit nombre pour subjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient nécessaires pour avoir de nouveaux sujets qui leur facilitassent le chemin de Buénos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jésuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-septième siècle. Quelques sauvages pris dans leur enfance, et élevés à Buénos-Aires, leur servirent de guides et d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne se rebutèrent jamais; et voici enfin comme ils réussirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buénos-Aires s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des chariots de tous les instrumens du labourage et de l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, et donnèrent tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appât. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion: on les accou-

les armes étaient reportées dans l'arſenal, et il n'était permis à aucun citoyen d'en garder dans ſa maiſon. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les ſujets les plus ſoumis en ont fait de très-bons ſoldats ; ils croient obéir et combattre par devoir. On a eu plus d'une fois beſoin de leurs ſecours contre les Portugais du Bréſil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, et contre des ſauvages nommés *Moſquites*, qui étaient anthropophages. Les jéſuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, et ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage et avec ſuccès.

Lorſqu'en 1662 les Eſpagnols firent le ſiége de la ville du St Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, ſiége qui a cauſé des accidens ſi étranges, un jéſuite amena quatre mille paraguéens, qui montèrent à l'aſſaut et qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux, accoutumés au commandement, en ſavaient plus que le gouverneur de Buénos-Aires, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'aſſaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des ſoldats, afin que l'artillerie des remparts ayant épuiſé ſon feu ſur les chevaux, les ſoldats ſe préſentaſſent avec moins de riſque ; le jéſuite remontra le ridicule et le danger d'une telle entrepriſe, et il fit attaquer dans les règles.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Eſpagne a fait voir qu'ils ſauraient ſe défendre contr'elle, et qu'il ſerait dangereux de vouloir

changer leur gouvernement. Il eſt très-vrai que les jéſuites s'étaient formé dans le Paraguai un empire d'environ quatre cents lieues de circonférence, et qu'ils auraient pu l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui eſt d'apparence au roi d'Eſpagne, ils étaient rois en effet, et peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes et ſouverains.

Un empire d'une conſtitution ſi étrange, dans un autre hémiſphère, eſt l'effet le plus éloigné de ſa cauſe qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-temps des moines princes dans notre Europe ; mais ils ſont parvenus à ce degré de grandeur, oppoſé à leur Etat, par une marche naturelle ; on leur a donné de grandes terres qui ſont devenues des fiefs et des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jéſuites, ils ſe ſont faits ſouverains ſans ſe dire ſeulement propriétaires d'une lieue de terrain, et tout a été leur ouvrage.

Ils ont enfin abuſé de leur pouvoir, et l'ont perdu ; lorſque l'Eſpagne a cédé au Portugal la ville du St Sacrement et ſes vaſtes dépendances, les jéſuites ont oſé s'oppoſer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu ſe ſoumettre à la domination portugaiſe, et ils ont réſiſté également à leurs anciens et à leurs nouveaux maîtres.

Si on en croit la *Relacion abbreviada*, le général portugais d'*Andrado* écrivait dès l'an 1750 au général eſpagnol *Valderios* : *Les jéſuites ſont*

les seuls rébelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forteresse portugaise du Pardo avec une artillerie très-bien servie. La même relation ajoute que ces indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, et les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie, elle n'est guère vraisemblable.

Ce qui est plus sûr, c'est que leur province de *St Nicolas* s'est soulevée en 1757, et a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres de deux jésuites, *Lamp* et *Tadeo*. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I*.

Pendant que ces religieux fesaient la guerre en Amérique aux rois d'Espagne et de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin, ils ont été accusés de rebellion et de parricide à Lisbonne; ils ont été chassés du Portugal en 1758; le gouvernement portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; ils ont été chassés de tous les Etats du roi d'Espagne dans l'ancien et dans le nouveau monde; les parlemens de France les ont détruits par un arrêt; le pape a éteint l'ordre par une bulle, et la terre a appris enfin qu'on peut abolir tous les moines sans rien craindre.

CHAPITRE CLV.

Etat de l'Asie, au temps des découvertes des Portugais.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle, et que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien univers.

Nous avons laissé vers la fin du treizième siècle la race de *Gengis* souveraine dans la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, et les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne et en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine s'appelle *Yven*. On ne reconnait point dans ce nom celui d'*Octaï-kan*, ni celui de *Coblaï* son frère, dont la race régna un siècle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les lois ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de société sur la terre. Les Tartares trouvèrent les lois des vaincus si belles qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent sur-tout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né; loi admirable, et qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale et de politique, qui rend les pères si respectables aux enfans, et qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accoutuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race tartare, sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits-fils de *Gengis* fut assassiné dans son palais; mais il le fut par un tartare, et son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse et ceux d'Assyrie, renversa ces conquérans; ils s'abandonnèrent à la mollesse. Le neuvième empereur du sang de *Gengis*, entouré de femmes et de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour à tour, excita le mépris, et réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des lamas furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, se fit déclarer chef de ceux que la cour appelait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'empire romain, et sur-tout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théâtre où la même tragédie se joue sous des noms différens.

Cet aventurier chassa la race des Tartares en 13[illegible], et commença la vingt et unième famille ou dynastie, nommée *Meng*, des empereurs chinois. Elle a régné deux cents soixante et seize ans;



mais enfin elle a fuccombé fous les defcendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chaffés. Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus inftruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple fauvage, pauvre et robufte. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, et contenir les barbares. Nous avons obfervé, au fecond chapitre, que les Chinois ne fefaient point encore ufage du canon, quoiqu'ils connuffent la poudre depuis fi long-temps.

Le reftaurateur de l'empire chinois prit le nom de *Taitfoug*, et rendit ce nom célèbre par les armes et par les lois. Une de fes premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaiffait d'autant mieux qu'il les avait fervis. Il défendit qu'aucun chinois n'embraffât la profeffion de bonze avant quarante ans, et porta la même loi pour les bonzeffes. C'eft ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Ruffie. Mais cet amour invincible de fa profeffion, et cet efprit qui anime tous les grands corps ont fait triompher bientôt les bonzes chinois, et les moines ruffes, d'une loi fage; il a toujours été plus aifé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les reftreindre. Nous avons déjà remarqué que le pape *Léon I* avait porté cette même loi que le fanatifme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitfoug*, ce fecond fondateur de la Chine regardait la propagation, comme le prêmier des devoirs; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés,

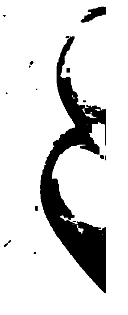
il eut ſoin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, et amolliſſaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chaſſée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur chinois nommé *Yngtſon* fut fait priſonnier par eux, et amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'empire chinois paya pour lui une rançon immenſe. Ce prince reprit ſa liberté, mais non pas ſa couronne, et il attendit paiſiblement, pour remonter ſur le trône, la mort de ſon frère qui régnait pendant ſa captivité.

L'intérieur de l'Empire fut tranquille. L'hiſtoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze qui voulut faire ſoulever les peuples, et qui eut la tête tranchée.

La religion de l'empereur et des lettrés ne changea point. On défendit ſeulement de rendre à *Confutzée* les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois; défenſe honteuſe puiſque nul roi n'avait rendu tant de ſervices à la patrie que *Confutzée*; mais défenſe qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, et qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux et les manes des grands hommes. Rien ne confond mieux les mépriſables diſputes que nous avons eu en Europe ſur les rites chinois.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était perſuadé qu'il y avait un ſecret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui



ressemblaient à nos alchimistes se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appelaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée, et qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un empereur chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette ; c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieusement la *Fontaine de Jouvence*, aussi connue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Sous la dynastie *Yven*, c'est-à-dire sous la postérité de *Gengis*, et sous celle des restaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'esprit et à l'imagination furent plus cultivés que jamais : ce n'était ni notre sorte d'esprit, ni notre sorte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus, des avantages inespérés, des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoses inventées par les Grecs et embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes et les fables du *Boïardo* et de l'*Arioste*. L'invention dans les fables chinoises, s'éloigne rarement de la vraisemblance, et tend toujours à la morale.

La passion du théâtre devint universelle à la Chine depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé ; et ni les mahométans ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais par la tragédie chinoise qu'on

a traduite ; on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* est du quatorzième siècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner, et celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschile*. Les Chinois toujours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature, qui leur a donné un esprit droit et sage, leur a refusé la force de l'esprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent, sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance, de perspective, de clair-obscur ; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse : mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple, qui ne tient rien du style ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étranges, de ces comparaisons gigantesques et forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisiez il n'y a pas long-temps des réflexions d'un sage chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible : ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

ressemblaient à nos alchimistes se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appelaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée, et qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un empereur chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette ; c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieusement la *Fontaine de Jouvence*, aussi connue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Sous la dynastie *Yven*, c'est-à-dire sous la postérité de *Gengis*, et sous celle des restaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'esprit et à l'imagination furent plus cultivés que jamais : ce n'était ni notre sorte d'esprit, ni notre sorte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plait à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus, des avantages inespérés, des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoses inventées par les Grecs et embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes et les fables du *Bolardo* et de l'*Arioste*. L'invention, dans les fables chinoises, s'éloigne rarement de la vraisemblance, et tend toujours à la morale.

La passion du théâtre devint universelle à la Chine depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé ; et ni les mahométans ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais par la tragédie chinoise qu'on

a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* est du quatorzième siècle; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe: à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner, et celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschile*. Les Chinois toujours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature, qui leur a donné un esprit droit et sage, leur a refusé la force de l'esprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent, sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance, de perspective, de clair-obscur; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse: mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple, qui ne tient rien du style ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étranges, de ces comparaisons gigantesques et forcées. Ils parlent rarement en énigmes: c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisiez il n'y a pas long-temps des réflexions d'un sage chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible: ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

La théorie de la médecine n'est encore chez eux qu'ignorance et erreur. Cependant les médecins chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos, sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes et le bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre ; elle est par-tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature et quelquefois la détruit.

En général l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans tartares, et les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pu avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, et les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace ; elle est en tout pays uniquement occupée du travail des mains. (15) L'esprit d'une nation réside toujours

(15) C'est une suite naturelle de l'inégalité que les mauvaises lois mettent entre les fortunes, et de cette quantité d'hommes que le culte religieux, une jurisprudence compliquée, un système fiscal, absurde et tyrannique, l'agiotage et la manie des grandes armées, obligent le peuple d'entretenir aux dépens de son travail. Il n'y a de populace ni à Genève, ni dans la principauté de Neuchâtel. Il y en a beaucoup moins en Hollande et en Angleterre qu'en France, moins dans les pays protestans que dans les pays catholiques Dans tout pays qui aura de bonnes lois, le peuple même aura le temps de s'instruire, et d'acquérir le petit nombre d'idées dont il a besoin pour se conduire par la raison

dans le petit nombre qui fait travailler le grand, est nourri par lui, et le gouverne. Certainement cet esprit de la nation chinoise est le plus ancien monument de la raison qui soit sur la terre.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, et sur-tout à un vaste empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers temps, était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans, dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de sujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laisse périr sans regret une partie, quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés, et en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas; et dans notre occident, où nous avions un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine, nous n'avions pas encore remédié au même mal, quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siècles pour que la société humaine se perfectionne.

CHAPITRE CLVI.

Des Tartares.

Si les Chinois deux fois subjugués, la première par *Gengis-kan* au treizième siècle, et la seconde dans le dix-septième, ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts et dans les lois, les Tartares l'ont été dans les armes. Il est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse, et que ces barbares aient subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'empire romain au cinquième siècle, et conquirent l'Espagne et tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus ensuite assujettir les califes de Babylone.

Mahmoud, qui sur la fin du dixième siècle conquit la Perse et l'Inde, était un tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples occidentaux que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils, volé et assassiné dans la province d'Yrac en Perse: Comment voulez-vous que je rende justice de si loin? dit le sultan. Pourquoi donc nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-kan* à la fin du douzième siècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse et la Russie. *Batoukan* l'un de ses enfans ravagea jusqu'aux frontières de

l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée possédée par ses descendans sous la protection des Turcs.

Tamerlan, qui subjugua une si grande partie de l'Asie, était un tartare, et même de la race de *Gengis*.

Ussum Cassan, qui régna en Perse, était aussi né dans la Tartarie.

Enfin si vous regardez d'où sont sortis les Ottomans, vous les verrez partir du bord oriental de la mer Caspienne, pour venir mettre sous le joug l'Asie mineure, l'Arabie, l'Egypte, Constantinople et la Grèce.

Voyons ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie au seizième siècle, après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls et ces Mantchoux qui la conquirent sous *Gengis*, et qui l'ont encore reprise il y a un siècle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalaï-lama* est le chef dans le petit Thibet. Leurs déserts confinent aux déserts de la Russie. De-là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmouks et cent hordes de tartares vagabonds. Les Usbecs étaient et sont encore dans le pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, et savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essaims qui ont conquis les plus riches pays de la terre.

beaucoup en puissance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Mascate, d'Ormus, de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, et les peuples du grand mogol recevaient d'eux toutes les denrées précieuses des îles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Espagnols; et quand *Philippe II* s'empara du Portugal en 1580, il se trouva maître tout d'un coup des principales richesses des deux mondes, sans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne.

Nous n'avons pas tant de connaissance de cet empire que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en sont cause; et on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit que le *mogol s'est retenu en propre toutes les terres de l'empire*; et dans la même page il nous dit que les *enfans des raias succèdent aux terres de leurs pères.* Il assure que *tous les grands sont esclaves*; et il dit que *plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats*; *qu'il n'y a de loi que la volonté du mogol*, et *qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples.* Il est difficile de concilier ces notions.

Tavernier parle plus aux marchands qu'aux philosophes, et ne donne guère d'instructions que pour connaître les grandes routes et pour acheter des diamans.

Bernier

Bernier est un philosophe ; mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il dit comme les autres que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres et en jouir sont deux choses absolument différentes. Les rois européens, qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques, ne les possèdent pas. L'empereur, dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne et d'Italie quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres. Le padisha des Turcs qui règne à Constantinople donne aussi des fiefs à ses janissaires et à ses spahis ; il ne les prend pas pour lui-même.

Bernier n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent, sèment, bâtissent, travaillent pour un tartare. Ce tartare d'ailleurs est absolu sur les sujets de son domaine, et a très-peu de pouvoir sur les vice-rois, qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands seigneurs et des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte quand les Romains les soumirent.

Les eaux du Gange avaient de tout temps la réputation de purifier les ames. L'ancienne coutume de se plonger dans les fleuves au moment d'une éclipse n'a pu encore être abolie; et quoiqu'il y eût des astronomes indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon, et qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nu dans l'eau, et en fesant un grand bruit qui épouvantait le dragon et lui fesait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique, comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tout temps les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple, également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, et sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, et nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cents mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, et d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil et la lune sont entre les griffes d'un dragon que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours

de la lune. Il ferait temps que dans un siècle comme le nôtre on daignât faire à l'usage des cultivateurs un calendrier utile, qui les instruisît et qui ne les trompât plus.

L'école des anciens gymnosophistes subsistait encore dans la grande ville de Bénarès sur les rives du Gange. Les bramins y cultivaient la langue sacrée qu'on appelle *le Hanscrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'Orient. Ils admettent des génies comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, et ne sont que des emblêmes divers d'un seul Dieu; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, et l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que dans les climats méridionaux la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition et à l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vu souvent des indiens dévots se précipiter à l'envi sous les roues du char qui portait l'idole *Jaganat*, et se faire briser les os par piété. La superstition populaire réunissait tous les contraires: on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jaganat* amener tous les ans une fille à leur dieu pour être honorée du titre de son épouse, comme on en présentait une quelquefois en Egypte au dieu *Anubis*: de l'autre côté on conduisait au bûcher de jeunes veuves, qui se jetaient en chantant et en dansant dans les flammes sur les corps de leurs maris.

On raconte (*x*) qu'en 1642 un raïa ayant été

(*x*) Lettres curieuses et édifiantes. *Tom. XIII.*

affaffiné à la cour de *Sha-Gean*, treize femmes de ce raia accoururent incontinent, et se jetèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable affure qu'en 1710 quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717 deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, et treize de l'autre se dévouèrent à la mort de la même manière, et que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, et se jeta dans les flammes après la naiffance de son fils. Ce même miffionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières caftes que dans celles du peuple; et plusieurs miffionnaires le confirment. Il femble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artisans et des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus fenfibles à cette gloire; et les bramins, (y) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à féduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laiffer douter que cette coutume ne fût en vigueur dans le Mogol, comme elle y eft encore dans toute la presqu'île jufqu'au cap de Comorin. Une réfolution fi défefpérée dans un fexe

(y) Voyez le chapitre de l'*Ezourvédam*.

timide nous étonne : mais la superstition inspire par-tout une force surnaturelle. (1)

CHAPITRE CLVIII.

De la Perse et de sa révolution au seizième siècle. De ses usages, de ses mœurs, etc.

La Perse éprouvait alors une révolution à peu près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Un persan nommé *Eidar*, qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi*, c'est-à-dire *sage*, et qui, outre cette sagesse, avait des terres considérables, forma sur la fin du quinzième siècle la secte qui divise aujourd'hui les Persans et les Turcs.

Pendant le règne du tartare *Ussum Cassan*, une partie de la Perse, flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au-dessus d'*Omar*, et de pouvoir aller en pélerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidement les dogmes du Sophi. Les semences de ces dogmes étaient jetées depuis long-temps ; il les fit éclore et donna la forme à ce schisme politique et religieux, qui paraît aujourd'hui nécessaire entre

(1) Voyez les étonnantes singularités de l'Inde et les événemens malheureux qui y sont arrivés sous le règne de Louis XV, dans les *Fragmens sur l'Inde*, tome 35 de cette édition et dans le précis du Siècle de *Louis XV*, tome 21, à la fin des chapitres concernant le siècle de *Louis XIV*, les événemens malheureux arrivés dans l'Inde sous le règne de son successeur.

deux grands empires voisins, jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour successeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces arabes qu'ils avaient chassés devaient peu leur importer; mais il importait aux Persans que le siége de leur religion ne fût pas chez les Turcs.

Le peuple persan avait toujours compté parmi ses griefs contre le peuple turc le meurtre d'*Aly*, quoiqu'*Aly* n'eût point été assassiné par la nation turque qu'on ne connaissait point alors: mais c'est ainsi que le peuple raisonne. Il est même surprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie pour établir une secte nouvelle.

Le sophi dogmatisait donc pour l'intérêt *de la* Perse, mais il dogmatisait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le *Sha-Rustan* usurpateur de la Perse le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle *Luther* et *Calvin* ont échappé. *Rustan* le fit assassiner en 1499.

Ismaël fils de *Sophi* fut assez courageux et assez puissant pour soutenir les armes à la main les opinions de son père; ses disciples devinrent des soldats.

Il convertit et conquit l'Arménie, ce royaume si fameux autrefois sous *Tigrane*, et qui l'est si peu depuis ce temps-là. On y distingue à peine les ruines de Tigranocerte. Le pays est pauvre; il y a beaucoup de chrétiens grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse et dans le reste de l'Asie; mais il ne faut pas croire que cette province nourrisse quinze cents mille familles

chrétiennes, comme le disent les relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitans, et le pays n'en a pas le tiers. *Ismaël Sophi*, maître de l'Arménie, subjugua la Perse entière et jusqu'aux tartares de Samarcande. Il combattit le sultan des Turcs *Sélim I* avec avantage, et laissa à son fils *Thamas* la Perse puissante et paisible.

C'est ce même *Thamas* qui repoussa enfin *Soliman*, après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendans ont régné paisiblement en Perse jusqu'aux révolutions qui de nos jours ont désolé cet empire.

La Perse devint sur la fin du seizième siècle un des plus florissans et des plus heureux pays du monde, sous le règne du grand *Sha-Abbas*, arrière-petit-fils d'*Ismaël Sophi*. Il n'y a guère d'Etats qui n'aient eu un temps de grandeur et d'éclat, après lequel ils dégénèrent.

Les usages, les mœurs, l'esprit de la Perse sont aussi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont passé sous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie; mais il ne paraît pas que le sophi dépende d'une milice comme le grand-seigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perse n'appartiennent pas à un seul homme: les citoyens y jouissent de leurs possessions, et payent à l'Etat une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde et dans la Turquie, subjuguées par les Tartares. *Ismaël Sophi*, restaurateur de cet empire, n'étant point tartare,

mais arménien, avait suivi le droit naturel établi dans son pays, et non pas le droit de conquête et de brigandage.

Le sérail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent les sultans turcs à faire étrangler leurs parens. Les sophis se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la sureté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ses frères et ses neveux. On leur laissait toujours des honneurs sans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoises étaient les plus humaines et les plus sages de l'Orient.

Les rois de Perse ont conservé la coutume de recevoir des présens de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol et en Turquie; il l'a été en Pologne, et c'est le seul royaume où il semblait raisonnable; car les rois de Pologne, n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand-seigneur sur-tout, et le grand mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir; et de cet abaissement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

Ce que la Perse a toujours eu de commun avec la Chine et la Turquie, c'est de ne pas connaître la noblesse; il n'y a dans ces vastes États d'autre noblesse que celle des emplois; et les hommes qui

ne

ne font rien n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours été rendue sommairement; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures; on plaide sa cause soi-même; et la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue et épineuse a prévalu chez tous ces peuples qui, policés long-temps avant nous, ont été moins rafinés en tout que nous ne le sommes.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encore dans Ispahan des restes d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale que sous le règne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, et particulièrement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute où réside encore leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus et demie, de ces juifs samaritains transportés par *Salmanazar* du temps d'*Osée*, subsistaient encore en Perse, et il y avait au temps dont je parle près de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi* et de *Benjamin*, emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur roi, par *Nabuchodonosor*, et qui ne revinrent point avec *Esdras* et *Néhémie*.

Quelques sabéens disciples de *St Jean-Baptiste*, desquels on a déjà parlé, étaient répandus vers le golfe persique. Les chrétiens arméniens du rite grec fesaient le plus grand nombre; les nestoriens composaient le plus petit; les indiens de la religion des bramins remplissaient Ispahan; on en

comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces banians qui du cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne vont trafiquer avec vingt nations, sans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes, et tolère à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'empire persan craignait avec raison la Turquie, à laquelle il n'est comparable ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y est pas si fertile, et la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation européenne dominait sur le golfe persique, et fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas*, tout puissant qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie, les peuples y sont plus industrieux; ils cultivent plus les sciences: mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires européens ont étonné la Chine par le peu de physique et de mathématiques qu'ils savaient, ils n'auraient pas moins étonné les Persans.

Leur langue est belle, et depuis six cents ans elle n'a point été altérée. Leurs poésies sont

nobles, leurs fables ingénieuſes. Mais s'ils ſavent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaiſſent d'aſtronomie que celle de *Ptolomée*; et cette aſtronomie n'eſt encore chez eux que ce qu'elle a été ſi long-temps en Europe, un chemin pour parvenir à l'aſtrologie judiciaire. Tout ſe réglait en Perſe par les influences des aſtres, comme chez les anciens Romains par le vol des oiſeaux et l'appétit des poulets ſacrés. *Chardin* prétend que de ſon temps l'Etat dépenſait quatre millions par an en aſtrologues. Si un *Newton*, un *Halley*, un *Caſſini* ſe fuſſent produits en Perſe, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'euſſent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, ſans aucune connaiſſance de l'anatomie. Cette ſcience avait péri avec les autres; mais elle renaiſſait avec elles en Europe au commencement du ſeizième ſiècle, par les découvertes de *Véſale* et par le génie de *Fernel*.

Enfin de quelque peuple policé de l'Aſie que nous parlions, nous pouvons dire de lui, il nous a précédé, et nous l'avons ſurpaſſé.



CHAPITRE CLIX.

De l'empire ottoman au seizième siècle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.

Le temps de la grandeur et des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis*, car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Mahomet II avait conquis assez d'Etats pour que sa race se contentât d'un tel héritage : mais *Sélim I* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie et la Mésopotamie, et entreprit de soumettre l'Egypte. C'eût été une entreprise aisée, s'il n'avait eu que des égyptiens à combattre ; mais l'Egypte était gouvernée et défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encore de la Tartarie, on les appelait *Mammelucs*, qui signifie esclaves, soit qu'en effet le premier soudan d'Egypte qui les employa les eût achetés comme esclaves ; soit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la personne du souverain, ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux, et chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand seigneur s'intitulent ses esclaves ; et *Thamas Kouli-Kan*, qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* son maître ne s'appelait que son esclave, comme ce nom même de *Kouli* le témoigne.

Ces Mammelucs étaient les maîtres de l'Egypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu et pris le malheureux *St Louis*. Ils établirent depuis ce temps un gouvernement qui n'est pas différent de celui d'Alger. Un roi et vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choisis entre ces soldats. La mollesse du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle se renouvelait tous les ans par l'affluence des autres Circasses appelés sans cesse pour remplir ce corps de vainqueurs toujours subsistant. L'Egypte fut ainsi gouvernée pendant près de trois cents années.

Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures historiques. Nous voyons l'Egypte long-temps subjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui sont aujourd'hui la Géorgie, la Circassie et la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puisque le premier voyage des Grecs à Colchos est une des grandes époques de la Grèce. Il est indubitable que les usages et les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Egypte; ils avaient pris des prêtres égyptiens jusqu'à la circoncision. *Hérodote* qui avait voyagé en Egypte et en Colchide, et qui parlait à des grecs instruits, ne nous laisse aucun lieu de douter de cette conformité; il est fidelle et exact sur tout ce qu'il a vu: mais on l'accuse de s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Egypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Sésostris* étant sorti de son pays, dans le dessein de conquérir toute la terre,

il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ses conquêtes, et que c'était depuis ce temps-là que l'usage de la circoncision s'était conservé à Colchos.

Premièrement, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de sens rassis. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses Etats par le brigandage ; on peut ensuite pousser ses conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité : c'est la marche de tous les conquérans. (16).

Secondement, il n'est guère vraisemblable qu'un roi de la fertile Egypte soit allé perdre son temps à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, et dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous et faibles Egyptiens ; c'est à peu près comme si l'on disait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suisse.

Ce sont les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres et stériles, vivans de leur chasse, et féroces comme les animaux de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes ; et ce ne sont pas ces nations opulentes qui sortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du Nord ont fait dans

(16) Voyez la note des éditeurs sur *Sésostris* dans le discours préliminaire de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

tous les temps des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont ſubjugué trois cents ans l'Egypte, à commencer du temps de *St Louis*. Vous voyez dans tous les temps connus que l'Egypte fut toujours conquiſe par quiconque voulut l'attaquer. Il eſt donc bien probable que les barbares du Caucaſe avaient aſſervi les bords du Nil; mais il ne l'eſt point que *Séſoſtris* ſe ſoit emparé du Caucaſe.

Troiſièmement, pourquoi, de tous les peuples que les prêtres égyptiens diſaient avoir été vaincus par leur *Séſoſtris*, les Colchidiens avaient-ils ſeuls reçu la circonciſion? Il fallait paſſer par la Grèce ou par l'Aſie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû ſe faire circoncire les premiers. *Séſoſtris* aurait eu plus de ſoin de dominer dans le beau pays de la Grèce, et d'y impoſer ſes lois que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il eſt bien plus dans l'ordre commun des choſes que ce ſoit les Scythes, habitans des bords du Phaſe et de l'Araxe, toujours affamés et toujours conquérans, qui tombèrent ſur l'Aſie mineure, ſur la Syrie, ſur l'Egypte, et qui, s'étant établis à Thèbes et à Memphis dans ces temps reculés, comme ils s'y ſont établis du temps de *St Louis*, aient enſuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux et quelques uſages de l'Egypte.

C'eſt au lecteur intelligent à peſer toutes ces raiſons. L'ancienne hiſtoire ne préſente chez toutes les nations de la terre que des doutes et des conjectures.

Toman-Bey fut le dernier roi mammeluc; il n'eſt célèbre que par cette époque, et par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim*; mais il mérite d'être connu par une ſingularité qui nous paraît étrange, et qui ne l'était pas chez les orientaux; c'eſt que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey, de roi devenu bacha, eut le ſort des bachas; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Depuis ce temps le peuple de l'Egypte fut enſeveli dans le plus honteux aviliſſement; cette nation qu'on dit avoir été ſi guerrière du *temps* de *Séſoſtris* eſt devenue plus puſillanime que du temps de *Cléopâtre*. On nous dit qu'elle inventa les ſciences, et elle n'en cultive pas une; qu'elle était ſérieuſe et grave, et aujourd'hui on la voit légère et gaie, danſer et chanter dans la pauvreté et dans l'eſclavage: cette multitude d'habitans qu'on diſait innombrable ſe réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'eſt pas fait un plus grand changement dans Rome et dans Athènes; c'eſt une preuve ſans replique que, ſi le climat influe ſur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Soliman, fils de *Sélim*, fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens et aux Perſans. Il prit Rhodes †, et quelques années après, la plus grande partie de la Hongrie ††. La Moldavie et

† 1521. †† 1526.

Valachie devinrent de véritables fiefs de son empire †. Il mit le siége devant Vienne, et ayant manqué cette entreprise, il tourna ses armes contre la Perse; et plus heureux sur l'Euphrate que sur le Danube, il s'empara de Bagdat comme son père, sur lequel les Persans l'avaient repris. Il soumit la Géorgie, qui est l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuses se portaient de tous côtés; car son amiral *Cheredin Barberousse*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer rouge s'emparer du royaume d'Yemen, qui est plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui ressembla par des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français, et cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant en Hongrie la ville de *Zigeth*, et la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'assaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, et du fond de la mer noire au fond de la Grèce et de l'Epire.

†† *Sélim II* son successeur prit sur les Vénitiens l'île de Chypre par ses lieutenans. Comment tous nos historiens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoisie de cette île, et pour la donner à un juif? il s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenait nécessaire aux possesseurs de la Natolie, et jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume ni pour un juif ni pour du vin. Un hébreu nommé *Méquinès* donna quelques ouver-

† 1529. †† 1571.



tures pour cette conquête, et les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Après avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, nous contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le temps même qu'ils lui enlevaient l'île de Chypre, et qu'ils fesaient écorcher vif le sénateur *Bragadino*, gouverneur de Famagouste. Gènes, Florence, Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies et les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soie en Italie, aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du blé à Constantinople: mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature et la négligence fesaient à nos climats, et les manufactures ont rendu le commerce des chrétiens, et sur-tout des Français, très-avantageux en Turquie, malgré l'opinion du comte *Marsigli*, moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres et de Marseille.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre occident; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Echelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des

consuls. Presque toutes entretiennent des ambassadeurs ordinaires à la Porte ottomane, qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entr'eux, mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'empire ottoman. Le roi d'Angleterre, *Guillaume*, disait dans nos derniers temps *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs.* Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, et non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle *la gloire*.

L'administration de l'empire des Turcs est aussi différente de la nôtre que les mœurs et la religion. Une partie des revenus du grand seigneur consiste, non en argent monnayé comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui sont soumis. Le canal de Constantinople est couvert toute l'année de navires qui apportent de l'Egypte, de la Grèce, de la Natolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provisions nécessaires pour le sérail, pour les janissaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'est-à-dire par les registres de l'empire, que le revenu du trésor en argent jusqu'à l'année 1683 ne montait qu'à près de trente-deux mille bourses, ce qui revenait à peu près à quarante-six millions de nos livres d'aujourd'hui.



Ce revenu ne suffirait pas pour entretenir de si

grandes armées, et tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds assignés sur la province même pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables: celui de l'Asie mineure ou Natolie allait tout au plus à douze cents mille livres, celui du Diarbeck à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cents mille francs à son bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cents mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cents mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas et les béglierbeys entretenaient les troupes ordinaires jusqu'en 1683 ne montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie et la Valachie ne fournissaient pas deux cents mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitan bacha ne tirait pas des fiefs appelés *Zaims* et *Timars*, répandus sur les côtes, plus de huit cents mille livres pour la flotte.

Il résulte du dépouillement du *Canon Namé* que toute l'administration turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comptant; et cette dépense depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée; ce n'est pas la troisième partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre, pour les dettes publiques; mais aussi il y a dans ces deux royaumes une culture plus perfectionnée, une plus grande industrie, beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que dans le trésor particulier du sultan on compte les confiscations pour un grand objet. C'est une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au souverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un sultan la tête de son visir, et cette tête lui vaut quelquefois plusieurs millions. Rien n'est plus horrible qu'un droit qui met un si grand prix à la cruauté, qui donne à un souverain la tentation continuelle de n'être qu'un voleur homicide.

Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déjà observé qu'il appartient au sultan, par une ancienne usurpation, qui n'a été que trop long-temps en usage chez les chrétiens. Dans tout l'univers l'administration publique a été souvent un brigandage autorisé, excepté dans quelques Etats républicains, où les droits de la liberté et de la propriété ont été plus sacrés, et où les finances de l'Etat étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embrasse les petits objets, et que les grands confondent la vue.

On peut donc présumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choses à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités sont très-médiocres ; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'est que la dixième partie du revenu de quelques églises chrétiennes. Il en est ainsi du grand-visiriat ; et sans les confiscations et les présens, cette dignité produirait

grandes armées, et tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds affignés fur la province même pour l'entretien des foldats que les fiefs fourniffent; mais ces fonds ne font pas confidérables: celui de l'Afie mineure ou Natolie allait tout au plus à douze cents mille livres, celui du Diarbeck à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus confidérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cents mille francs à fon bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cents mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à fon bacha douze cents mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas et les béglierbeys entretenaient les troupes ordinaires jufqu'en 1683 ne montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie et la Valachie ne fourniffaient pas deux cents mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille foldats au fervice de la Porte. Le capitan bacha ne tirait pas des fiefs appelés *Zaims* et *Timars* répandus fur les côtes, plus de huit cents mille livres pour la flotte.

Il réfulte du dépouillement du *Canon Nam* que toute l'adminiftration turque était établie fur moins de foixante de nos millions en argent comptant; et cette dépenfe depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée; ce n'eft pas la troifième partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre pour les dettes publiques; mais auffi il y a dans ces deux royaumes une culture plus perfectionnée, une plus grande induftrie, beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que dans le tréſor particulier du ſultan on compte les confiſcations pour un grand objet. C'eſt une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au ſouverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un ſultan la tête de ſon viſir, et cette tête lui vaut quelquefois pluſieurs millions. Rien n'eſt plus horrible qu'un droit qui met un ſi grand prix à la cruauté, qui donne à un ſouverain la tentation continuelle de n'être qu'un voleur homicide.

Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déjà obſervé qu'il appartient au ſultan, par une ancienne uſurpation, qui n'a été que trop long-temps en uſage chez les chrétiens. Dans tout l'univers l'adminiſtration publique a été ſouvent un brigandage autoriſé, excepté dans quelques Etats républicains, où les droits de la liberté et de la propriété ont été plus ſacrés, et où les finances de l'Etat étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embraſſe les petits objets, et que les grands confondent la vue.

On peut donc préſumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choſes à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités ſont très-médiocres ; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aſpres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'eſt que la dixième partie du revenu de quelques égliſes chrétiennes. Il en eſt ainſi du grand-viſiriat ; et ſans les confiſcations et les préſens, cette dignité produirait

plus d'honneur que de fortune, excepté en temps de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent et des négociations. La force du corps, l'impétuofité des janiffaires ont établi fans difcipline cet empire, qui fe foutient par l'aviliffement des peuples vaincus, et par les jaloufies des peuples voifins.

Les fultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois, fi on retranche les Tartares et la multitude qui fuit leurs armées : mais ce nombre était toujours fupérieur à celui que les chrétiens pouvaient leur *oppofer*.

CHAPITRE CLX.

De la bataille de Lépante.

Les Vénitiens après la perte de l'île de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, et ofant toujours être leurs ennemis, demandaient des fecours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encore l'occafion d'une croifade ; mais vous avez déjà vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en fefait point de néceffaires. Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croifade ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman, en fe liguant avec les Vénitiens et le roi d'Efpagne *Philippe II*. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croif-

ſant, et les galères de Rome affronter les galères ottomanes. Cette ſeule action du pape, par laquelle il finit ſa vie, doit conſacrer ſa mémoire. Il ne faut, pour connaître ce pontife, s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés par le bel eſprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V*, dont le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite et la fortune tirèrent de l'obſcurité pour les élever à la première place du chriſtianiſme. Son ardeur à redoubler la ſévérité de l'inquiſition, le ſupplice dont il fit périr pluſieurs citoyens, montrent qu'il était ſuperſtitieux, cruel et ſanguinaire. Ses intrigues pour faire ſoulever l'Irlande contre la reine *Eliſabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuſe bulle *In Cœnâ Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que ſon zèle pour la grandeur du St Siége n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain : la ſévérité de ſon caractère s'était fortifiée par la dureté d'eſprit qu'on puiſe dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi des moines eut comme *Sixte-Quint* ſon ſucceſſeur des vertus royales : ce n'eſt pas le trône, c'eſt le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint*; il lui donna l'exemple d'amaſſer en peu d'années des épargnes aſſez conſidérables pour faire regarder le St Siége comme une puiſſance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères.

Son zèle sollicitait tous les princes chrétiens; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France *Charles IX*, à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal dom *Sébastien*, au roi de Pologne *Sigismond II*.

Charles IX était allié des Turcs, et n'avait point de vaisseaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs; il manquait d'argent, et ayant fait une trève avec eux, il n'osait la rompre. Le roi dom *Sébastien* était encore trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuisée par une guerre aves les Russes, et *Sigismond* son roi était dans une vieillesse languissante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui seul de tous les rois catholiques était assez riche pour faire les plus grands frais de l'armement nécessaire; lui seul pouvait par les arrangemens de son administration parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes ottomanes de ses Etats d'Italie, et de ses places d'Afrique; et il se liguait avec les Vénitiens, dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne se fit avec tant de célérité. Deux cents galères, six grosses galéasses, vingt-cinq vaisseaux de guerre, avec cinquante navires de charge, furent prêts dans les ports de Sicile en septembre, cinq mois après la prise de l'île de Chypre. *Philippe II* avait fourni moitié

moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié, et le reste était fourni par le pape. Dom *Juan d'Autriche*, ce célèbre bâtard de *Charles-Quint*, était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne* commandait après lui au nom du pape. Cette maison *Colonne*, si long-temps ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébastien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa maison, et aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*, dont la maison n'était pas moins célèbre à Venise, était provéditeur, c'est-à-dire, intendant de la flotte. Malthe envoya trois de ses galères, et ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes, qui craignait plus *Philippe II* que *Sélim*, et qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, disent les historiens, cinquante mille combattans. On ne voit guère que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cents six galères, et vingt-cinq vaisseaux ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux cents cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien *Naupactus*, non loin de Corinthe. Jamais depuis la bataille d'Actium les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères ottomanes étaient manœu-

vrées par des eſclaves chrétiens, et les galères chrétiennes par des eſclaves turcs, qui tous ſervaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes ſe choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, et toutes les modernes, les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mouſquets, les piques et les ſabres. On combattit corps à corps ſur la plupart des galères accrochées, comme ſur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire † d'autant plus illuſtre que c'était la première de cette eſpèce.

Dom *Juan d'Autriche* et *Veniero* l'amiral des Vénitiens attaquèrent la capitane ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec ſa galère, et on lui fit trancher la tête, qu'on arbora ſur ſon propre pavillon. C'était abuſer du droit de la guerre; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouſte ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il eſt difficile de ſavoir le nombre des morts : on le feſait monter à près de quinze mille : environ cinq mille eſclaves chrétiens furent délivrés. Veniſe ſignala cette victoire par des fêtes qu'elle ſeule ſavait alors donner. Conſtantinople fut dans la conſternation. Le pape *Pie V* en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait ſur-tout à dom *Juan* le généraliſſime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria : *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean.*

† 5 octobre 1571.

paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski*, roi de Pologne, quand il délivra Vienne.

Dom *Juan d'Autriche* acquit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros, et néglige ceux des autres peuples. Dom *Juan* comme vengeur de la chrétienté était le héros de toutes les nations; on le comparait à *Charles-Quint* son père, à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita sur-tout cette idolâtrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, et fit comme lui un roi africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante, et de la conquête de Tunis? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs, et l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royaume de Tunis: tous les chrétiens y furent égorgés †. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante.

CHAPITRE CLXI.

Des côtes d'Afrique.

Les côtes d'Afrique depuis l'Egypte jusqu'aux royaumes de Fez et de Maroc accrurent encore l'empire des sultans; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca et ses déserts, si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirénaïque eut un gou-

† 1574.

verneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'Occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre* sous le règne de *Ferdinand le catholique* en 1510, fut donnée par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malthe : mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent ; et avec le temps elle s'eſt gouvernée comme une république, à la tête de laquelle eſt un général qu'on nomme *Dey*, et qui eſt élu par la milice.

Plus loin vous trouvez le royaume de Tunis, l'ancien ſéjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet Etat, et le rendre tributaire de l'Eſpagne ; dom *Juan* le reprendre encore ſur les Maures avec la même *gloire* que *Charles-Quint* ſon père ; mais enfin l'amiral de *Sélim II* remettre Tunis ſous la domination mahométane, et y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuſe bataille de Lépante qui produiſit tant de gloire à dom *Juan* et aux Vénitiens avec ſi peu d'avantage. Cette province ſe gouverna depuis comme Tripoli.

Alger, qui termine l'empire des Turcs en Afrique, eſt l'ancienne Numidie, la Mauritanie Céſarienne, ſi fameuſe par les rois *Juba*, *Syphax* et *Maſſiniſſa*. Il reſte à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainſi que de Carthage, de Memphis et même d'Alexandrie, qui n'eſt plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu ſi peu de choſe que *Cheredin Barberouſſe* aima mieux être amiral du grand-ſeigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*, et de roi qu'il était il ſe contenta d'en

être bacha. Depuis ce temps jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait : mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli et à Tunis se forma dans Alger devenue une retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation anglaise qui se plaignait de quelques prises : Cessez de vous plaindre au capitaine des voleurs quand vous avez été volé.

Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encore des monumens des anciens Romains, et on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne et dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une, que les plus anciens édifices bâtis de pierre dure, de marbre et de ciment dans les climats secs résistent à la destruction plus que les nouveaux ; l'autre, que les tombeaux avec l'inscription *Diis Manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, et que la vue des symboles du christianisme excite leur fureur.

Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, et en fesant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens, et sur-tout des Hollandais, les agrès, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands ; et

les puissances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, sont occupées à se ruiner mutuellement.

Constantinople fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle, l'Europe derrière. Son port aussi sûr que vaste ouvre et ferme l'entrée de la mer noire à l'Orient, et de la Méditerranée à l'Occident. Rome bien moins avantageusement située, dans un terrain ingrat, et dans un coin de l'Italie, où la nature n'a fait aucun port commode, semblait bien moins propre à dominer sur les nations; cependant elle devint la capitale d'un empire *deux* fois plus étendu que celui des Turcs: c'est que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la discipline militaire, et que les Ottomans, après avoir conquis Constantinople, ont trouvé presque tout le reste de l'Europe aussi aguerri et mieux discipliné qu'eux.

CHAPITRE CLXII.

Du royaume de Fez et de Maroc.

LA protection du grand-seigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire de Maroc, vaste pays qui comprend une partie de la Mauritanie tingitane. Tanger était la capitale de la colonie romaine. C'est de là que partirent depuis ces maures qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la fin du quinzième siècle par les

Portugais, et donnée dans nos derniers temps à *Charles II*, roi d'Angleterre, pour la dot de l'infante de Portugal sa femme; et enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Cet empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée sous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, et les campagnes produisent les plus abondantes moissons et les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être; et il fallait bien qu'il le fût du temps des premiers califes, puisque les sciences y étaient en honneur, et que c'est toujours la dernière chose dont on prend soin. Les arabes et les maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs armes et leurs arts; mais tout a dégénéré depuis; tout est tombé dans la plus épaisse barbarie: les arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale: et le gouvernement a été abandonné aux Maûres, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois et esclave. C'est là que le despotisme se montre dans toute son horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste empire des sauvages fort au-dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un

peu plus civilisés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de juifs chassés d'Espagne par *Ferdinand* et *Isabelle* se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, et y vivent misérablement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs et de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout temps en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte de l'Afrique depuis Damiette jusqu'au mont Atlas était devenue barbare, tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs et des Romains.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, et une secte de musulmans, qui se prétendait plus orthodoxe que les autres, disposa du trône; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi comme ailleurs des guerrres civiles, et ce n'est qu'au dix-septième siècle que tous les Etats de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, et n'ont composé qu'un empire, après la fameuse victoire que les Maures remportèrent sur le malheureux *Sébastien*, roi de Portugal.

Dans quelque abrutissement que ces peuples soient tombés, jamais l'Espagne et le Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien

esclavage,

esclavage, et les asservir à leur tour. Oran, frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu ensuite, et repris depuis peu par le duc de *Montemâr* sous *Philippe V* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger, qui pouvait être une clef de cet empire, fut toujours inutile. Ceuta que les Portugais prirent en 1409, que les Espagnols eurent sous *Philippe II*, et qu'ils ont conservé toujours, n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, et les Espagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ils ont passé la mer atlantique, et conquis un nouveau monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les chrétiens. La véritable raison est que les chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées, et dompter les musulmans, quand ils avaient la France à combattre? ou, lorsqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar et Minorque?

Ce qui est singulier, c'est le nombre de renégats espagnols, français, anglais, qu'on a trouvés dans les Etats de Maroc. On a vu un espagnol nommé *Pérès* amiral sous l'empire de *Mulei Ismaël*, un français nommé *Pilet* gouverneur de Salé, une irlandaise concubine du tyran *Ismaël*, quelques marchands anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations

ignorantes conduit toujours des Européens en Afrique, en Asie, sur-tout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.

CHAPITRE CLXIII.

De Philippe II roi d'Espagne.

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne; l'Espagne par ses richesses du nouveau monde; la France par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes Etats de *Philippe II* de se communiquer; l'Allemagne par la multitude même de ses princes, qui quoique divisés entr'eux se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Elisabeth*; car son terrain était très-peu de chose: l'Ecosse loin de faire un corps avec elle était son ennemie, et l'Irlande lui était à charge.

Les royaumes du Nord n'entraient point encore dans le système politique de l'Europe, et l'Italie ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II* semblait la tenir sous sa main. *Philibert* duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entièrement de lui. *Charles-Emmanuel* fils de ce *Philibert*, et gendre de *Philippe II* ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles, qu'il possédait, et sur-tout ses trésors, firent trembler les autres E...

d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le premier rôle sur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puissans princes ses contemporains ont laissé un plus grand nom, comme *Elisabeth*, et sur-tout *Henri IV*. Ses généraux et ses ennemis ont été plus estimés que lui : le nom de dom *Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'Orange, est bien au-dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance et la gloire.

Pour bien connaître les temps de *Philippe II*, il faut d'abord connaître son caractère, qui fut en partie la cause de tous les grands événemens de son siècle; mais on ne peut apercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés, que tant d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère* n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand *Tibère* commandait les légions et les fesait combattre, il était à leur tête; et *Philippe* était dans une chapelle entre deux récollets, pendant que le prince de Savoie, et ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis sur l'échafaud lui gagnaient la bataille de St Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux ni hypocrite; et *Philippe* prenait souvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du romain et les voluptés de l'espagnol ne se

reſſemblent pas. La diſſimulation même qui les caractériſe l'un et l'autre ſemble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut diſtinguer entre parler pour tromper, et ſe taire pour être impénétrable. Tous deux paraiſſent avoir eu une cruauté tranquille et réfléchie ; mais combien de princes et d'hommes publics ont mérité le même reproche !

Pour ſe faire une idée juſte de *Philippe*, il fau ſe demander ce que c'eſt qu'un ſouverain qui affecte de la piété, et à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans ſon manifeſte un mariage ſecret avec *Dona Iſabella Oſorio*, quand il épouſa ſa première femme *Marie de Portugal*. Il eſt accuſé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* du parricide de ſon fils, et de l'empoiſonnement de ſa troiſième épouſe *Iſabelle de France* : on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Aſcoli* à épouſer une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi ; mais cet ennemi était un prince reſpecté dans l'Europe. Il envoya ſon manifeſte et ſes accuſations dans toutes les cours. Etait-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre ? pouvait-il mépriſer ce terrible manifeſte du prince d'Orange, comme on mépriſe les libelles obſcurs, compoſés par d'obſcurs vagabonds auxquels les particuliers mêmes ne répondent pas, plus que *Louis XIV* n'y a répondu ? Qu'on joigne à ces accuſations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de ſon favori, *Ruî Gomez*

l'assassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Pérès* qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre; qu'on se souvienne que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, et qui immolait tout à ce zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564 pour enlever *Jeanne de Navarre*, mère de *Henri IV*, avec son fils encore enfant, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler et se saisir du Béarn en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au XXXVI[e] livre du président de *Thou*, et cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans. (15)

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, et qui affermit l'autorité; une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales; la surveillance

(16) On trouve un récit détaillé de cette anecdote dans une des pièces des mémoires de *Villeroi*. Il paraît que la malheureuse femme de *Philippe II* servit à la découverte du projet. Cette action de justice et de générosité fut peut-être une des causes de sa mort précipitée. Le duc d'*Albe* et les princes de la maison de *Guise* étaient les chefs de l'entreprise. Leur agent qui se trouvait à Paris se sauva. Lorsque *Charles IX* raconta cette conspiration, dont il venait d'être instruit, au vieux connétable, et qu'il lui dit qu'il en avait instruit le secrétaire d'Etat *l'Aubespine* : en ce cas, répondit *Montmorenci*, le traître ne sera pas arrêté. Ce mot et événement prouvent que *Philippe* avait déjà des pensionnaires dans le conseil de France.



continuelle ſur ſes miniſtres, toujours accompagnée de défiance ; l'attention de voir tout par ſoi-même autant que le peut un roi ; l'application ſuivie à entretenir le trouble chez ſes voiſins et à maintenir l'Eſpagne en paix ; des yeux toujours ouverts ſur une grande partie du globe depuis le Mexique juſqu'au fond de la Sicile ; un front toujours compoſé et toujours ſévère au milieu des chagrins de la politique et du trouble des paſſions : alors on pourra ſe former un portrait de *Philippe II.*

Mais il faut voir quel aſcendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Eſpagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-*Bas* ; ſes ports étaient garnis de vaiſſeaux ; ſon père lui avait laiſſé les troupes de l'Europe les mieux diſciplinées et les plus fières, commandées par les compagnons de ſes victoires. Sa ſeconde femme, *Marie* reine d'Angleterre, ne ſe gouvernant que par ſes inſpirations, feſait brûler les proteſtans, et déclarait la guerre à la France ſur une lettre de *Philippe.* Il pouvait compter l'Angleterre parmi ſes royaumes. Les moiſſons d'or et d'argent, qui lui venaient du nouveau monde, le rendaient plus puiſſant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

L'Italie tremblait d'être aſſervie. C'eſt ce qui détermina le pape *Paul IV*, *Caraffa*, né ſujet d'Eſpagne, à ſe jeter du côté de la France, comme *Clément VII.* Il voulut, ainſi que tous ſes prédéceſſeurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. C[illegible]

pape propoſa à *Henri II* de donner Naples et Sicile à un fils de France.

C'était toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais et les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée ; il demande au roi *Henri II* le célèbre *François de Guiſe* pour la commander : mais la plupart des cardinaux étaient penſionnaires de *Philippe*. *Paul* était mal obéi ; il n'eut que peu de troupes, qui ne ſervirent qu'à expoſer Rome à être priſe et ſaccagée par le duc d'*Albe* ſous *Philippe II* comme elle l'avait été ſous *Charles-Quint*. Le duc de *Guiſe* arrive par le Piémont, où les Français avaient encore Turin : il marche vers Rome avec quelque gendarmerie ; à peine eſt-il arrivé qu'il apprend le déſaſtre de la bataille de St Quentin en Picardie †, perdue par les Français.

Marie d'Angleterre avait donné contre la France huit mille anglais à *Philippe* ſon époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée jointe à l'élite des troupes eſpagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce ſiècle, défit ſi entièrement l'armée françaiſe à St Quentin qu'il ne reſta rien de l'infanterie ; tout fut tué ou pris : les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes : le connétable *de Montmorenci*, et preſque tous les officiers généraux furent priſonniers ; un duc d'*Enghien* bleſſé à mort, la fleur de la nobleſſe détruite ; la France dans le deuil et dans l'alarme. Les défaites de Créci, de Poitiers,

† 10 août 1557.



d'Azincourt n'avaient pas été plus funestes, et cependant la France tant de fois prête de succomber se releva toujours. *Charles-Quint* et *Philippe II* son fils parurent prêts de la détruire.

Tous les projets de *Henri II* sur l'Italie s'évanouissent ; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur *Philibert-Emmanuel de Savoie* prend St Quentin. Il pouvait marcher jusqu'à Paris, que *Henri II* fesait fortifier à la hâte, et qui par conséquent était mal fortifié ; mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, et tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donne au duc de *Guise* le temps de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

Il semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II* déclare le duc de *Guise* vice-roi de France sous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au-dessus du connétable.

Prendre Calais et tout son territoire au milieu de l'hiver, et au milieu de la consternation où la bataille de St Quentin jetait la France ; chasser pour jamais les Anglais qui avaient possédé Calais durant deux cents treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, et qui mit *François de Guise* au-dessus de tous les capitaines de son temps. Cette conquête fut plus éclatante et plus profitable

que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible ; la flotte n'arriva que pour voir les étendards de France arborés sur le port. Cette perte, causée par la faute de son ministère, acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

Mais tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais †, et ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encore une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits et la liberté de sa patrie.

Tant de batailles rangées, perdues par les Français, et tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du temps de *Jules-César* plus propres pour l'impétuosité des assauts que pour cette discipline et ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Philippe ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines que de celle de S[t] Quentin : mais il fit la paix glorieuse de Chateau-Cambresis, dans laquelle, pour S[t] Quentin et les deux bourgs de Ham et du Catelet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville ††, de Marienbourg, de Montmédi, de Hédin, et le comté de Charolais en pleine souveraineté. Il fit raser



† 13 juillet 1558. †† 1559.

Térouane et Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont et la Bresse au duc de Savoie; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil et dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, et que Turin, Pignerol, Quiers et Chivas fussent évacués par *Henri II.*

Pour Calais et son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir: *Elisabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea de rendre Calais dans huit années, et à payer huit cents mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément que, soit que les huit cents mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* et ses successeurs demeureraient toujours obligés à rendre Calais et son territoire. (*b*) On a toujours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France; en vain il compte Metz, Toul et Verdun conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Chateau-Cambresis. *Philippe* ne fesait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, et il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'Empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage

(*b*) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidellement ce traité.

à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du deſſein de conquérir Milan et Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ſes anciens ennemis, et les huit cents mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encore, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troiſième femme *Iſabelle*, fille de *Henri II*, qui avait été promiſe à dom *Carlos*; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cauſe de la mort prématurée de dom *Carlos* et de la princeſſe.

Philippe après de ſi glorieux commencemens retourna triomphant en Eſpagne ſans avoir tiré l'épée; tout favoriſait ſa grandeur. Le pape *Paul IV* avait été forcé de lui demander la paix, et il la lui avait donnée. *Henri II*, ſon beau-père et ſon ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, et laiſſait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers ſous un roi enfant. *Philippe* du fond de ſon cabinet était le ſeul roi en Europe puiſſant et redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude, c'était que la religion proteſtante ne ſe gliſſât dans quelqu'un de ſes Etats, ſur-tout dans les Pays-Bas voiſins de l'Allemagne; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de ſimple ſeigneur; pays où les lois fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du ſouverain.

Son grand principe fut de gouverner le St Siége en lui prodiguant les plus grands reſpects, et d'exterminer par-tout les proteſtans. Il y en



avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solennellement devant un crucifix de les détruire tous, et il accomplit son vœu : l'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient soupçonnés ; et *Philippe* des fenêtres de son palais contemplait leur supplice, et entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède et le père *Constantin Ponce*, prédicateur et confesseur de *Charles-Quint*, furent resserrés dans les prisons du St Office, et *Ponce* fut brûlé en effigie après sa mort, ainsi qu'on l'a déjà remarqué.

Philippe sut que dans une vallée du Piémont, voisine du Milanais, il y avait quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, et lui écrit ces deux mots, *tous au gibet*. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré ; il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée, et qu'on en réserve soixante, dont trente doivent périr par la corde, et trente par les flammes : l'ordre est exécuté avec ponctualité.

Cet esprit de cruauté, et l'abus de son pouvoir affaiblirent enfin ce pouvoir immense. Car s'il avait ménagé les esprits des Flamands, il n'eût pas vu la république des sept provinces se former par ses seules persécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ses trésors ; et lorsqu'ensuite le Portugal et les possessions des Portugais dans l'Afrique et dans les Indes, accrurent ses vastes Etats ; quand la France déchirée fut sur le point de recevoir des lois de lui, et d'avoir sa fille

pour reine, il eût pu venir à bout de ces grands deſſeins, ſans cette funeſte guerre que ſes rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.

CHAPITRE CLXIV

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on conſulte tous les monumens de la fondation de cet Etat, auparavant preſque inconnu, devenu bientôt ſi puiſſant, on verra qu'il s'eſt formé ſans deſſein et contre toute vraiſemblance. La révolution commença par les belles et grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre et le Hainaut, elles qui pourtant reſtèrent ſujettes; et un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne ſubſiſtait que de la pêche du hareng, eſt devenu une puiſſance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ſes ſucceſſeurs de preſque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, et a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne ſoit *Philippe II* lui-même qui ait forcé ces peuples à jouer un ſi grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas: ſon deſpotiſme ſanguinaire fut la cauſe de leur grandeur.

Il eſt important de conſidérer que tous les peuples ne ſe gouvernent pas ſur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un aſſemblage de pluſieurs ſeigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ſes lois et ſes uſages; que dans la Friſe et dans le pays de



Groningue un tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur ; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des états. Il était dit par les anciennes constitutions du Brabant : *Si le souverain par violence ou par artifice veut enfreindre les priviléges, les états seront déliés du serment de fidélité, et pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-temps dans une très-grande partie de l'Europe ; nulle loi était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces états au nom du prince, et ce gouverneur s'appelait *Stadtholder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant dans toute la basse Allemagne.

Philippe II en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise et d'Utrecht à *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'Empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlons* dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était : mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'Empire. Ce titre de prince,

qui ne commença à être en usage que vers le temps de *Fréderic II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur ; et le fils d'un empereur, qui n'aurait possédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, et simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. *Guillaume de Nassau* était comte dans l'Empire, comme le roi *Philippe II* était comte de Hollande et seigneur de Malines ; mais il était sujet de *Philippe* en qualité de son stadt-holder, et comme possédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent ; mais *Philippe* trouvait encore un autre avantage à être despotique dans un vaste et riche pays, voisin de la France : il pouvait en ce cas démembrer au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, et étant souvent très-gêné dans les autres, il fut encore sur le point de subjuguer ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

† Il voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, et établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands sont naturellement de bons sujets et de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestans que tous les livres de *Calvin*,

† 1565.



chez ce peuple qui n'eſt aſſurément porté par ſon caractère ni à la nouveauté ni aux remuemens. Les principaux ſeigneurs s'uniſſent d'abord à Bruxelles pour repréſenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas *Marguerite de Parme*, fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs aſſemblées s'appelaient une conſpiration à Madrid : c'était dans les Pays-Bas l'acte le plus légitime. Il eſt certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* et le ſeigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Eſpagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* premier miniſtre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes eſpagnoles et italiennes, et avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les ſoldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aiſément une guerre civile, fut préciſément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Naſſau*, prince d'Orange, ſurnommé *le Taciturne*, ſongea preſque ſeul à prendre les armes, tandis que tous les autres penſaient à ſe ſoumettre.

Il y a des eſprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille et opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taciturne*, et tel a été depuis ſon arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avait ni troupes ni argent pour réſiſter à un monarque tel que *Philippe II*. Les perſécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le deſeſpoir. Les comtes d'*Egmont* et de *Horn*, avec dix-huit

gentilshommes,

Les Espagnols au siége de Harlem † ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitans leur jetèrent onze têtes d'espagnols, avec cette inscription, *dix têtes pour le payement du douzième denier et l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs font pendre tous les magistrats, tous les pasteurs et plus de quinze cents citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître, est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Bays-Bas, le grand commandeur de *Requescens*. L'armée du prince d'Orange est encore battue ††, ses frères sont tués, et son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple, né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes ne savait plus reculer.

††† Le siége et la défense de Leyde sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance et la liberté. Les Hollandais firent précisément la même chose †††† qu'on leur a vu hasarder depuis en 1672 lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam : ils percèrent les digues ; les eaux de l'Issel, de la Meuse et de l'Océan inondèrent les campagnes ; et une flotte de deux

† 1573. †† 1574. ††† 1574. †††† 1575.

lui-même dans le pays, comme son père, étouff[er] tous ces troubles?

† Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande et en Hollande. Amsterdam aujourd'hui si fameuse était alors peu de chose, et n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville éta[it] alors occupée d'un commerce nouveau et bas e[n] apparence, mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng et l'art de le sal[er] ne paraissent pas un objet bien important da[ns] l'histoire du monde, c'est cependant ce qu[i] fait d'un pays méprisé et stérile une puissanc[e] respectable. Venise n'eut pas des commencemen[ts] plus brillans: tous les grands empires ont commencé par des hameaux, et les puissances mariti[mes] par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange ét[ait] dans des pirates: l'un d'eux surprend la Brille; [un] curé fait déclarer Flessingue: enfin les états [de] Hollande et de Zélande assemblés à Dordrecht et Amsterdam elle-même s'unissent avec lui, e[t le] reconnaissent pour stadthouder: il tint alors [des] peuples cette même dignité qu'il avait tenue [du] roi. On abolit la religion romaine, afin de n'av[oir] plus rien de commun avec le gouvernem[ent] espagnol.

Ces peuples depuis long-temps n'avaient p[as] passé pour guerriers, et ils le devinrent tout à coup. Jamais on ne combattit de part et d'au[tre] ni avec plus de courage, ni avec tant de fur-

† 1570.

Les Eſpagnols au ſiége de Harlem † ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs priſonniers, les habitans leur jetèrent onze têtes d'eſpagnols, avec cette inſcription, *dix têtes pour le payement du douzième denier et l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à diſcrétion, les vainqueurs font pendre tous les magiſtrats, tous les paſteurs et plus de quinze cents citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en uſent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient ſervi qu'à faire perdre deux provinces au roi ſon maître, eſt enfin rappelé. On dit qu'il ſe vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille perſonnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins ſous le nouveau gouverneur des Pays-Bas, le grand commandeur de *Requeſcens*. L'armée du prince d'Orange eſt encore battue ††, ſes frères ſont tués, et ſon parti ſe fortifie par l'animoſité d'un peuple, né tranquille, qui ayant une fois paſſé les bornes ne ſavait plus reculer.

††† Le ſiége et la défenſe de Leyde ſont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la conſtance et la liberté. Les Hollandais firent préciſément la même choſe †††† qu'on leur a vu haſarder depuis en 1672 lorſque *Louis XIV* était aux portes d'Amſterdam : ils percèrent les digues ; les eaux de l'Iſſel, de la Meuſe et de l'Océan inondèrent les campagnes ; et une flotte de deux

† 1573. †† 1574. ††† 1574. †††† 1575.



cents bateaux apporta du secours dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige; c'est que les assiégeans osèrent continuer le siége et entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire, ni d'une telle ressource dans les assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégeans: mais cette opiniâtreté fut inutile, et Leyde célèbre encore aujourd'hui tous les ans le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se servirent de pigeons dans ce siége pour donner des nouvelles au prince d'Orange; c'est une pratique commune en Asie.

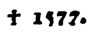
Quel était donc ce gouvernement si sage et si vanté de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce temps-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de payement, saccager la ville d'Anvers†, et que toutes les provinces des Pays-Bas, sans consulter ni lui ni son gouverneur, font un traité de pacification avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir des forteresses et ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, et qui était encore debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître?

Après la mort du grand commandeur de *Requescens*, *Philippe*, qui pouvait encore essayer de remettre le calme dans les Pays-Bas par sa présence, y envoie dom *Juan d'Autriche* son frère, ce prince célèbre dans l'Europe par la fameuse

† 1576.

victoire de Lépante remportée ſur les Turcs, et par ſon ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas dom *Juan* : il craignait ſa gloire, et ſe défiait de ſes deſſeins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'eſpérance que les peuples, qui aimaient dans ce prince le ſang et la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à leur devoir ; il ſe trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles †, lorſque dom *Juan* en ſortait, après y avoir été inſtallé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le taciturne* fut cependant ce qui empêcha le Brabant et la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de ſeigneurs dans ces deux provinces ; ils furent jaloux du prince d'Orange, et cette jalouſie conſerva dix provinces à l'Eſpagne. Ils appellent l'archiduc *Mathias* pour être gouverneur-général en concurrence avec dom *Juan*. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II*, et catholique vienne ſe mettre à la tête d'un parti preſque tout proteſtant contre le chef de ſa maiſon : mais l'ambition ne connaît point ces liens, et *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur ni de l'Empire.

Tout ſe diviſe alors, tout eſt en confuſion. Le prince d'Orange, nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc *Mathias*, eſt néceſſairement le rival ſecret de ce prince. Tous deux ſont oppoſés à dom *Juan*. Les états ſe déſirent de tous


† 1577.



les trois. Un autre parti, également mécontent et des états et des trois princes, déchire la patrie. Les états publient la liberté de conscience †; mais il n'y avait plus de remède à la frénésie incurable des factions. Dom *Juan* ayant gagné une bataille inutile à Gemblours meurt †† à la fleur de son âge au milieu de ces troubles.

A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre : c'est cet *Alexandre Farnèse*, duc de Parme, descendant de *Charles* par sa mère, et du pape *Paul III* par son père ; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, et combattre *Henri le grand*. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre : mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui naquit sous ses yeux.

Ces sept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les soins du prince d'Orange cette *union* ††† qui paraît si fragile, et qui a été si constante, de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, et toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries et leur emblème.

Cette union d'Utrecht, le fondement de la république, l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral-général, de stadthouder.

† 1578. †† 1578. ††† 29 janvier 1579.

Les dix autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde, ne se joignent point aux sept petites Provinces Unies. Celles-ci se protégent elles-mêmes; mais le Brabant, la Flandre et les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Mathias* était devenu inutile. Les états-généraux renvoient avec une pension modique ce fils et ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou, frère du roi de France *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis long-temps. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui de *Mathias* si faible qu'on le renvoie, celui du duc d'Anjou qui devint bientôt funeste, celui du duc de Parme, qui n'ayant pour lui que quelques seigneurs et son armée, sut enfin conserver dix provinces au roi d'Espagne, et celui de *Guillaume de Nassau* qui lui en arracha sept pour jamais.

C'est dans ce temps que *Philippe*, toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange †, et mit sa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des assassinats, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*; et on avait promis cinquante mille écus pour son sang. Celui du prince son gendre ne fut estimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chèrement.

Quel était le préjugé qui régnait encore! Le roi d'Espagne dans son édit de proscription

† 1580.



avoue qu'il a violé le ferment qu'il avait fait aux Flamands, et dit *que le pape l'a difpenfé de ce ferment*. Il croyait donc que cette raifon pouvait faire une forte impreffion fur les efprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les proteftans, et les affermir dans leur défection !

La réponfe de *Guillaume* eft un des plus beaux monumens de l'hiftoire. De fujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient fon égal dès qu'il eft profcrit. On voit dans fon apologie un prince d'une maifon impériale non moins ancienne, non moins illuftre autrefois que la maifon d'Autriche, un ftadthouder qui fe porte pour accufateur du plus puiffant roi de l'Europe au tribunal de toutes *les* cours, et de tous les hommes. Il eft enfin fupérieur à *Philippe*, en ce que, pouvant le profcrire à fon tour, il abhorre cette vengeance et n'attend fa fureté que de fon épée.

Philippe dans ce temps-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal fans fortir de fon cabinet, et penfait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les affaffins, et de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-Bas, et reconnu par les peuples pour duc de Brabant, et comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou comme de l'archiduc *Mathias*.

† Ce duc d'Anjou voulut être fouverain abfolu d'un pays qui l'avait choifi pour fon protecteur. Il y a eu de tout temps des confpirations contre

† 1580.

les

les princes ; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surprendre à la fois Anvers, Bruges et d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cents français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers ; ses mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un côté par *Alexandre Farnèse*, de l'autre haï des peuples, il se retira en France couvert de honte, et laissa le duc de Parme et le prince d'Orange se disputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illustre de la guerre en Europe, et l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentissage.

Des assassins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un français nommé *Salcède* trama sa mort. *Jaurigni* espagnol le blessa d'un coup de pistolet dans Anvers †. Enfin *Balthasar Gerard*, franc-comtois, le tua dans Delft aux yeux de son épouse ††, qui vit ainsi assassiner son second mari, après avoir perdu le premier ainsi que son père l'amiral à la journée de la St Barthelemi. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite *Strada* rapporte que *Gerard* soutint toujours dans les tourmens *qu'il avait été poussé à cette action par un instinct divin*. Il dit encore expressément que *Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, et après l'avoir fortifiée par le pain céleste*. C'était le crime du temps. Les

† 1583. †† 1584.



anabaptistes avaient commencé. Une femme en Allemagne pendant le siége de Munster avait voulu imiter *Judith*; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, et de le tuer dans son lit. *Poltrot de Mer* avait assassiné *François* duc de Guise, par les mêmes principes. Les massacres de la St Barthelemi avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* et de *Henri IV*, et forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, et trop souvent ensuite par les catholiques, fesaient impression sur des esprits faibles et féroces, imbécillement persuadés que DIEU leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que si DIEU demandait du sang dans l'ancien testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire et précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître; et qui sait encore si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence que de ceux qui auraient obéi à sa justice!

Philippe II fut très-content de l'assassinat; il récompensa la famille *Gerard*; il lui accorda des lettres de noblesse, pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre ennoblissait. Les descendans d'une sœur de l'assassin *Gerard* jouirent tous de ce singulier privilége, jusqu'au

temps où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, et dont même les descendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard:* elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de *Vanolles* intendant de la province, il les foula aux pieds; le crime cessa d'être honoré, et la famille resta roturière.

Quand *Guillaume le taciturne* fut assassiné, il était prêt d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déjà été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam et Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice son fils ne put prétendre à cette principauté: mais les sept provinces le déclarèrent stadthouder †, et il affermit l'édifice de la liberté, fondé par son père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands-hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèse*, ne serait illustre que par le siége d'Anvers, ils serait compté parmi les plus grands capitaines; les Anversois se défendirent comme autrefois les Tyriens, et il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en fesant une digue sur le fleuve profond et rapide de l'Escaut, et en renouvelant un exemple que le

† 1584.

cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siége de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre *Elisabeth*. Elle lui envoya sous le comte de *Leicestre* un secours de quatre mille soldats; c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque temps dans *Leicestre* un supérieur, comme son père en avait eu un dans le duc d'Anjou et dans l'archiduc *Mathias*. *Leicestre* prit le titre et le rang de gouverneur-général; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. *Maurice* ne laissa pas entamer son stadthouderat des sept Provinces-Unies; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà!

Toute cette guerre si longue et si pleine de vicissitudes ne put enfin ni rendre sept provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour si formidable sur mer qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II*, surnommée l'*invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, et la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs et des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, et ce n'était pas la peine de l'enfermer; on ne craignait point ses compatriotes; on défendait ses troupeaux et ses grains contre l'ennemi.
...isons dans tous ces cantons maritimes

n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicateſſe. Quand *Louiſe de Coligni* vint épouſer à la Haye le prince *Guillaume*, on envoya au devant d'elle une charette de poſte découverte, où elle fut aſſiſe ſur une planche. Mais la Haye devint ſur la fin de la vie de *Maurice*, et dans le temps de *Fréderic-Henri*, un ſéjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs et des guerriers. Amſterdam fut par le commerce ſeul une des plus floriſſantes villes de la terre; et la bonté des pâturages d'alentour fit la richeſſe des habitans des campagnes.

CHAPITRE CLXV.

Suite du règne de Philippe II. Malheur de dom Sébaſtien roi de Portugal.

IL ſemblait que le roi d'Eſpagne dût alors écraſer la maiſon de *Naſſau*, et la république naiſſante du poids de ſa puiſſance. Il avait perdu à la vérité en Afrique la ſouveraineté de Tunis, et le port de la Goulette où était autrefois Carthage: mais un roi de Maroc et de Fez, nommé *Mulei-Mehemed*, qui diſputait le royaume à ſon oncle, avait offert à *Philippe* de ſe rendre ſon tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refuſa, et ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque africain alla lui-même embraſſer les genoux du roi de Portugal *Sébaſtien*, et implorer ſon ſecours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand



Emmanuel, brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui est très-singulier, c'est que n'étant point aidé de *Philippe* son oncle maternel, dont il allait être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais sur-tout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

Sébastien débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzilla, conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens; mais que de louanges s'il avait été heureux! Il fut vaincu † par le vieux souverain de Maroc, *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois maures l'oncle et le neveu, et *Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ses derniers ordres, et expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats sussent sa mort. On ne peut faire une ...

† 4 août 1578.

grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal et roi; c'était dom *Henri* âgé de soixante et dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Philippe se prépara dès-lors à lui succéder; et pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII* se mit au nombre des concurrens, et prétendit que le royaume de Portugal appartenait au St Siége, faute d'héritiers en ligne directe; par la raison, disait-il, qu'*Alexandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alfonse*, qui s'était reconnu feudataire de Rome : c'était une étrange raison. Ce pape *Grégoire XIII*, *Buoncompagno*, avait le dessein ou plutôt l'idée vague de donner un royaume à *Buoncompagno* son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'Etat ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette île, ainsi qu'*Elisabeth* attisait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande, ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint à la vérité de *Philippe* quelques vaisseaux et quelques espagnols, qui abordèrent en Irlande avec des italiens sous le pavillon du St Siége; mais ils furent passés au fil de l'épée, et les irlandais de leur

parti périrent par la corde. *Grégoire XIII*, après cette entreprise si extravagante et si malheureuse, tourna ses vues du côté du Portugal ; mais il avait à faire à *Philippe II*, qui avait plus de droits que lui et plus de moyens de les soutenir.

† Le vieux cardinal-roi ne régna que pour voir discuter juridiquement devant lui quel serait son héritier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malthe *Antoine*, prieur de Crato, voulut succéder au roi-prêtre, qui était son oncle paternel ; au lieu que *Philippe II* n'était neveu de *Henri* que du côté de sa mère. Le prieur passait pour bâtard, et se disait légitime. Ni le prieur ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui semblait avoir des prétentions justes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe* ; il ne fallait guère dans ce temps-là de plus grandes armées. Le prieur, qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne fesait jamais la guerre par lui-même : il conquit de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* exilé depuis deux ans après ses longs services, rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang en battant deux fois la petite armée du roi-prieur qui, abandonné de tout le monde, erra long-temps dans sa patrie.

† 1580.

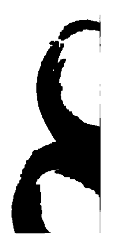
Philippe alors vint se faire couronner à Lisbonne, et promit quatre-vingts mille ducats à qui livrerait dom *Antoine*. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

† Le prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui manquant de tout, et délabrés comme lui, le servaient à genoux. Cet usage, établi par les empereurs allemands qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne quand *Alfonse X*, roi de Castille, eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaigné, et se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, et n'en sont pas plus absolus.

Elisabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato: ennemie implacable, mais non déclarée de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis; et ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Dom *Antoine* s'adresse à la France. Le conseil de *Henri III* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie et de crainte que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle

† 1581.



de se nuire ; et *Henri III* fut toujours embarrassé entre les huguenots, qui fesaient un Etat dans l'Etat, et *Philippe*, qui voulut en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal, presque aussi chimériques que celles du pape. Dom *Antoine*, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, et au moins les îles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, et environ six mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, et qui l'étaient encore davantage d'aller combattre des espagnols. Les Français, et sur-tout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'Anjou pour l'établir en Flandre. Ils s'embarquèrent avec alégresse pour tenter de rétablir dom *Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des îles ; mais bientôt la flotte d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames † qui accompagnaient cinquante galions ; c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'Océan, et il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV* long-temps après fit passer quelques galères dans l'Océan,

† 1583.

cette entreprise passa pour la première de cette espèce, et ne l'était pourtant pas ; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II*, parce que l'océan britannique est plus orageux que l'atlantique.

Cette bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, et abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa-Cruz*, général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers français par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne et la France, il devait les traiter comme des pirates. Dom *Antoine*, heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France, et mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que la nation avait faits dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique et de l'Asie, et ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

† Une ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui le fesait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne fesait au Japon de grands progrès ; et les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté le pape, suzerain de son royaume de Naples, à ménager ; la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le

† 1584.



moyen de la ligue et par ses trésors ; la Hollande à réduire, et sur-tout l'Angleterre à troubler. Il fesait mouvoir à la fois tous ces ressorts, et il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée l'*invincible* que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

La reine *Elisabeth* lui fournissait assez de raisons; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. *François Drack*, alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, et était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons était la captivité de *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'île. Elle avait un droit très-apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII* par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Elisabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté: et enfin l'entreprise de délivrer la reine *Marie* mettait nécessairement le pape et tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts.

CHAPITRE CLXVI.

De l'invasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II. De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de dom Carlos, etc.

DANS ce dessein, *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, et par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart*, et la conduisit sur un échafaud † au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise et punie.

†† Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne, forte de cent cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de prés de sept mille hommes d'équipage, qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans, assemblée en Flandre par le duc de Parme, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, et de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux anglais, beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur, impéné-

† 1587. †† 3 juin 1588.



trables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens espagnols; ils dispersent le reste avec huit brulots. La tempête seconde ensuite les Anglais. L'*invincible* est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de *Philippe*, vaincus par les Anglais et par les vents, se retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué sur les côtes de Zélande, d'autres sont fracassés vers les rochers des îles Orcades, et sur les côtes d'Ecosse; d'autres font naufrage en Irlande. Les paysans y massacrèrent les soldats et les matelots échappés à la fureur de la mer, et le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux; et d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon et le fer des Anglais, les blessures et les maladies n'en laissèrent pas rentrer six mille dans leur patrie.

Il règne encore en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guère de négociant qui ne répète souvent à ses apprentis que ce fut un marchand, nommé *Gresham*, qui sauva la patrie, en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne, et en accélérant celui de la flotte anglaise. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le ministère espagnol envoyait des lettres

de change à Gènes pour payer les armemens des ports d'Italie : *Gresham* qui était le plus fort marchand d'Angleterre tira en même temps sur Gènes, et menaça ses correspondans de ne plus jamais traiter avec eux, s'ils préféraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand anglais et un simple roi d'Espagne. Le marchand tira tout l'argent de Gènes; il n'en resta plus pour *Philippe II*, et son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes; on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres: mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour propre; il serait heureux que le genre humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes et plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme ne servit pas plus à subjuguer la Hollande que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées, encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, et devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II* qui pût être encore redoutable après un si grand désastre. L'Amérique et l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins; et ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.



Dans le temps même qu'il conquérait le Portugal, qu'il soutenait la guerre en Flandre, et qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *sainte*, qui renversait le trône, et qui déchirait l'Etat; et mettant encore lui-même la division dans cette ligue qu'il protégeait, il fut sur le point trois fois d'être reconnu souverain de la France sous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* sa fille devait être reine sous ses ordres, et porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fut faite par la faction des seize dès l'an 1589 après l'assassinat de *Henri III*. Le duc de *Mayenne* chef de la ligue ne put éluder cette proposition qu'en disant que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape.* L'ambassadeur de *Philippe* en France poussa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris en 1593. On délibéra long-temps sur les moyens d'abolir la loi salique, et enfin l'infante fut proposée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui; car d'un côté il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber, mais non assez pour la rendre indépendante; de l'autre il armait son gendre *Charles-Emmanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes; il l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence, afin que la France, apprivoisée par cet exemple, reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le

royaume

royaume. Il était vraiſemblable que la France y ſerait forcée. L'ambaſſadeur d'Eſpagne régnait en effet dans Paris en prodiguant les penſions. La Sorbonne et tous les ordres religieux étaient dans ſon parti. Son projet n'était point de conquérir la France, comme le Portugal, mais de forcer la France à le prier de la gouverner.

† C'eſt dans ce deſſein qu'il envoie du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèſe* au ſecours de Paris, preſſé par les armes victorieuſes de *Henri IV*; et c'eſt dans ce deſſein qu'il le rappelle, après que *Farnèſe* a délivré par ſes ſavantes marches, ſans coup férir, la capitale du royaume. Enſuite lorſque *Henri IV* aſſiége Rouen, il renvoie encore le même [illegible] de Parme faire lever le ſiége.

†† C'était une choſe bien admirable, lorſque *Philippe* était aſſez puiſſant pour décider ainſi du deſtin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, et les Hollandais le fuſſent aſſez pour s'y oppoſer et pour envoyer des ſecours à *Henri IV*; eux qui dix ans auparavant n'étaient regardés en Eſpagne que comme des ſéditieux obſcurs, incapables d'échapper au ſupplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Alors *Philippe* le rappelle encore, et toujours donnant et retirant ſes ſecours à la ligue, toujours ſe rendant néceſſaire, il tend ſes filets de tous côtés ſur les frontières et dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays diviſé dans le piége:

† 1590. †† 1591.

inévitable de ſa domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre le duc de Savoie l'était dans la Provence et dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées eſpagnoles d'Arras à Paris, et de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était ſi perſuadé que la France ne pouvait lui échapper que dans ſes entretiens avec le préſident *Jeannin*, envoyé du duc de *Mayenne*; il lui diſait toujours : *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

La cour de Rome, qui le craignait, était pourtant obligée de le ſeconder; et les armes de la religion combattaient ſans ceſſe pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affection d'un grand zèle. Le voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la deſtruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même temps. Il fit marcher dès l'an 1589 une armée aux ordres de *Charles-Emmanuel* duc de Savoie ſon gendre, pour réduire Genève et les pays circonvoiſins : mais des peuples pauvres, élevés au-deſſus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche et puiſſant monarque. Les Genevois, aidés des ſeuls cantons de Zurich et de Berne, et de trois cents ſoldats de *Henri IV*, ſe ſoutinrent contre les tréſors du beau-père et contre les armes du gendre. Ces mêmes Genevois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait ſurpriſe par eſcalade en pleine paix, et qui déjà la mettait au pillage.

Ils eurent même la hardiesse de punir cette entreprise d'un souverain comme un brigandage, et de faire pendre treize officiers qualifiés, qui n'ayant pu être conquérans furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe, sans sortir de son cabinet, soutenait donc sans cesse la guerre à la fois dans les Pays-Bas contre le prince *Maurice*, dans presque toutes les provinces de France, contre *Henri IV*, à Genève et dans la Suisse, et sur mer contre les Anglais et les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vastes entreprises, qui tinrent si long-temps l'Europe en alarmes? *Henri IV* en allant à la messe lui fit perdre la France en un quart d'heure. Les Anglais, aguerris sur mer par lui-même, et devenus aussi bons marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique †. Le comte d'*Essex* brûla ses galions et sa ville de Cadix. Enfin après avoir encore désolé la France, après qu'Amiens eut été pris par surprise †† et reprise par la valeur de *Henri IV*; *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, et de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn.

††† Il faut observer sur-tout que dans cette paix il rendit à la France la ville de Calais, que l'archiduc *Albert*, gouverneur des Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France, et qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Elisabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville ni les huit

† 1593. †† 1596. ††† 2 mai 1598.

cents mille écus qu'on lui devait par le traité de Chateau-Cambrefis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans fon lit, après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* refta le premier potentat de l'Europe. *Elifabeth*, et fur-tout *Henri IV*, avaient une gloire plus perfonnelle: mais *Philippe* conferva jufqu'au dernier moment ce grand afcendant que lui donnait l'immenfité de fes pays et de fes tréfors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent fa cruauté defpotique dans les Pays-Bas, et fon ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique et les Indes orientales furent toujours inépuifables pour lui. Il arriva feulement que fes tréfors enrichirent l'Europe malgré fon intention. Ce que fes intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que fes armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richeffes des peuples qu'il voulait fubjuguer, le prix des denrées doubla prefque par-tout, et l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, fans être obligé de mettre de nouveaux impôts fur fes peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens enfemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'efprit d'*Elifabeth*, la valeur de *Henri IV* et celle des princes d'Orange triomphèrent de fes tréfors et de fes intrigues. Mais fi on en excepte le faccagement de Cadix, l'Efpagne fut de fon temps toujours tranquille et toujours heureufe.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples : leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs modes, leur manière de penser et d'écrire subjuguèrent les esprits des Italiens ; et depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III*, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le temps qu'il fesait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas et la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, et il les donna comme un fief reversible à la couronne d'Espagne faute de postérité.

Philippe mourut † bientôt après, à l'âge de soixante et onze ans, dans ce vaste palais de l'Escurial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de S[t] Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, et comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens !

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appela le *Démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres Etats.

Si, après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur et défiant, un amant, un mari cruel, et un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique,

† 13 septembre 1598.

qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils dom *Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps, qui est dans les tombes de l'Escurial, y est séparé de sa tête: on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I* que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de dom *Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé ni vraisemblable que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1468 son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, et qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital ni aucun crime déshonorant; et qu'il l'avait fait enfermer pour son bien et pour celui du royaume*. Il écrivit en même temps au pape *Pie V* tout le contraire: il lui dit dans sa lettre du 20 janvier 1568 *que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans dom Carlos toutes les instructions paternelles*. Après ces lettres, par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort; et cela seul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe,

peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifiait encore ceux qui prétendaient que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de dom *Carlos* pour *Elisabeth de France* sa belle-mère, et l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable : *Elisabeth* avait été élevée dans une cour galante et voluptueuse ; *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que dom *Carlos* et *Elisabeth*, à peu près du même âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine, qui suivit de près celle du prince, confirma ces soupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé sa femme et son fils à sa jalousie ; et on le crut d'autant plus que quelque temps après, ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau, le fameux *Antoine Pérès*, son rival auprès de la princesse d'*Eboli*. Ce sont-là les accusations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il est bien étrange que *Philippe* n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume, et que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne sont pas là des convictions entières, mais ce sont les présomptions les plus fortes : et l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles, le jugement de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.

cents mille écus qu'on lui devait par le traité de Chateau-Cambresis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit, après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* resta le premier potentat de l'Europe. *Elisabeth*, et sur-tout *Henri IV*, avaient une gloire plus personnelle: mais *Philippe* conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays et de ses trésors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, et son ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique et les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguer, le prix des denrées doubla presque par-tout, et l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elisabeth*, la valeur de *Henri IV* et celle des princes d'Orange triomphèrent de ses trésors et de ses intrigues. Mais si on en excepte le saccagement de Cadix, l'Espagne fut de son temps toujours tranquille et toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples : leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs modes, leur manière de penser et d'écrire subjuguèrent les esprits des Italiens ; et depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III*, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le temps qu'il fesait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas et la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, et il les donna comme un fief reversible à la couronne d'Espagne faute de postérité.

Philippe mourut † bientôt après, à l'âge de soixante et onze ans, dans ce vaste palais de l'Escurial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de S[t] Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, et comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens !

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appela le *Démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres Etats.

Si, après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur et défiant, un amant, un mari cruel, et un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique,

† 13 septembre 1598.



qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils dom *Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps, qui est dans les tombes de l'Escurial, y est séparé de sa tête : on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I* que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de dom *Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé ni vraisemblable que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568 son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, et qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital ni aucun crime déshonorant; et qu'il l'avait fait enfermer pour son bien et pour celui du royaume.* Il écrivit en même temps au pape *Pie V* tout le contraire : il lui dit dans sa lettre du 20 janvier 1568 *que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans dom Carlos toutes les instructions paternelles.* Après ces lettres, par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort; et cela seul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe.

peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifiait encore ceux qui prétendaient que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de dom *Carlos* pour *Elisabeth de France* sa belle-mère, et l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable : *Elisabeth* avait été élevée dans une cour galante et voluptueuse ; *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que dom *Carlos* et *Elisabeth*, à peu près du même âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine, qui suivit de près celle du prince, confirma ces soupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé sa femme et son fils à sa jalousie ; et on le crut d'autant plus que quelque temps après, ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antoine Pérès*, son rival auprès de la princesse d'*Eboli*. Ce sont-là les accusations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il est bien étrange que *Philippe* n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume, et que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne sont pas là des convictions entières, mais ce sont les présomptions les plus fortes : et l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles, le jugement de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.

CHAPITRE CLXVII.

Des Anglais sous Edouard VI, Marie et Elisabeth.

Les Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer et le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, et cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères et les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates danois et saxons et par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Edouard III* et les *Henri V* que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Elisabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon et à la Chine par le Nord. *Drack* et *Candish* firent le tour du globe, en attaquant partout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jeta et affermit les fondemens des

des colonies anglaiſes dans l'Amérique ſeptentrionale en 1585. Ces entrepriſes formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe : il y parut bien lorſqu'ils mirent cent vaiſſeaux en mer contre la flotte invincible de *Philippe II*, et qu'ils allèrent enſuite inſulter les côtes d'Eſpagne, détruire ſes navires et brûler Cadix; et qu'enfin devenus plus formidables ils battirent en 1602 la première flotte que *Philippe III* eût miſe en mer, et prirent dès-lors une ſupériorité qu'ils ne perdirent preſque jamais.

Dès les premières années du règne d'*Eliſabeth*, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamands, perſécutés par *Philippe II*, vinrent peupler Londres, la rendre induſtrieuſe et l'enrichir. Londres tranquille ſous *Eliſabeth* cultiva même avec ſuccès les beaux arts, qui ſont la marque et le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* et de *Shakeſpeare*, qui fleurirent de ce temps, ſont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandit, ſe poliça, s'embellit; enfin la moitié de cette île de la Grande-Bretagne balança la grandeur eſpagnole. Les Anglais étaient le ſecond peuple par leur induſtrie; et comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déjà ſous ce règne des compagnies de commerce, établies pour le Levant et pour le Nord. On commençait en Angleterre à conſidérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Eſpagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des tréſors de convention. Le commerce des tréſors du nouveau monde enrichiſſait le roi d'Eſpagne : mais en Angleterre le négoce des den-



rées était utile aux citoyens. Un ſimple marchand de Londres nommé *Gresham*, dont nous avons parlé, eut alors aſſez d'opulence et aſſez de générofité pour bâtir à ſes dépens la bourſe de Londres et un collége qui porte ſon nom. Pluſieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux et des écoles : c'était-là le plus bel effet qu'eût produit la liberté. De ſimples particuliers feſaient ce que font aujourd'hui les rois quand leur adminiſtration eſt heureuſe.

Les revenus de la reine *Eliſabeth* n'allaient guère au-delà de ſix cents mille livres ſterling, et le nombre de ſes ſujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La ſeule Eſpagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Eliſabeth* ſe défendit toujours avec ſuccès, et eut la gloire d'aider à la fois *Henri* IV à conquérir ſon royaume, et les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux temps d'*Edouard VI* et de *Marie*, pour connaître la vie et le règne d'*Eliſabeth*.

Cette reine, née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, et peu de temps après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne Boulen* paſſa du trône à l'échafaud. Son père, qui finit ſa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De ſon lit de mort il ordonnait des ſupplices, mais toujours par l'organe des lois. Il fit condamner à mort le duc de *Norfolk* et ſon fils, ſur ce ſeul prétexte que leur vaiſſelle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père à la vérité obtint ſa grâce, mais

le fils fut exécuté. Il faut avouer que, si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune *Edouard VI*, fils de *Henri VIII* et de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour* son frère, duc de *Sommerset*, protecteur du royaume ; et bientôt après le duc de *Sommerset* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Edouard VI*, qui ne fut que de cinq ans, fut un temps de sédition et de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie* ni à *Elisabeth* ses sœurs, mais à *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII* et de *Brandon*, simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, et *Gilfort* était fils du duc de *Northumberland*, tout-puissant sous *Edouard VI*. Le testament d'*Edouard VI*, en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échafaud †; elle fut proclamée à Londres ; mais le parti et le droit de *Marie*, fille de *Henri VIII* et de *Catherine d'Arragon*, l'emportèrent ††; et la première chose que fit cette reine après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de grâce et d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Edouard*. En vain

† 1553. †† 1554.

elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice, ainsi que son mari, son père et son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre en moins de vingt années qui mourut sur l'échafaud. La religion protestante dans laquelle elle était née fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du parlement. Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple anglais plus de têtes illustres ont été portées sur l'échafaud que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique.

CHAPITRE CLXVIII.

De la reine Elisabeth.

ELISABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-dessus de son âge, et une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui refusa depuis *Philippe II* quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai*; et il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire ; on voit que *Jeanne Gray* destinée au trône

luthéranifme a d'auftère. J'obferve que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines et quatre-vingts curés, qui n'acceptant pas la réforme reftèrent catholiques et perdirent leurs bénéfices. Quand on penfe que la nation anglaife changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple fi libre ait été fi foumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté ait eu tant d'inconftance. Les Anglais en cela reffemblèrent à ces cantons fuiffes qui attendirent de leurs magiftrats la décifion de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement eft tout pour les Anglais ; ils aiment la loi, et on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce, ou qui femble prononcer par lui-même. (18)

l'ancienne Rome, elle ne fût bornée à de pures cérémonies, l'Etat a été troublé, le prince expofé à tous les attentats du fanatifme ; et l'indifférence feule pour la religion a pu amener une paix durable.

(18) Ces mêmes anglais, fi dociles fous la maifon de *Tudor*, firent une guerre opiniâtre à *Charles I* par zèle de religion, ils chafsèrent *Jacques II* fon fils fur le fimple foupçon qu'il fongeait à rétablir la religion romaine ; mais les circonftances avaient changé : *Henri VIII* éprouva peu de réfiftance, parce qu'il n'attaqua que la hiérarchie eccléfiaftique dont les abus avaient révolté tous les peuples : fous *Edouard* la religion proteftante devint aifément la dominante ; elle avait fait des progrès rapides fous le règne de *Henri VIII*, malgré les perfécutions ; et Rome ne reconnaiffant pour catholiques que ceux qui reconnaiffaient fon autorité, tous ceux qui avaient approuvé la révolution de *Henri VIII* fe trouvèrent proteftans fans le vouloir. Le règne de *Marie* fut court ; elle étonna la nation par des fupplices, mais elle ne la changea point ; et il fut aifé à

ſuivi de cent autres. Ce n'eſt pas que les carroſſes fuſſent alors en uſage, ce n'était qu'un appareil paſſager.

Immédiatement après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle eſt aujourd'hui, et qui donna au ſouverain la ſuprématie, les décimes et les annates.

Eliſabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, et principalement les italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme; mais ils pouvaient conſidérer que cette femme régnait, qu'elle avait les droits attachés au trône par les lois du pays, qu'autrefois les ſouverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choſes de la religion, que les empereurs romains furent ſouverains pontifes; que ſi aujourd'hui dans quelques pays l'Egliſe gouverne l'Etat, il y en a beaucoup d'autres où l'Etat gouverne l'Egliſe. Nous avons vu en Ruſſie quatre ſouveraines de ſuite préſider au ſynode qui tient lieu du patriarchat aboli. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéri, et qui lui preſcrit des lois, n'eſt pas plus ridicule qu'une abbeſſe de Fontevrault qui nomme des prieurs et des curés, et qui leur donne ſa bénédiction: en un mot chaque pays a ſes uſages.

Tous les princes doivent ſe ſouvenir, et les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuſe lettre de la reine *Eliſabeth* à *Heaton*, évêque d'Ely.

. . . . .

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'apprends que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu; ignorez-vous donc que moi qui vous ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant? Remplissez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai descendre de votre siége.

Votre amie tant que vous mériterez que je le sois.

ELISABETH.

Si les princes et les magistrats avaient toujours pu établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'Empire et du Sacerdoce. (17)

(17) Les troubles religieux, qui ont si long-temps déchiré l'Europe, ont pour première origine la faute que firent les premiers empereurs chrétiens de se mêler des affaires ecclésiastiques à la sollicitation des prêtres qui, n'ayant pu sous les empereurs païens que diffamer ou calomnier leurs adversaires, espérèrent avoir sous ces nouveaux princes le plaisir de les punir. Soit mauvaise politique, soit vanité, soit superstition, on vit le féroce *Constantin*, non encore baptisé, paraître à la tête d'un concile. Ses successeurs suivirent son exemple, et les troubles qui ont depuis agité l'Europe furent la suite nécessaire de cette conduite. En effet, dès que l'on établit pour principe que les princes sont obligés en conscience de sévir contre ceux qui attaquent la religion, de statuer une peine quelle qu'elle soit contre la profession ouverte ou cachée, l'exercice public ou secret d'aucun culte, la maxime que les peuples ont le droit, et même sont dans l'obligation de s'armer contre un prince hérétique ou ennemi de la religion, en deviennent une conséquence nécessaire. Les droits des princes peuvent-ils balancer ceux de la Divinité même? la paix temporelle mérite-t-elle d'être achetée aux dépens de la foi? Il n'est pas question ici



La religion anglicane conserva ce que les cérémonies romaines ont d'auguste, et ce que le

d'accorder à des particuliers le droit dangereux de se révolter ; il existe un tribunal régulier qui prononce si le prince a mérité ou non de perdre ses droits ; ainsi les objections qu'on fait contre le droit de résistance soutenu par plusieurs publicistes, les restrictions qui rendent ce droit pour ainsi dire nul dans la pratique, ne peuvent s'appliquer à celui de se révolter contre un prince hérétique.

Je sais que les partisans de l'intolérance religieuse ont soutenu, suivant leurs intérêts, tantôt les maximes séditieuses, tantôt les maximes contraires. Mais entre deux opinions opposées, soutenues suivant les circonstances par un même corps, celle qui s'accorde avec ses principes constans ne doit elle pas être regardée comme sa vraie doctrine? Cette proposition : Tout prince doit employer sa puissance pour détruire l'hérésie ; et celle-ci : Toute nation a droit de se soulever contre un prince hérétique, sont les conséquences d'un même principe. Il faut, si l'on veut raisonner juste, ou les admettre, ou les rejeter ensemble. Tout ce qu'on a dit pour prouver que des prêtres intolérans peuvent être de bons citoyens se réduit à un pur verbiage: faire jurer à un prince d'exterminer les hérétiques, c'est lui faire jurer en termes équivalens qu'il se soumet à être dépouillé de son trône, si lui-même devient hérétique.

L'intérêt des princes a donc été, non de chercher à régler la religion, mais de séparer la religion de l'Etat, de laisser aux prêtres la libre disposition des sacremens, des censures, des fonctions ecclésiastiques ; mais de ne donner aucun effet civil à aucune de leurs décisions, de ne leur donner aucune influence sur les mariages, sur les actes qui constatent la mort ou la naissance ; de ne point souffrir qu'ils interviennent dans aucun acte civil ou politique, et de juger les procès qui s'élèveraient entre eux et les citoyens pour des droits temporels relatifs à leurs fonctions, comme on déciderait les procès semblables qui s'élèveraient entre les membres d'une association libre, ou entre cette association et des particuliers. Si *Constantin* eût suivi cette politique, que de sang il eût épargné ! Dans tous les pays où le prince s'est mêlé de la religion, à moins que, comme celle de

luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines et quatre-vingts curés, qui n'acceptant pas la réforme restèrent catholiques et perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation anglaise changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est tout pour les Anglais ; ils aiment la loi, et on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même. (18)

'ancienne Rome, elle ne fût bornée à de pures cérémonies, 'Etat a été troublé, le prince exposé à tous les attentats u fanatisme ; et l'indifférence seule pour la religion a pu mener une paix durable.

(18) Ces mêmes anglais, si dociles sous la maison de Tudor, firent une guerre opiniâtre à *Charles I* par zèle de eligion, ils chassèrent *Jacques II* son fils sur le simple soupon qu'il songeait à rétablir la religion romaine ; mais les irconstances avaient changé : *Henri VIII* éprouva peu de sistance, parce qu'il n'attaqua que la hiérarchie eccléastique dont les abus avaient révolté tous les peuples : us *Edouard* la religion protestante devint aisément la ominante ; elle avait fait des progrès rapides sous le règne *Henri VIII*, malgré les persécutions ; et Rome ne reconnaissant pour catholiques que ceux qui reconnaissaient n autorité, tous ceux qui avaient approuvé la révolution *Henri VIII* se trouvèrent protestans sans le vouloir. règne de *Marie* fut court ; elle étonna la nation par des pplices, mais elle ne la changea point ; et il fut aisé à



Personne ne fut persécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'Etat par principe de conscience furent sévèrement punis. Les *Guises*, qui se servaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart*, reine d'Ecosse leur nièce, sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances et des armées de France, ils envoyaient des troupes et de l'argent en Ecosse, sous prétexte de secourir les Ecossais catholiques contre les Ecossais protestans. *Marie Stuart*, épouse de *François II* roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre* comme descendante de *Henri VII*. Tous les catholiques anglais, écossais, irlandais, étaient pour elle. Le trône d'*Elisabeth* n'était pas encore affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverser. *Elisabeth* dissipe ce premier orage: elle envoie une armée au secours des protestans

Elisabeth de rétablir le protestantisme. Enfin, lorsqu'à force de disputer on eut bien établi la distinction entre les différentes croyances, lorsque les persécutions eurent forcé les diffidens à se réunir en sectes bien distinctes, le changement de religion devint plus difficile en Angleterre qu'ailleurs; elle n'eut la paix qu'après que la tolérance de toutes les communions chrétiennes fut bien établie. Et même tant que les lois pénales contre les catholiques subsisteront, tant que l'entrée du parlement restera fermée aux non-conformistes, cette paix ne sera fondée que sur l'indifférence pour la religion: indifférence qui est moins grande en Angleterre que dans aucun autre pays. En 1780 les compatriotes de *Locke* et de *Newton* ont donné à l'Europe étonnée le spectacle d'un incendie allumé au nom de DIEU.

d'Ecoſſe, et force la régente d'Ecoſſe mère de *Marie Stuart* à recevoir la loi par un traité, et à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II meurt; elle oblige *Marie Stuart* ſa veuve à renoncer au titre de *reine Angleterre*. Ses intrigues encouragent les Etats d'Edimbourg à établir la réforme en Ecoſſe; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine eſt-elle libre de ces inquiétudes que *Philippe II* lui donne de plus grandes alarmes. *Philippe* était indiſpenſablement dans ſes intérêts, quand *Marie Stuart*, héritière d'*Eliſabeth*, pouvait eſpérer de réunir ſur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre et d'Ecoſſe. Mais *François II* étant mort, et ſa veuve retournée en Ecoſſe ſans appui, *Philippe* n'ayant que les proteſtans à craindre devint l'implacable ennemi d'*Eliſabeth*.

Il ſoulève en ſecret l'Irlande contr'elle, et elle éprime toujours les Irlandais. Il envoie cette flotte invincible pour la détrôner, et elle la diſſipe. Il outient en France cette ligue catholique ſi funeſte la maiſon royale, et elle protége le parti oppoſé. a république de Hollande eſt preſſée par les armes ſpagnoles; elle l'empêche de ſuccomber. Autreois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs Etats our ſe mettre en poſſeſſion du trône de France: ais les intérêts et les temps ſont tellement hangés qu'elle envoie des ſecours réitérés à enri *IV* pour l'aider à conquérir ſon patrimoine. C'eſt avec ce ſecours que *Henri* aſſiégea fin Paris, et que ſans le duc de Parme,

CHAPITRE CLXIX.

De la reine Marie Stuart.

Il eſt difficile de ſavoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorſque tant de reſſorts ſecrets ſont employés, lorſque les deux partis font valoir également la vérité et le menſonge ? Les auteurs contemporains ſont alors ſuſpects ; ils ſont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépoſitaires de l'hiſtoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obſ-curités de cette grande et fatale aventure.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* et *Eli-ſabeth*, rivalité de nation, de couronne, de reli-gion ; celle de l'eſprit, celle de la beauté. *Marie* bien moins puiſſante, moins maîtreſſe chez elle moins ferme et moins politique, n'avait de ſupé-riorité ſur *Eliſabeth* que celle de ſes agrémens, qui contribuèrent même à ſon malheur. La reine d'Ecoſſe encourageait la faction catholique en Angleterre ; et la reine d'Angleterre animait avec plus de ſuccès la faction proteſtante en Ecoſſe. *Eliſabeth* porta d'abord la ſupériorité de ſes in-trigues juſqu'à empêcher long-temps *Marie d'E-coſſe* de ſe remarier à ſon choix.

† Cependant *Marie*, malgré les négociations de ſa rivale, malgré les états d'Ecoſſe, compoſés de proteſtans, et malgré le comte de *Murray* ſon frère naturel qui était à leur tête, épouſe *Henri*

† 1565.

Stuart, comte d'*Arlai* ſon parent, et catholique comme elle. *Eliſabeth* alors excite ſous main les ſeigneurs proteſtans ſujets de *Marie* à prendre les armes : la reine d'Ecoſſe les pourſuivit elle-même, et les contraignit de ſe retirer en Angleterre : juſque-là tout lui était favorable, et ſa rivale était confondue.

La faibleſſe du cœur de *Marie* commença tous ſes malheurs. Un muſicien italien nommé *David Rizzio* fut trop avant dans ſes bonnes grâces. Il jouait bien des inſtrumens, et avait une voix de baſſe agréable : c'eſt d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la muſique, et qu'ils étaient en poſſeſſion d'exercer leur art dans les cours de l'Europe ; toute la muſique de la reine d'Ecoſſe était italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères ſe ſervent de quiconque eſt en crédit, c'eſt que *David Rizzio* était penſionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, et ne ſervit pas moins enſuite à l'en dégoûter. D'*Arlai*, qui n'avait que le nom de roi, mépriſé de ſa femme, aigri et jaloux, entre par un eſcalier dérobé, ſuivi de quelques hommes armés, dans la chambre de ſa femme, où elle ſoupait avec *Rizzio*, et une de ſes favorites ; on renverſe la table, et on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui ſe met en vain au-devant de lui : elle était enceinte de cinq mois ; la vue des épées nues et ſanglantes fit ſur elle une impreſſion qui paſſa juſqu'au fruit qu'elle portait dans ſon flanc. Son fils *Jacques VI*, roi d'Ecoſſe et d'Angleterre, qui naquit quatre mois



devait s'en justifier, et qu'elle serait protégée si elle était innocente.

Elisabeth se rendit arbitre entre *Marie* et la régence d'Ecosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt, et se soumit à remettre entre les mains des commissaires anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse, d'un autre côté retenue dans Carlile, accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari, et recusa les commissaires anglais, à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France et d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès, et jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale, sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse; elle lui devait un asile, mais elle la fit transférer à Tentbury, qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, et firent quelques ravages sur la frontière.

†† *Elisabeth* envoya bientôt une armée pour punir ces brigands, et tenir l'Ecosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lenox* frère du mari assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice et de la grandeur; mais en même temps on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie*.

† 1569. †† 1570.

de la prison où elle était retenue. Le pape *Pie V* fesait très-indiscrètement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elisabeth*, et déliait ses sujets du serment de fidélité; c'est cet attentat si familier aux papes, si horrible et si absurde, qui ulcéra le cœur d'*Elisabeth*. On voulait secourir *Marie*, et on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône, et l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisît avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Ecosse pendant ce temps-là ruisselait de sang. Les catholiques et les protestans fesaient la guerre civile. L'ambassadeur de France et l'archevêque de St André furent faits prisonniers, et l'archevêque pendu † sur la déposition de son propre confesseur, qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans sa disgrace. Le duc de *Norfolck* catholique voulut l'épouser, comptant sur une révolution et sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elisabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur, très-faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne et des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort ††, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck* resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne

† 1571. †† 1572.

découragea point ſes partiſans à Londres, animés par les princes de *Guiſe*, par le St Siége, par les jéſuites, et ſur-tout par les Eſpagnols.

Le grand projet était de délivrer *Marie*, et de mettre ſur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conſpira contre *Eliſabeth*. *Philippe II* préparait déjà ſon invaſion. La reine d'Angleterre alors, ayant fait mourir quatorze conjurés †, fit juger *Marie* ſon égale, comme ſi elle avait été ſa ſujette. Quarante-deux membres du parlement et cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans ſa priſon à Forteringai; elle proteſta, mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui repréſenta de ſimples copies de ſes lettres et jamais les originaux. On fit valoir contr'elle les témoignages de ſes ſecrétaires, et on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre ſur la dépoſition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, et dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin, quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des ſecours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Eliſabeth* n'avait d'autre juriſdiction ſur elle que celle du puiſſant ſur le faible et ſur le malheureux.

†† Enfin, après dix-huit ans de priſon, dans un pays qu'elle avait imprudemment choiſi pour aſile, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre

† 1586. †† le 28 février 1587.

de sa prison tendue de noir. *Elisabeth* sentait qu'elle fesait une action très-condamnable, et elle la rendit encore plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, et en fesant mettre en prison le secrétaire d'Etat, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté et sa dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elisabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire, pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elisabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart* comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, et de son imprudence : ses fautes et ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples*; toutes deux belles et spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, et le crime puni par le crime.



CHAPITRE CLXX.

De la France vers la fin du seizième siècle, sous François II.

TANDIS que l'Espagne intimidait l'Europe par sa vaste puissance, et que l'Angleterre jouait le second rôle en lui résistant, la France était déchirée, faible et prête d'être démembrée; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence et du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces temps de fureur, d'avilissement et de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs? la religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement.

Henri II, par ses rigueurs contre les sectaires, et sur-tout par la condamnation du conseiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi, par l'ordre des *Guises*, fit beaucoup plus de calvinistes en France qu'il n'y en avait en Suisse et à Genève. S'ils avaient paru dans un temps comme celui de *Louis XII*, où l'on fesait la guerre à la cour de Rome, on eût pu les favoriser; mais ils venaient précisément dans le temps que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV*, pour disputer Naples et Sicile à l'Espagne, et lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'Autriche. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de l'Eglise aux intérêts de l'Eglise. Le clergé puissant à la cour, craignant

pour ſes biens temporels et pour ſon autorité, les pourſuivit; la politique, l'intérêt, le zèle, concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Eliſabeth* en Angleterre toléra les catholiques; on pouvait conſerver de bons ſujets, en leur laiſſant la liberté de conſcience. Il eût importé peu à l'Etat qu'ils chantaſſent à leur manière, pourvu qu'ils euſſent été ſoumis aux lois de l'Etat; on les perſécuta, et on en fit des rebelles.

La mort funeſte de *Henri II* fut le ſignal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant, gouverné par des étrangers, des princes du ſang et de grands officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guiſes*, commencèrent la ſubverſion de la France.

La fameuſe conſpiration d'Amboiſe eſt la première qu'on connaiſſe en ce pays. Les ligues faites et rompues, les mouvemens paſſagers, les emportemens et le repentir, ſemblaient avoir fait juſqu'alors le caractère des Gaulois, qui pour avoir pris le nom de *Francs*, et enſuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conſpiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manége, une profondeur et un ſecret qui la rendait ſemblable à celles des vêpres ſiciliennes et des *Pazzi* de Florence: le prince *Louis de Condé* en fut l'ame inviſible, et conduiſit cette entrepriſe avec tant de dextérité que quand toute la France ſut qu'il en était le chef, perſonne ne put l'en convaincre.

Cette conſpiration avait cela de particulier qu'elle pouvait paraître excuſable, en ce qu'il



s'agiſſait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guiſe*, et au cardinal de *Lorraine* ſon frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en eſclavage, et les princes du ſang et les officiers de la couronne éloignés : elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les lois de choiſir les dépoſitaires de ſon autorité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût réſolu de tuer les *Guiſes* ; mais comme ils auraient réſiſté, leur mort était infaillible. Cinq cents gentilshommes, tous bien accompagnés, et mille ſoldats déterminés, conduits par trente capitaines choiſis, devaient ſe rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume dans Amboiſe où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombreuſe garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX*. Deux cents archers tout au plus accompagnaient *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guiſes* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chaſſa ces nouveaux ſoldats, et les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi et ſon peuple

La ſimplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois ; mais auſſi ils étaient moins aſſurés contre une entrepriſe déterminée. Il était aiſé de ſe ſaiſir dans la maiſon royale, des miniſtres, du roi même. Le ſuccès ſemblait ſûr. Le ſecret fut gardé par tous les conjurés pendant

près

près de ſix mois. L'indiſcrétion du chef, nommé *du Barri de la Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration; elle n'en fut pas moins exécutée; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous; leur opiniâtreté déſeſpérée venait ſur-tout du fanatiſme de la religion. Ces gentilshommes étaient la plupart des calviniſtes, qui ſe feſaient un devoir de venger leurs frères perſécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embraſſé cette ſecte, parce que le duc de *Guiſe* et le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'Egliſe et dans l'Etat devait être le fruit de cette entrepriſe.

† Les *Guiſes* eurent à peine le temps de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume; mais on en raſſembla bientôt aſſez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes ſéparées, ils furent aiſément défaits; *du Barri de la Renaudie* fut tué en combattant; pluſieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les ſupplices, et pendant un mois entier on ne vit dans Amboiſe que des échafauds ſanglans, et des potences chargées de cadavres.

La conſpiration découverte et punie ne ſervit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guiſe* eût la puiſſance des anciens maires du palais, ſous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guiſe*,

† 1560.



l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contr'eux tous les ordres du royaume, et produisirent de nouveaux troubles.

Les calvinistes toujours secrètement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les *Guises* fussent bien puissans et bien redoutables, puisque ni *Condé*, ni *Antoine* roi de Navarre son frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni son frère d'*Andelot* colonel-général de l'infanterie, n'osaient encore se déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, et retirait la main; et croyant toujours se ménager avec la cour qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le temps qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé, et par des commissaires tirés du parlement, malgré les priviléges des princes du sang de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées. Mais qu'est un privilége contre la force? qu'est un privilége dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*?

† Le prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de l'*Hospital*, ce grand législateur dans un temps où on manquait de lois, et cet intrépide philosophe dans un temps

† 1560.

d'enthousiasme et de fureurs, refusa de signer. Le comte de *Sancerre* du conseil privé suivit cet exemple courageux. Cependant on allait exécuter l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II*, malade depuis long-temps et infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé et en proie aux factions.

La mort de *François II* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui et les *Guises* une réconciliation qui n'était et ne pouvait être que le sceau de la haine et de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles circonstances. La tutelle de *Charles IX* et l'administration du royaume sont accordées par les états à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même ne lui donnèrent point le titre de *Majesté* : il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III votre altesse*.

CHAPITRE CLXXI.

De la France. Minorité de Charles IX.

DANS toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après

la mort du père. On tint à Orléans, et ensuite à Pontoise, des états-généraux : ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée et la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire romain jusqu'au temps de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, et les guerriers savaient juger. Les armes et les lois furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusque vers le quatorzième siècle. Peu à peu ces deux professions furent séparées en Espagne et en France, elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlemens ne fussent plus composés que d'hommes de robe longue. Il restait la jurisdiction de baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère s'astreindre à étudier les lois, leur ôtèrent l'administration de la justice, et la conférèrent à leurs seuls lieutenans de robe longue ; ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être. (20)

(20) Ces fonctions n'ont pu être confondues que chez des peuples où les lois étaient simples, et qui n'avaient point de troupes réglées toujours subsistantes. Alors un même homme remplissait tour à tour toutes les fonctions de la société, comme chaque philosophe embrassait toute l'étendue des sciences, lorsque les détails de chacune étaient très-peu étendus. A Rome les fonctions de militaire et de magistrat commencèrent à se séparer long temps avant la destruction de la république, quoique jamais elles n'aient appartenu à des ordres séparés. Un général était le juge suprême des provinces qu'il gouvernait, un jurisconsulte, devenu préteur ou proconsul, commandait les

Le chancelier de l'*Hospital* eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le temps de la plus grande faiblesse du royaume, et il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des lois. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, qui compose la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui concourt à former les lois, et rend la justice. Quand on observe un grand changement dans la constitution d'un Etat, et qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changemens dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie et d'autres mœurs.

Ces états-généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent; on en eut à peine. C'est-là le véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter

troupes de sa province. Mais ce mélange n'avait lieu que pour les personnages de cet ordre : les jurisconsultes se formaient au barreau, et les guerriers dans les camps. Le mal n'est donc pas en France d'avoir séparé ces fonctions, mais d'avoir formé deux ordres de ceux qui les remplissent. Il serait ridicule que les militaires voulussent juger, comme il le serait qu'un géomètre voulût enseigner la chimie; mais toute distinction légale, toute exclusion en ce genre, est nuisible à la société.



des ferviteurs, et de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'Etat auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère fe trouvait entre les catholiques et les proteftans, les *Condés* et les *Guifes*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction féparée. La divifion était dans la cour, dans Paris et dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guère que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout divifer, afin d'être maîtreffe, augmenta le trouble et les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poiffi entre les catholiques et les proteftans; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, et donner un grand crédit aux calviniftes, en les fefant difputer contre ceux qui ne fe croyaient faits que pour les juger.

Dans le temps que *Théodore de Bèze* et d'autres miniftres venaient à Poiffi foutenir folennellement leur religion en préfence de la reine et d'une cour où l'on chantait publiquement les pfeaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare*, légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par fa mère, on eut plus de mépris pour fa naiffance que de refpect pour fa place et pour fon mérite; les laquais infultèrent fon porte-croix. On affichait devant lui des eftampes de fon grand-père, avec l'hiftoire des fcandales et des crimes de fa vie. Ce légat amena avec lui le général des jéfuites *Lainez*, qui ne favait pas un mot de français, et qui difputa au colloque de Poiffi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, et qui influait

alors beaucoup dans la langue françaiſe. Ce jéſuite dans le colloque eut la hardieſſe de dire à la reine qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, et qu'elle uſurpait le droit du pape. Il diſputait cependant dans cette aſſemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'euchariſtie, *que* DIEU *était à la place du pain et du vin, comme un roi qui ſe fait lui-même ſon ambaſſadeur.* Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choſes nuiſent quelquefois beaucoup, et dans la diſpoſition des eſprits tout ſervait à la cauſe de la religion nouvelle.

† Le réſultat du colloque et des intrigues qui le ſuivirent fut un édit, par lequel les proteſtans pouvaient avoir des prêches hors des villes; et cet édit de pacification fut encore la ſource des guerres civiles. Le duc *François de Guiſe*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Eſpagne *Philippe II*, et ſe feſait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les ſeigneurs ne marchaient dans ce temps-là qu'avec un nombreux cortége: on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaiſe de poſte précédée de deux ou trois domeſtiques; on était ſuivi de plus de cent chevaux; c'était la ſeule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, et on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guiſe*, en paſſant auprès de

† janvier, 1562.

Vaffi fur les frontières de Champagne, trouva des calviniftes qui, jouiffant du privilége de l'édit, chantaient paifiblement leurs pfeaumes dans une grange; fes valets infultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ foixante, blefsèrent et diffipèrent le refte. Alors les proteftans fe foulèvent dans prefque tout le royaume. Toute la France eft partagée entre le prince de *Condé* et *François de Guife*. *Catherine de Médicis* flotte entr'eux deux. Ce ne fut de tous côtés que maffacres et pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi fon fils; elle s'y voit fans autorité; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funefte était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la fefait qu'avec trop d'inhumanité: chaque ville était devenue une place de guerre, et les rues des champs de bataille.

† D'un côté étaient les *Guifes*, réunis par bienféance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la perfonne du roi. De l'autre était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre, premier prince du fang, faible et irréfolu, ne fachant de quelle religion ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* fon frère, et fervant malgré lui le duc de *Guife* qu'il déteftait, eft traîné au fiége de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même: il eft tué à ce fiége, et il ne mérite d'être placé dans l'hiftoire que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre fe fit toujours jufqu'à la paix de Vervins, comme dans les temps anarchiques de

† 1562.

la décadence de la feconde race et du commencement de la troifième. Très-peu de troupes réglées de part et d'autre, excepté quelques compagnies de gensdarmes des principaux chefs: la folde n'était fondée que fur le pillage. Ce que la faction proteftante pouvait amaffer fervait à faire venir des allemands, pour achever la deftruction du royaume. Le roi d'Efpagne de fon côté envoyait de petits fecours aux catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il efpérait profiter. C'eft ainfi que treize enfeignes efpagnoles marchèrent au fecours de Montluc dans la Saintonge. Ces temps furent fans contredit les plus funeftes de la monarchie.

† La première bataille rangée qui fe donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas feulement français contre français: les Suiffes fefaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemands celle de l'armée proteftante. Cette journée fut unique par la prife des deux généraux. *Montmorenci*, qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, et le prince de *Condé* furent tous deux prifonniers. *François de Guife*, lieutenant du connétable, gagna la bataille, et *Coligni*, lieutenant de *Condé*, fauva fon armée. *Guife* fut alors au comble de fa gloire; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, et toujours réparant les malheurs du connétable, fon rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, et le maître de la cour; affable, généreux et en tout fens le premier homme de l'Etat.

† 1562.

† Après sa victoire de Dreux, il alla faire le siége d'Orléans ; il était prêt de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le fanatisme fit commettre en France. Ces mêmes huguenots, qui sous *François I* et sous *Henri II* n'avaient su que prier DIEU, et souffrir ce qu'ils appelaient *le martyre*, étaient devenus des enthousiastes, furieux : ils ne lisaient plus l'Ecriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. *Poltrot de Méré* se crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef philistin. Cela est si vrai que le parti fit des vers à son honneur, et que j'ai vu encore une de ses estampes, avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, et assassina le duc de *Guise* par derrière. Il osa charger l'amiral de *Coligni* et *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à son attentat : mais il varia tellement dans ses interrogatoires qu'il détruisit lui-même son imposture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris subir une confrontation avec ce misérable, et pria la reine de suspendre l'exécution jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Un moment de paix succéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les

† 1563.

provinces. Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemands et les Suisses vinssent aider les Français à se détruire; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestans avaient introduit dans le Havre-de-Grace bâti par *François I* trois mille anglais. Le connétable de *Montmorenci*, alors à la tête des catholiques et des protestans réunis, eut bien de la peine à les en chasser.

† Cependant *Charles IX* ayant atteint l'âge de treize ans et un jour, vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen; et ce qui est remarquable, sa mère en se démettant de sa régence se mit à genoux devant lui.

Il se passa à cet acte de majorité une scène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait protestant comme son frère, et s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux; lui-même avait méprisé ce titre: mais pour braver le pape il assista à la cérémonie en habit de cardinal; sa femme s'asseyait chez le roi et la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume, et on la nommait indifféremment *madame la comtesse de Beauvais*, et *madame la cardinale*. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'était ni le seul cardinal, ni le seul évêque qui fût marié en secret. Le cardinal du *Bellay* avait épousé madame de *Châtillon*, à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoute que personne n'en doutait.

† 1563.

La France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police et toute bienséance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers ; on donnait une abbaye, un évêché en mariage à des filles : mais la paix, le plus grand des biens, fesait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les protestans tolérés étaient sur leurs gardes, mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour ; ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de suretés, et on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de sa maison, si étendue et si puissante, voulait retenir le premier crédit. *Le* connétable de *Montmorenci*, ennemi des *Lorrains*, conservait son pouvoir et partageait la cour. Les *Coligni* et les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, criaient à la religion. DIEU était leur prétexte ; la fureur de dominer était leur Dieu ; et les peuples enivrés de fanatisme étaient les instrumens et les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

† *Louis de Condé*, qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guises* à Amboise, veut encore avoir entre ses mains *Charles IX*, et l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément

† 1567.

la même guerre, les mêmes manœuvres, ſur les mêmes prétextes, à la religion près, que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince et l'amiral donnent la bataille de St Denis † contre le connétable, qui y eſt bleſſé à mort à l'âge de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, eſprit auſtère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme et penſant avec grandeur. C'eſt lui qui répondit à ſon confeſſeur: *Penſez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas ſavoir mourir un quart d'heure?* On porta ſon effigie en cire, comme celle des rois, à Notre-Dame, et les cours ſupérieures aſſiſtèrent à ſon ſervice par ordre de la cour: honneur dont l'uſage dépend, comme preſque tout, de la volonté des rois et des circonſtances des temps.

Cette bataille de St Denis fut indéciſe, et la France n'en fut que plus malheureuſe. L'amiral de *Coligni*, l'homme de ſon temps le plus fécond en reſſources, fait venir du Palatinat près de dix mille allemands, ſans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatiſme fortifié de l'eſprit de parti. L'armée de l'amiral ſe cottiſa pour ſoudoyer l'armée palatine. Tout le royaume eſt ravagé. Ce n'eſt pas une guerre dans laquelle une puiſſance aſſemble ſes forces contre une autre, et eſt victorieuſe ou détruite: ce ſont autant de guerres qu'il y a de villes; ce ſont les citoyens, les parens acharnés par-tout les uns contre les

† 1567.

autres ; le catholique, le proteſtant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'eſt pas en ſureté dans ſon lit : on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le ſabre à la main. On fait encore une paix forcée †: mais chaque paix n'eſt qu'une guerre ſourde, et tous les jours ſont marqués par des meurtres et par des aſſaſſinats.

Bientôt la guerre ſe fait ouvertement. C'eſt alors que la Rochelle devint le centre et le principal ſiége du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville aſſez avantageuſement ſituée ſur le bord de la mer, pour devenir une république floriſſante, l'était déjà à pluſieurs égards ; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Éléonore de Guienne* avec *Henri II*, elle s'était donnée au roi de France *Charles V*, à condition qu'elle aurait droit de battre en ſon propre nom de la monnaie d'argent, et que ſes maires et ſes échevins feraient réputés nobles : beaucoup d'autres priviléges, et un commerce aſſez étendu la rendaient aſſez puiſſante, et elle le fut juſqu'au temps du cardinal de *Richelieu*. La reine *Eliſabeth* la favoriſait. Elle dominait alors ſur l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois, où ſe donna la célèbre bataille de Jarnac.

†† Le duc d'Anjou, depuis *Henri III*, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général ; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet ; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt aſſaſſiné, après ſa défaite, par *Monteſquiou* capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on

† 1568. †† 13 mars, 1569.

nomme toujours *l'amiral*, quoiqu'il ne le fût plus, raſſembla les débris de l'armée vaincue, et rendit la victoire des royaliſtes inutile. La reine de Navarre *Jeanne d'Albret*, veuve du faible *Antoine*, préſenta ſon fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti ; de ſorte que *Henri IV*, le meilleur des rois de France, fut, ainſi que le bon roi *Louis XII*, rebelle avant que de régner (21). L'amiral *Coligni* fut le chef véritable et du parti et de l'armée, et ſervit de père à *Henri IV* et aux princes de la maiſon de *Condé*. Il ſoutint ſeul le poids de cette cauſe malheureuſe, manquant d'argent, et cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des ſecours allemands, ſans pouvoir les acheter ; vaincu encore à la journée de Moncontour † dans le Poitou par l'armée du duc d'Anjou, et réparant toujours les ruines de ſon parti.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie allemande et ſuiſſe ne ſe

(21) Il fut le chef et l'allié des rebelles de France, car un roi de Navarre, ſouverain d'un royaume indépendant de la France, même féodalement, n'était pas plus un rebelle en feſant la guerre à *Charles* que *Philippe II* ſouverain de l'Artois et de la Flandre, et en cette qualité vaſſal de la couronne. Il faut obſerver auſſi que *Louis XII* ne fit la guerre que pour ſoutenir ſes prérogatives et ſes projets d'ambition, au lieu que *Henri IV* défendait les lois de la nation, et les droits des citoyens. Les moyens qu'il employait pouvaient être illégitimes, mais c'était en faveur d'une cauſe juſte qu'il les employait. Ni les catholiques ni les proteſtans n'avaient certainement le droit de faire la guerre civile ; mais les proteſtans ne la firent jamais que pour ſoutenir la liberté de conſcience, ce droit légitime de tous les hommes ; et les catholiques ne la feſaient au contraire que pour maintenir une intolérance tyrannique.

† 1569.

ſervait que de longues piques ; la françaiſe employait plus ordinairement des arquebuſes avec de courtes hallebardes : la cavalerie allemande ſe ſervait de piſtolets ; la françaiſe ne combattit guère qu'avec la lance. On entremêlait ſouvent les bataillons et les eſcadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats ſuivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin, au milieu de tant de déſolations, une nouvelle paix ſemble faire reſpirer la France ; mais cette paix † ne fait que la préparation de la St Barthelemi. Cette affreuſe journée fut méditée et préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaiſirs, et à qui le parti huguenot était celui qui lui feſait le moins d'ombrage, pût prendre une réſolution ſi barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guiſes* eut beaucoup de part à l'entrepriſe. Deux italiens, depuis cardinaux, *Birague* et *Retz*, diſpoſèrent les eſprits. On ſe feſait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, et ſur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique ; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes et les plaiſirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la

† 1570.

cour

cour. Ce mélange de galanterie et de fureurs, de voluptés et de carnage, forme le plus bizarre tableau où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX*, qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire; et quoiqu'il eût des maîtresses, son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon; c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier; *Faites-les moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aie le plaisir de les tuer tous.* Aussi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris et lui dit, en prenant congé de lui: *Je m'en fuis, parce qu'on nous fait trop de caresses.*

† L'Europe ne sait que trop comment *Charles IX* maria sa sœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piége, par quels sermens il le rassura, et avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projetés pendant deux années. Le père *Daniel* dit que *Charles IX joua bien la* comédie, *qu'il fit parfaitement son personnage.* Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette *tragédie* abominable: une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard et le crucifix en main; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités; la première, c'est que si on en croit le duc de *Sulli*, l'historien *Matthieu* et tant d'autres, *Henri IV* leur avait souvent raconté

† 1572.

que jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* et duc de *Guise*, quelques jours avant la St Barthelemi, ils virent deux fois des taches de sang les dés, et qu'ils abandonnèrent le jeu saisis pouvante. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un donné avec les rayons du soleil, paraissent ges; c'est ce que tout homme peut éprouver lisant; et voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action tre prodige que cette fureur religieuse, qui geait en bêtes féroces une nation qu'on souvent si douce et si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encore que lorsq eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla repaître ses yeux de ce spectacle, et dit *que le corps d'un ennemi sentait toujours bon*: il devait ajouter que un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé tribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le remarquer, c'est que le père *Daniel* veut croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la man le nombre des proscrits n'eussent pas été conce pendant deux années; mais il est vrai que le sein d'exterminer le parti était pris dès temps. Tout ce que rapporte *Mézerai*, mei français que le jésuite *Daniel*, et historien supérieur dans les cent dernières années de la marchie, ne permet pas d'en douter; et Dan contredit lui-même, en louant *Charles IX* voir bien joué la *comédie*, d'avoir bien fait *son*

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire qu'on loua à Rome le *zèle du roi, et la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques. Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *S[t] Hérem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Bayonne, et plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles; *qu'ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour lui obéir.*

Ces temps étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur domina tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une procession le jour de la S[t] Barthelemi, pour rendre grâces à DIEU. Le chancelier de *l'Hospital* pensa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies.* On reprochait à *l'Hospital* d'être fils d'un juif, de n'être pas chrétien dans le fond de son cœur; mais c'était un homme juste. (22) La

(22) Il n'y a jamais eu aucune preuve que *l'Hospital* ait eu un juif pour père; son père, médecin du cardinal de *Bourbon*, professait la religion chrétienne. Cependant, d'un autre côté, beaucoup de juifs exerçaient la médecine; et jamais, quelle qu'en soit la cause, on n'a su ni le nom ni l'état du grand-père du chancelier. Il est très-vraisemblable d'ailleurs qu'il n'était ni protestant ni catholique, mais de la religion de *Cicéron*, de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, admettant un Dieu et regardant toutes les religions particulières comme des fables adoptées par le peuple; mais persuadé qu'il est impossible de les détruire sans que d'autres les remplacent, et qu'ainsi le devoir de l'homme d'Etat éclairé est de chercher à les rendre le plus utiles, ou plutôt le moins nuisibles qu'il est possible au bonheur commun.

procession ne se fit point, et l'on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, et que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, *Briquemaut* et *Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grêve sur la claie, avec l'effigie de *Coligni*, et exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes qu'on appelle de la justice.

S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la S[t] Barthelemi, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part et d'autre ceux de la S[t] Barthelemi. Le siége de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux ; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités : et l'on rapporte qu'un père et une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siége de Paris par *Henri IV*.

Fin du Tome sixième.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.



Fin de la Table des Chapitres du Tome sixième.

